

Sommaire

INTRODUCTION.....	3
PREMIERE PARTIE Villes moyennes et discours	6
I. Le concept de discours	6
II. Un discours institutionnel : des villes moyennes « bornées »	10
III. Un discours scientifique affinant l'objet	13
IV. Des discours véhiculant un imaginaire des villes moyennes.....	18
DEUXIEME PARTIE Un cas d'étude Béziers : ville moyenne paradigmatic	23
I. Béziers, ville moyenne capitale.....	24
II. Des lendemains difficiles.....	34
TROISIEME PARTIE Notes méthodologiques.....	39
I. Espace, identité, géographicité	39
II. La préparation du terrain	44
III. Un terrain appelant à la réflexivité	48
QUATRIEME PARTIE Analyses des entretiens.....	53
I. Première analyse verticale des entretiens	53
II. Lecture horizontale des entretiens	75
III. Lecture transversale : confrontation des différents discours	80
CONCLUSION	87
RESSOURCES BIBLIOGRAPHIQUES	89
TABLE DES MATIERES	95
TABLE DES ILLUSTRATIONS	97
ANNEXES	98

INTRODUCTION

Les villes moyennes sont des objets complexes à définir. L'expression même de « ville moyenne » reste floue, un concept vague, transformant toute tentative de définition en aventure périlleuse. L'emploi de l'adjectif « moyenne » participe à cette opacité autour de la notion, qui n'éveille pas nécessairement les intérêts. Cependant, les villes moyennes sont une réalité incontestable. Elles accueillent invariablement 20 % de la population française (20,9 % en 2007 et 20,2 % en 1962) et sont le quotidien de 12 939 909 Français.¹ Elles alimentent par ailleurs bon nombre de discours, qu'ils soient littéraires - nous avons tous entendu parler des « villes balzaciennes » - médiatiques, scientifiques ou encore politiques. Car si ces villes ne sont pas habituellement l'objet privilégié des politiques, elles cristalliseraient depuis peu le discours de certaines sensibilités politiques : elles seraient même devenues selon *Le Monde* les « zones de force du Front National ».²

La géographie et la sociologie étudient la ville depuis longtemps - du moins la grande ville. L'Ecole de sociologie urbaine de Chicago a fait de la grande ville un objet d'étude à part entière, la considérant comme un véritable « laboratoire social », selon l'expression de Robert Park (1967 [1925]). Plus récemment, les intérêts politiques et scientifiques se sont portés sur les banlieues, les quartiers dits « défavorisés ». Aujourd'hui, la ville est étudiée par le biais d'un espace qui s'étend au-delà de ses limites : le périurbain, qui accueillerait plus de la moitié de l'humanité. L'espace rural focalise lui aussi les intérêts avec sa charge symbolique, patrimoniale et écologique. Son étude a même donné lieu à l'élaboration de nouveaux concepts, comme la « rurbanité » redéfinissant les liens entre ville et campagne. Par ailleurs, les métropolitains et les ruraux véhiculent une certaine image, sont assimilés à un mode de vie particulier et leur rattachement à un territoire spécifique - les grandes villes et les espaces ruraux - leur confère une identité. L'existence même d'un terme spécifique pour désigner ces habitants entérine leur existence en tant que « communauté », du moins en tant que groupes reconnus.

Les villes moyennes n'éveillent pas les mêmes intérêts. Elles peuvent être attrayantes pour des métropolitains en quête de dépaysement, pour éventuellement séjourner chez l'habitant. Cependant, les habitants des villes moyennes ne semblent pas vraiment avoir d'existence à

¹ Source : INSEE

² Article paru sur le site du journal *Le Monde*, http://www.lemonde.fr/municipales/article/2014/03/26/les-zones-de-force-du-fn-se-trouvent-dans-les-villes-moyennes_4389919_1828682.html, 10 Aout 2014.

part entière. Il n'existe d'ailleurs pas de terme particulier pour les définir, eux-mêmes n'ayant souvent pas conscience qu'ils vivent dans une ville moyenne, le terme n'étant pas vraiment clair. Pourtant, ces villes représentent un pourcentage non négligeable de la population et connaissent elles aussi des mutations, des évolutions, subissent les aléas de l'économie au même titre que les métropoles ou les espaces ruraux.

Ce mémoire porte sur les villes moyennes en focalisant sur un cas particulier, Béziers. Les villes moyennes sont différentes les unes des autres, les situations politiques, sociales, économiques dans lesquelles elles se trouvent sont très diverses. Cependant, elles sont sujettes à certaines problématiques communes. Béziers, par sa situation actuelle regroupe un nombre important de ces problématiques et c'est en ce sens qu'elle est paradigmique. Le postulat n'est pas que toutes les villes moyennes ressemblent à Béziers ou bien qu'elles se dirigent toutes vers un même futur, mais que la situation biterroise actuelle peut faire écho à d'autres villes connaissant les mêmes difficultés. L'approche privilégiée est qualitative, car c'est en effet la parole des habitants qui, au-delà des discours, est primée. Alors que les paroles des habitants des métropoles ou encore des espaces ruraux ont été analysées et entendues, la parole des habitants des villes moyennes n'a été que très peu étudiée. Comment les biterrois perçoivent-ils leur ville ? Comment la ressentent-ils ? Comment se positionnent-ils par rapport aux nombreux discours existants sur « leur » ville ainsi que sur les villes moyennes de manière générale ?

La ville de Béziers a été sous le feu de nombreux discours, surtout médiatiques au cours de cette année 2014 notamment lors des élections municipales, mais ce n'est pas cette exposition qui a motivé le choix de ce sujet et cette approche. Etant moi-même biterroise d'origine et intéressée par les problématiques concernant les villes moyennes, il m'a semblé intéressant de considérer Béziers comme terrain d'étude au vu de la situation économique, sociale, culturelle que connaît la ville.

La première partie sera consacrée aux discours tenus sur les villes moyennes de manière générale. Après un bref retour sur la notion même de discours, l'analyse portera sur les discours institutionnels, politiques et scientifiques ainsi que sur les représentations qu'ils véhiculent.

Une deuxième partie présentera le terrain d'étude, Béziers. En retracant l'histoire de la ville ainsi que sa situation actuelle, l'intérêt de cette ville comme cas paradigmique sera mis en avant.

La troisième partie sera consacrée à la méthodologie d'enquête. Après l'explicitation des concepts d'identité, d'espace et de géographicité, les enquêtés ainsi que les grilles d'entretiens seront présentés. Ma relation particulière au terrain sera aussi évoquée.

La dernière partie présentera les analyses des entretiens. Une première analyse verticale, catégorie par catégorie sera tout d'abord effectuée puis une deuxième lecture horizontale des entretiens sera réalisée pour permettre la mise en relation des différentes catégories. Une dernière lecture transversale sera menée permettant la confrontation entre les différents discours évoqués au long de la réflexion.

PREMIERE PARTIE

Villes moyennes et discours

Lorsque l'on parle de métropole, de grande ville, certaines images peuvent venir à l'esprit, Paris, New York, Tokyo... lorsque l'on évoque les petites villes, les espaces ruraux, ce sont d'autres images qui surgissent : des champs, des campagnes, des paysages bucoliques. Par contre, lorsque l'on traite de villes moyennes, les images se font plus rares, le terme lui-même restant opaque dans le vocabulaire courant et rendant nécessaire un retour sur la constitution et l'émergence du concept de ville moyenne. Les villes moyennes sont souvent définies par rapport à deux autres espaces clairement identifiés, les grandes villes et les petites villes. Elles sont alors prises dans une vision binaire du territoire, entre le grand et le petit, l'urbain et le rural, entre deux réalités. La ville moyenne est alors « tout ce qui n'est pas », un creux, un résidu : *[o]n sait très bien ce que la ville moyenne n'est pas. On peut difficilement dire ce qu'elle est. Le concept se révèle si vague qu'on en vient à se demander si la « ville moyenne » n'est pas une illusion ou, à tout le moins, une notion de fort médiocre intérêt* (MICHEL 1977, p. 642).

Le cœur de la réflexion ne porte pas essentiellement sur les villes moyennes de manière générale, mais la prise en compte d'une ville moyenne particulière nécessite néanmoins un retour sur la définition, la nature du concept de « ville moyenne ». Lorsque l'on commence l'étude d'un objet spécifique, il convient de revenir, ne serait-ce que brièvement sur le contexte d'émergence, et surtout sur les différents discours qui ont façonné au cours du temps cet objet. C'est d'ailleurs cette pluralité de discours, qu'ils soient scientifiques ou politiques, qui alimente une certaine opacité autour des villes moyennes amenant certains auteurs, comme R. Brunet à les considérer comme des *objets réels non identifiés* (BRUNET 1997, p.13). Cette partie sera consacrée à l'analyse des différents discours ayant pour objet la ville moyenne pour tenter d'en distinguer des traits communs, du moins des éléments pouvant faciliter l'appréhension de la notion.

I. Le concept de discours

Avant de débuter l'analyse des discours portant sur les villes moyennes, il convient dans un premier temps de revenir sur le concept de discours. Le discours n'est pas une parole neutre,

ce n'est pas simplement une suite de mots prononcés. Il est énoncé par un émetteur particulier qui s'adresse à une personne, un public particulier dans un contexte spécifique. Un discours, quel qu'il soit, est indissociable du contexte, de la société dans laquelle il est énoncé. Il est par ailleurs porteur d'un message. N'est-il pas communément admis que la rhétorique est l'art du discours ? L'art de convaincre, de mouvoir, de faire adhérer à des idées ? Il existe différent type de discours, scientifique, politique, littéraire... Il existe autant de discours que de situations d'énonciation.

a. Discours et norme

Arrêtons-nous un instant sur les liens entre discours et norme et prenons l'exemple du discours mythique. Le mythe comme établissement de la vérité a été étudié par les anthropologues et les ethnologues dès le début du XXème siècle. A cette époque, Bronislaw Malinowski met en évidence la fonction du mythe comme maintien de l'ordre social dans les sociétés traditionnelles. En transmettant par l'oralité des normes établies dans une société donnée, le mythe permettrait une sorte de stabilité normative :

Par l'examen d'une culture mélanésienne typique et par l'analyse des opinions, des traditions et du comportement de ces indigènes, je me propose de montrer à quel point la tradition sacrée et le mythe pénètrent toutes leurs occupations et avec quelles forces ils s'imposent à leur conduite sociale et morale. En d'autres termes, le but de cet essai consiste à faire ressortir les rapports intimes qui existent entre le mot, le mythe, la légende sacrée d'une tribu, d'une part, ses actes rituels, ses actions morales, son organisation sociale, voire ses activités pratiques, de l'autre. (MALINOWSKI 1980 [1933], p.87)

Claude Lévi Strauss a lui aussi étudié le mythe comme discours. Il s'est livré à une analyse structurale du mythe en s'inspirant des théories du linguiste Saussure. Avec ses travaux, le mythe prend une autre dimension et n'est plus l'apanage des sociétés traditionnelles, mais devient une caractéristique de l'entendement humain.

Mircea Eliade, s'intéresse aussi au mythe en considérant moins sa forme que son contenu. Pour l'auteur, le mythe est étroitement lié au domaine religieux. En effet, dans les sociétés sans écritures, le mythe a une fonction sacrée et une traduction physique par le biais des rites qui lui sont associés. Les mythes mettent en scène les mêmes thèmes que les religions, il y est en effet question des origines, d'un temps et d'un espace sacrés. Il transmet des valeurs symboliques, une histoire commune, et impose en quelque sorte une vérité :

« C'est surtout cet aspect du mythe qu'il faut souligner : le mythe révèle la sacré parce qu'il raconte l'activité créatrice des Etres divins ou surnaturels. En d'autres termes, le mythe décrit les diverses et parfois dramatiques irruptions du sacré dans le monde. C'est cette irruption du sacré qui fonde réellement le monde. Chaque mythe raconte comment une réalité est venue à l'existence » (ELIADE 1959, p.472)

Le mythe a une fonction explicative et énonce une réalité. Il se distingue en ceci des fables, des légendes ou des contes. Il puise ses fondements dans la volonté de compréhension que l'être humain a de son environnement. Le discours mythique s'inscrit comme « vrai », comme établissant les normes d'une société donnée à un moment donné. L'important n'est pas ici de savoir si ces discours sont effectivement vrais, mais bien de démontrer l'importance de ces discours établissant des normes et organisant ainsi les pratiques sociales ou institutionnelles de sociétés données dans un contexte particulier.

b. Discours et rapports de pouvoir

Comme cela vient d'être évoqué, le discours ne peut pas être prononcé par n'importe qui. Cela demande une certaine maîtrise de codes en fonction du contexte d'énonciation mais aussi du ou des récepteurs et requiert une maîtrise de cet art du discours. Tout le monde ne peut donc pas prétendre tenir un discours et c'est déjà un premier rapport de force qui se dessine entre les locuteurs et les autres. Le discours n'a certes pas vraiment d'auteur, mais est émis par une « autorité légitime », en fonction de la société, du contexte dans lequel il est énoncé.

Dans la société occidentale contemporaine par exemple, où le rôle des médias est central, les valeurs, les modèles sont forgés par les publicitaires, les journalistes, les écrivains, ou encore les personnalités médiatiques. Un même discours véhicule un même modèle, pouvant ainsi participer à l'uniformisation des modes de vie et guider les comportements de ceux qui seront à l'écoute de ces discours. Même sans auteur clairement identifié, le discours se perpétue, est relayé dans l'ensemble de la société occidentale, imposant une façon d'être au monde. Le discours en transmettant des normes, en influençant les comportements des individus, leurs perceptions, permet la diffusion d'une culture propre à une société spécifique :

La culture est, dans une large mesure, faite de mots qui traduisent le réel en le découplant, en le structurant et en l'organisant. Ces signes disent les lieux, la vie, les êtres ou les techniques : ils ont une valeur descriptive. Comme ils se lessent de connotations au cours de l'existence, ils prennent une charge émotive. [...] Certains des énoncés que l'on construit avec les mots ont une dimension prescriptive ; ils n'indiquent pas ce qui est, mais ce qui doit être, ce qu'il faut faire advenir, ce qui est bien » (CLAVAL 2012, p.99)

Cette dimension du discours peut s'avérer dangereuse, puisque le propos du discours peut se perpétuer, peut transmettre la norme, ce qui « est bien » ou au contraire ce qu'il ne l'est pas et ainsi perpétuer des rapports de domination. C'est en ce sens que la portée des discours peut s'avérer dangereuse selon le message qu'ils véhiculent, et cette caractéristique justifie le mouvement de déconstruction des discours que l'on a observé à la fin du XXème siècle.

Les discours sur la condition féminine, par exemple, ont légitimé pendant des siècles le statut de la femme comme « dominée ». Ou encore, les discours dans nos sociétés occidentales contemporaines ont par exemple assis la domination du couple hétérosexuel sur le couple homosexuel. Aujourd’hui encore, cette « normalisation » de l’hétérosexualité persiste, comme en témoigne la violence des débats sur ces questions, montrant combien l’emprise de discours sur une société peut être importante, combien des normes transmises et héritées peuvent subsister, malgré des mutations sociétales indéniables. Il faut attendre le mouvement de déconstruction, le discours postmoderne, les théories post coloniales, avec notamment l’ouvrage d’Edward Said, *L’Orientalisme* (1978), qui déconstruit le discours colonial, les courants féministes pour mettre en évidence ces rapports de pouvoir et la force des discours dans le maintien des rapports de domination.

c. Les villes moyennes appréhendées par les discours

Comme cela a été évoqué, les villes moyennes n’ont pas vraiment de définition faisant consensus dans la communauté scientifique et l’évocation du terme « ville moyenne » ne fait pas forcément écho à une représentation qui serait identique pour tout le monde. Le flou englobant la notion participe au manque d’intérêt dont sont victimes les villes moyennes. Cette opacité autour des villes moyennes peut-elle être levée par l’analyse des différents discours portant sur les villes moyennes ? Au contraire, l’étude de ces discours ne va-t-elle pas embuer un peu plus notre focale rendant toute tentative de vision nette des villes moyennes vaine ?

Présenter les différents discours abordant les villes moyennes n’aurait qu’un intérêt limité. En effet, accumuler les discours concernant la ville moyenne, les étudier séparément reviendrait dans les faits à étudier différents objets. Les discours ne se superposent pas, ne s’ajoutent pas. La ville moyenne, n’est pas une accumulation de discours, mais ce sont bien tous ces discours pris ensemble qui font la ville moyenne et sa complexité. C’est cet entrecroisement de discours différents ayant pour sujet un même objet, appréhendé sous des angles différents, qui forme une « toile » discursive, constitutive d’une vision de la ville.

[...] je voudrais montrer que les « discours », tels qu’on peut les entendre, tels qu’on peut les lire dans leur forme de textes, ne sont pas, comme on pourrait s’y attendre, un pur et simple entrecroisement de choses et de mots : une trame obscure des choses, chaîne manifeste, visible et colorée de mots ; je voudrais montrer que le discours n’est pas une mince surface de contact, ou d’affrontement, entre une réalité et une langue, l’intrication d’un lexique et d’une expérience ; je voudrais montrer sur des exemples précis, qu’en analysant les discours eux-mêmes, on voit se desserrer l’étreinte apparemment si forte des mots et des choses, et se dégager un ensemble de règles propres à la pratique discursive. [...] Tâche qui consiste à ne pas – à ne plus- traiter les

discours comme des ensembles de signes (d'éléments signifiants renvoyant à des contenus ou à des représentations) mais comme des pratiques qui forment systématiquement les objets dont ils parlent » (FOUCAULT 1969, p.66-67).

Chaque discours décrit la ville moyenne qui l'intéresse, un discours politique ne va pas se focaliser sur le même aspect qu'un discours scientifique. Chaque discours appréhende la ville moyenne en fonction de la finalité qu'il souhaite donner à l'objet, créant ainsi l'objet même dont il parle. La ville moyenne a autant de visages que de discours la décrivant. C'est cette toile discursive qui sera tissée tout au long de notre réflexion.

II. Un discours institutionnel : des villes moyennes « bornées »³

Contrairement aux notions de ville et de campagne, d'urbain et de rural, la notion de « ville moyenne » est assez récente. Il convient dès à présent de se détacher de cette comparaison de cette définition « en creux », et de considérer les villes moyennes en tant qu'objet séparé, existant de manière individuelle. C'est en premier lieu par une définition numérique que les villes moyennes s'autonomisent, servant ainsi des intérêts politiques.

a. Une définition institutionnelle

L'expression « ville moyenne » est aujourd'hui entrée dans notre vocabulaire, mais nous n'en trouvons pas de trace historiquement, *[l]a ville moyenne n'est pas une catégorie du passé*, selon Nicole Commerçon. Cependant, si nous ne retrouvons pas le terme de « ville moyenne » en tant que tel dans l'histoire « écrite », c'est-à-dire dans les témoignages, des époques passées, nous pouvons entrevoir l'existence de ces villes dès l'Antiquité, le long des voies existantes à cette époque, comme la Voie Domitienne.⁴ Par ailleurs, au Moyen-âge, les villes aujourd'hui désignées comme « moyennes » existaient déjà, abritaient très souvent une cathédrale, rayonnant sur un diocèse, participant ainsi à la structuration du territoire.

Selon Thérèse Saint-Julien, les villes moyennes sont historiquement liées au « *modèle d'armature urbaine hiérarchisé* » (SAINT-JULIEN 2011, p.10) dont nous trouvons les traces aux XVIIème et XVIIIème siècles. Au cours de cette période, de nombreux ouvrages géographiques paraissent définissant ou redéfinissant certaines notions. Dans *Le Mercure géographique ou le guide des curieux des artes géographiques* (1678), le Père Lubin écrit sur la classification des villes :

³ Les réflexions menées dans cette sous-partie ainsi que dans la sous-partie suivante s'inspirent de réflexions déjà menées lors d'un précédent mémoire, COUMEONGUE M., 2013, *Ville moyennes et politiques : entre engouement et indifférence, quelles perspectives possibles ?*, sous la direction de M-C Jaillet, Université de Toulouse II.

⁴ La Voie Domitienne, anciennement Via Domitia a été construite en 118 av. J-C pour relier l'Italie à l'Espagne en traversant la Gaule Narbonnaise.

Ma pensée est qu'il faudrait en ce point faire la même chose que des cercles du globe céleste que l'on applique au globe terrestre, quand on veut faire les dimensions et comme tous les mathématiciens établissent six grandeurs d'étoiles au firmament, d'établir sur la terre [...] six grandeurs de places, de grandes villes, de villes moyennes, et de petites villes comme l'a fait Ptolémée et comme font tous les géographes de notre temps, et de bourgs, de villages et de châteaux. (p.143)

Cette vision est, bien entendu, à replacer dans le contexte au cours duquel elle est élaborée, où les sciences reposent sur le principe d'unicité de l'Univers selon lequel l'activité humaine obéit aux mêmes lois que les phénomènes physiques. Le Père Lubin ne conservera cependant que trois ordres de villes : les villes métropolitaines, les cités et les villes ordinaires. Ce qui fait la différence entre ces villes est leur ancienneté, leur rayonnement, leur histoire. L'éclat des villes ne résidant pas dans leur taille ou leur nombre d'habitants, mais sur un certain nombre de pouvoirs, qu'ils soient symboliques ou réels.

La création des départements, héritage de la Révolution française, constitue le premier acte de naissance réel des villes moyennes. En créant les chefs-lieux, les préfectures et les sous-préfectures, la création des départements entérine l'existence des villes moyennes, même si le terme lui-même n'apparaît pas encore. C'est durant la seconde moitié du XXème siècle que les villes moyennes ou du moins l'appellation « ville moyenne » apparaît dans les travaux de Jean Hautreux et Michel Rocheford. Ils reprennent une réflexion sur l'armature urbaine française distinguant plusieurs niveaux de villes se basant sur leurs fonctions, leur offre de services... C'est véritablement en 1974 que les réflexions autour de la ville moyenne seule apparaissent avec l'ouvrage de Joseph Lajugie, *Les villes moyennes*.

Aujourd'hui, les villes moyennes sont arrêtées au nombre d'habitants qu'elles abritent : la Fédération des Villes Moyennes regroupe les villes comprises entre 20 000 et 100 000 habitants, la DATAR quant à elle, considère les villes moyennes en fonction de leur aire urbaine comprises entre 30 000 et 200 000 habitants. La définition numérique ne fait pas consensus mais elle a le mérite d'objectiver les villes moyennes et de permettre ainsi l'application de politiques dédiées.

b. Des politiques dédiées aux villes moyennes

C'est durant les années 1970 que nait une politique dédiée aux villes moyennes, s'appuyant notamment sur les travaux de Joseph Lajugie. En définissant les villes moyennes, en les distinguant des grandes et des petites villes, on entérine leur existence en tant que telles et surtout on permet l'application de politiques sur ces espaces qu'il devient de plus en plus difficile d'ignorer. Durant les années 1960, les villes moyennes accueillent de plus en plus

d'habitants : entre 1962 et 1968, les villes comprenant entre 20 000 et 50 000 habitants (représentant alors 80 % des villes moyennes) voient leur population augmenter dans les mêmes proportions que celle des grandes villes de l'agglomération parisienne (LAJUGIE 1974). Parallèlement à cette évolution, Paris voit sa population croître très fortement ; cette hyper concentration parisienne est d'ailleurs dénoncée notamment par Jean-François Gravier qui met en garde dans *Paris et le désert français* en 1947, contre les effets d'une telle concentration d'un point de vue économique. Plusieurs actions sont d'ailleurs menées dans une perspective de désengorgement du territoire parisien, comme la création de la Délégation interministérielle à l'Aménagement du Territoire et à l'Attractivité Régionale (DATAR) en 1963.

Dans les plans émis par le gouvernement, on retrouve aussi cette volonté de décentraliser, même si le mot n'est pas encore utilisé. Dans le Vème plan (1966-1970), l'objectif était de mettre en place des métropoles d'équilibre : huit grandes villes françaises devaient permettre un accès pour de vastes zones du territoire à des services jusqu'alors réservés à Paris. Le VIème Plan (1971-1975) met lui l'accent sur les villes moyennes et est porté principalement par Joseph Lajugie, Jean Monod, alors directeur de la DATAR, et Olivier Guichard, alors ministre de l'aménagement du territoire qui déclare dans la préface du dossier d'étude des villes moyennes en 1972, qu' « *une grande politique des villes moyennes s'ouvre à nous* ». Cet engouement politique soudain pour les villes moyennes provoque le scepticisme de certains chercheurs comme Robert Prud'homme qui déclare : *Cette année les villes se portent moyennes ou petites, avant même d'être présentée, la collection est acceptée... Bref, la mode a pris* (dans LAMARRE 1997, p. 41).

C'est dans ce contexte que les premières mesures dédiées aux villes moyennes émergent : les contrats de villes moyennes. Au-delà des objectifs généraux concernant le cadre de vie, les commerces, il était prévu dans ces plans des actions concrètes. Dans le cas de Rodez, par exemple, première ville à avoir bénéficié de cette mesure, on retrouvait le souci de désenclavement, par la construction d'un aérodrome. 70 villes ont bénéficié de ces contrats durant les années 1970, avec des résultats contrastés.

Cependant, les villes moyennes ont pâti de l'indifférence des politiques, puisqu'il faut attendre les années 1990 pour qu'elles puissent bénéficier de nouvelles mesures avec les réseaux de villes, qui même s'ils ne sont pas spécifiques aux villes moyennes, bénéficient à bon nombre d'entre elles. Il s'agit d'un projet d'aménagement basé sur la coopération de

différentes villes, quelles que soient leurs tailles et leur distance les unes aux autres. 25 à 30 réseaux sont mis en place dans les années 1990, comme le réseau Pau-Tarbes-Lourdes, la DATAR apposant le « label » de réseau après une étude de faisabilité. En 1995, les réseaux de villes sont intégrés à la Loi d'Orientation d'Aménagement et du Développement du Territoire (LOADT)⁵ et se regroupent en « club ». Ce succès sera pourtant éphémère, puisqu'en 1999, on ne retrouve plus trace des réseaux de villes dans la révision de la LOADT et la DATAR se retire de la démarche. Aujourd'hui, même si certains réseaux continuent d'exister, comme celui regroupant les agglomérations de Niort, La Rochelle et Angoulême, cette politique de réseaux est moribonde.

En 2007, la DATAR, alors DIACT, met en place une expérimentation qui dure deux ans : les villes moyennes témoins. Le but est d'appréhender la politique la plus adaptée aux villes moyennes, dans un nouveau contexte : les espaces peu denses sont redevenus attractifs et les villes moyennes auraient alors une carte à jouer. 20 villes moyennes ont été sélectionnées pour participer, autour de quatre thèmes, comme l'enseignement supérieur, les transports et l'accessibilité, la santé et le renouvellement des centres urbains. Cette expérimentation permet de renouveler l'analyse et les connaissances de ces territoires sur un plan scientifique ainsi que de réactualiser la problématique des villes moyennes.

La définition institutionnelle des villes moyennes, arrêtée aux nombres d'habitants a surtout profité à la mise en place de différentes politiques. En effet, définir de manière numérique les villes moyennes comporte des avantages non négligeables pour les acteurs de l'aménagement du territoire. Si l'on s'arrête à cette vision, nous pourrions avoir l'impression que les villes moyennes sont avant tout un objet politique, une « *construction politique* » (DE ROO 2011, p.5), puisque les définir numériquement a surtout permis de les appréhender politiquement.

III. Un discours scientifique affinant l'objet

Une définition uniquement chiffrée des villes moyennes, ne rendrait pas totalement compte de la profondeur du sujet, de sa complexité qui rendent son appréhension, notamment par les études de certains chercheurs, moins évidente. Les villes moyennes seraient-elles uniquement

⁵ La loi d'orientation pour l'aménagement et le développement du territoire (LOADT), ou loi Pasqua, a été promulguée en Février 1995. Elle a comme particularité d'introduire la notion de pays dans le développement territorial.

des espaces abritant un certain nombre d'habitants ? Ce point est l'objet d'un débat animé entre autre, par M. Michel. Par ailleurs, dans l'après-guerre, s'il est vrai que l'on ne plus ignorer ces espaces de l' « entre-deux » accueillant de plus en plus d'habitants, ils sont aussi le théâtre de mutations sociales et s'inscrivent en véritable témoin de l'époque qu'ils traversent.

a. Les villes moyennes, une « illusion statistique » ?

Les réflexions que mène M. Michel dans son article « Ville moyenne, ville moyen », viennent complexifier et affiner la définition des villes moyennes.

N'est-ce point une contradiction, voire une chimère, que de vouloir verrouiller une notion essentiellement abstraite (celle de moyenne) dans un contestable carcan quantitatif ? Plutôt que de chercher à fixer des bornes numériques précises – ce qui n'offre que la perspective de déterminer une rigide catégorie statistique, et n'aboutit jamais qu'à des décisions discutables – ne vaudrait-il pas mieux s'en tenir à la définition d'une « ville moyenne type », notion abstraite et relative, ayant valeur de référence ? (1977, p.642).

L'auteur conteste dans un premier temps les limites numériques de la définition statistique des villes moyennes. La population de la ville moyenne dont il parle devrait être calculée en faisant la moyenne arithmétique des populations des agglomérations françaises, l'adjectif « moyenne » prenant alors un sens autant mathématique que qualificatif. Cependant, ce calcul peut être faussé selon la prise en compte de l'agglomération parisienne, et soulève surtout d'autres problématiques comme la conception que nous avons de la ville, ce qui fait une ville, où elle commence...

Il souligne par ailleurs la relativité des villes par rapport au temps : « *[l]e rang d'une agglomération dans la hiérarchie urbaine et, par conséquent, son appartenance à telle ou telle catégorie statistique, varient avec l'époque. Une ville ne naît pas moyenne, elle ne le reste pas ad eternam* » (op. cit. p.643). Le concept même de ville moyenne est variable dans le temps. Les réflexions sur la hiérarchie urbaine, nous l'avons vu, remontent à des siècles où les critères de classement reposaient plus sur la renommée que sur le nombre d'habitants. Les villes dépendent des variations historiques et une grande ville opulente peut très bien se retrouver au rang de petite ville ou de ville moyenne. L'auteur prend l'exemple de Grenoble qui en 1876 était au 31^{ème} rang de la hiérarchie urbaine et qui en 1976 se retrouve au 9^{ème} rang. Ces classements doivent bien sûr être remis dans leurs contextes, le nombre de villes étant différent à un siècle d'intervalle, mais ces observations mettent en exergue le problème de cohérence dans la durée du concept de « ville moyenne ». Il est en effet difficile de définir

un objet variant sur des périodes relativement courtes et cela ne facilite pas non plus son étude sur le temps long.

Au-delà de cette relativité dans le temps, M. Michel met en avant le fait que chaque ville moyenne s'inscrit dans un espace particulier, une région particulière. Il remet ici en cause l'aspect absolu de la définition purement statistique des villes moyennes : « *Il faut entendre par moyenne, non pas toute agglomération urbaine comportant une population déterminée par des normes précises, mais plutôt toute ville d'un poids démographique déjà notable dans la population d'une région* » (op. cit. p.646). Ainsi deux villes peuvent avoir le même nombre d'habitants, mais une importance, un poids différents selon leur région et peuvent donc être désignées selon ces situations particulières par des qualificatifs différents. L'auteur prend l'exemple de Limoges et Dunkerque : Limoges, moins peuplée que Dunkerque, concentre 23 % de la population de sa région alors que Dunkerque n'en regroupe que 5 %.

b. Les villes moyennes, témoins des Trente Glorieuses ?

Comme nous l'avons évoqué plus haut, il est délicat d'étudier les villes moyennes d'un point de vue historique, sur le temps long. Nous pouvons cependant les évoquer sur le temps court. Pendant la période d'après seconde guerre mondiale, les villes moyennes puisqu'elles sont enfin désignées par un terme, deviennent identifiables. Les changements qu'elles connaissent sont spécifiques à cette période des Trente Glorieuses.

Durant les années de croissance économique après la seconde guerre mondiale, de nombreuses industries se sont implantées dans les villes moyennes ou à proximité de celles-ci, encouragées par le grand mouvement de désengorgement de la région parisienne dont nous parlions plus haut. Ce sont les débuts de la production standardisée de masse, du fordisme, l'industrie a besoin de main d'œuvre et c'est dans la population rurale qu'elle trouve son bonheur. Cette dernière fournit, « *des gisements de main d'œuvre considérés comme mal ou sous employés* » (MICHEL 1977, p.677) et la ville moyenne, puisqu'elle est à l'interface entre les grandes villes régionales et les bourgs ruraux offre un environnement qui intéresse les industriels. Par ailleurs, l'image rassurante de la ville moyenne, contrairement à celle inhumaine de la grande ville, incite les ruraux à venir s'y installer, « *[d]e nombreuses enquêtes faites auprès de jeunes populations rurales sur leur désir de formation, de lieux de travail et de résidence font ressortir depuis une dizaine d'années le désir de ne pas s'exiler trop loin de leur terre natale* » (VEYRET-VERNIER 1969, p.17). Ainsi l'implantation de l'industrie dans les villes moyennes implique de nombreuses conséquences. En terme

démographique d'abord, puisque comme nous l'avons évoqué précédemment, ces villes connaissent une forte croissance durant cette période. Il convient de s'arrêter un instant sur ce changement. Un changement numérique, démographique, n'induit-il pas un changement structurel ? Lorsque la population d'une ville augmente, il s'ensuit une augmentation de la structure même de la ville. L'arrivée de nouveaux habitants de manière massive nécessite l'installation de services, l'implantation de commerces, appelant eux-mêmes à plus de main d'œuvre. Ainsi, le changement spatial devient changement social, la population rajeunie et compte de plus en plus d'ouvriers, d'employés, de cadres moyens.

En se convertissant ainsi à la « société urbaine », les villes moyennes deviennent le vecteur de diffusion du modèle de société qui se construit alors. La population adopte l'automobile et se rapproche du mode de vie des grandes agglomérations : « *En suppléant l'absence ou l'insuffisance des réseaux de transport en commun, dans les « villes moyennes », l'automobile y rend cependant possible l'application d'un mode d'affectation des surfaces urbaines, emprunté aux « grandes villes », et qui sépare et spécialise les espaces, selon leur fonction spécifique : espaces d'habitation, espaces de production, espaces de consommation...* » (MICHEL 1977, p.673). Les villes moyennes constituent la terre d'accueil privilégiée pour des lieux de consommation inédits jusqu'alors, les hypermarchés. En 1976, 50% des grandes surfaces sont situées dans les agglomérations de 20 000 à 170 000 habitants (MICHEL 1977).

Il convient tout de même de prendre en considération non plus les chiffres bruts de la croissance des villes moyennes, mais de s'intéresser aux flux, aux migrations au sein de ces villes pour se rendre compte des mouvements de populations. Les travaux de Nicole Commerçon sur les villes de Chalon sur Saône, Mâcon et Bourg en Bresse, permettent cette analyse. Elle met en évidence l'importance des flux de migrants pour ces villes, les assimilant à de véritables « passoires », plutôt qu'à de simples récepteurs. Ces mouvements d'entrées et de sorties sont assez élevés pour être notés : pour la période de 1968-1982, Chalon dénombre 85 816 de ces mouvements, alors qu'elle ne comptait que 56 064 habitants en 1982 ; Mâcon a connu 47 894 mouvements d'entrées et de sorties sur la même période alors qu'elle ne comptait que 38 404 habitants et Bourg compte 50 209 mouvements, contre 39 742 habitants en 1982.

Les mobilités sont importantes pour les villes moyennes, mais au-delà du simple constat, il convient de discerner les conséquences de ces migrations sur un plan social. Quelles sont les personnes venant peupler ces villes ou qui passent par celles-ci ? En analysant l'évolution des

groupes socio-professionnels, Nicole Commerçon met en avant l'augmentation du nombre des cadres moyens et des employés entre 1954 et 1975, le recul des commerçants, artisans et des chefs d'entreprise et la progression extrêmement faible des professions intellectuelles supérieures. Ville moyenne irait donc de pair avec classe moyenne, puisque c'est une population essentiellement issue de groupes médians et modestes qui contribue à la croissance de ces villes. Le processus mis en avant est l'accès aux classes moyennes de groupes socio-professionnels peu ou moins qualifiés, par l'arrivée dans la ville moyenne. « *Il existe donc bien, par la venue à la ville, une mobilité sociale ascendante ; certes celle-ci est modeste, et parfois même illusoire, lorsqu'il n'est question que d'un simple changement de métier, à l'intérieur d'un même cloisonnement économique et social* » (COMMERÇON 1990, p.218).

Cependant, ce rôle de « tremplin » doit être contrasté par une autre réalité. Parallèlement à l'ascension sociale d'une certaine partie de la population, un mouvement de départ d'une autre frange des habitants s'est effectué. Les classes sociales dites « supérieures », en particulier les professions libérales et les cadres supérieurs, ont tendance à fuir la ville moyenne dans les années 1970. A l'origine de cette « *fuite des élites* », il y aurait un manque en termes d'emplois pour les franges de la population les plus diplômées qui les contraindraient à l'exil vers les métropoles. L'arrivée de l'industrie dans l'après-guerre, si elle fut bénéfique sur le temps court en permettant des opportunités d'emplois, s'avère sur le temps long plus problématique. Au début des années 1970, la DATAR analysait les conséquences à venir de ces mutations socio-spatiales : « *Sous couvert de participation pleine et entière à l'économie moderne, les régions et villes moyennes en voie d'industrialisation risquent d'être confinées à des tâches secondaires ou de services nécessaires à la société globale, mais dont elles ne tireront qu'un bénéfice moyen* ». Pour M. Michel, c'est moins la qualité des emplois créés que la recherche d'une main d'œuvre qui a été favorisé à cette époque, « *La croissance des « villes moyennes » répond non à la volonté de créer des emplois de qualité, mais à la nécessité de mettre au travail industriel des personnes qui, jusqu'alors, l'avaient ignoré* » (MICHEL 1977, p.678). Ainsi, pendant cette période d'après-guerre les villes moyennes ont eu trois fonctions principales : absorber l'exode rural, permettre le développement industriel et permettre la diffusion de la modernité. A la lumière de ces nouveaux éléments, la ville moyenne n'apparaît plus comme un objet figé entre deux bornes numériques, mais bien comme une réalité changeante, relative dans le temps et dans l'espace, une réalité mouvante et bel et bien vivante.

IV. Des discours véhiculant un imaginaire des villes moyennes

Les nombreux discours sur les villes moyennes, qu'ils soient politiques, institutionnels ou encore scientifiques ont ceci de communs qu'ils mettent en avant une partie fantasmée de la ville moyenne, un imaginaire propre à cet espace, tout comme la grande ville et les espaces ruraux. Comme cela a été évoqué précédemment, les villes moyennes ont souvent été définies par rapport à deux autres espaces clairement identifiés : la grande ville, la métropole et les espaces ruraux. Ces termes ne seront pas ici redéfinis, cela n'étant pas le but premier de la réflexion, mais il convient de s'attarder un instant sur leur opposition traditionnelle. Les grandes villes et les espaces ruraux sont très souvent présentés comme des espaces opposés, du moins dans l'imaginaire populaire, les charmes bucoliques de la campagne s'opposant à l'effervescence des grandes agglomérations surpeuplées. Dans son essai *Les grandes villes et la vie de l'esprit* (1903), Georg Simmel étudie les spécificités comportementales des habitants des grandes villes et les oppose à celles des ruraux :

Tandis que la grande ville crée justement ces conditions psychologiques [...], elle établit dès les fondements sensibles de la vie de l'âme, dans la quantité de conscience qu'elle réclame de nous en raison de notre organisation comme être différentiel, une profonde opposition avec la petite ville et la vie à la campagne, dont le modèle de vie sensible et spirituel a un rythme plus lent, plus habituel et qui s'écoule d'une façon régulière. C'est pour cette raison que devient compréhensible avant tout le caractère intellectuel de la vie de l'âme dans la grande ville, par opposition à cette vie dans la petite ville, qui repose plutôt sur la sensibilité et les relations affectives (2013 [1903], p. 41-42).

Ce n'est ici qu'un exemple de la dichotomie ville/campagne, grande ville/petite ville. La ville moyenne, puisqu'elle se situe quelque part entre ces deux notions, véhicule des représentations « entre deux », à la fois ville et campagne.

a. Des attributs vantés par les discours politiques et institutionnels

Les institutionnels et les politiques en vantant les vertus des villes moyennes s'appuient sur une dimension imaginaire, notamment en ce qui concerne le cadre de vie dans les villes moyennes. Joseph Lajugie, par exemple, dans son ouvrage consacré aux villes moyennes dédie plusieurs pages au style de vie qui serait propre à ces villes : « [...] les villes moyennes apparaissent à beaucoup comme un havre de paix et de sérénité, comme les derniers îlots où peuvent se concilier les avantages de la société urbaine et les exigences d'une vie personnelle qui n'entend pas se couper de la nature » (LAJUGIE 1974, p. 44). Elles favoriseraient par ailleurs, toujours selon le même auteur, le « retour aux sources nécessaire à l'équilibre physique et moral », car elles resteraient proches de leur environnement direct, la campagne.

Par ailleurs cet aspect de « villes à taille humaine » est aussi mis en scène par les villes moyennes elles-mêmes qui tentent d'en tirer profit pour devenir attractives. Ainsi dans un journal édité par la mairie de Carcassonne, en 1972, nous retrouvons les spécificités de la vie dans les villes moyennes :

Et elle peut bien être en effet la pire des choses avec ses rancunes rancies, ses observateurs malveillants derrière les volets mi-clos et ses rues désertes sous le crachin hivernal, à 9h du soir, pour le voyageur solitaire descendu d'un train de nuit. Mais, nous, nous aimons vivre à Carcassonne [...] c'est un corps social à échelle humaine, complet, compact, sécurisant et comme d'autres cités à leurs moments privilégiés, harmonieux.⁶

La ville moyenne serait véritablement une ville dans laquelle il fait bon habiter, si elle peut paraître inhospitalière aux personnes de passage, les habitants eux, y vivraient très bien, en « sécurité », en harmonie.

Dans les politiques dédiées aux villes moyennes, leur charme est aussi mis en avant. Les contrats de ville moyenne, que nous évoquions, avaient aussi pour objectif de : *[c]onserver le rythme de vie paisible de la cité historique dans sa trame de ruelles tortueuses, respecter l'âme fragile et presque intangible que les siècles ont façonnée au cœur d'une ville : voilà un souci difficilement compatible avec l'insertion volontaire dans le fonctionnement contemporain d'une cité moderne* (Ville de Rodez 1973). Les villes moyennes devraient alors être en mesure de se différencier des métropoles en proposant une offre de services comparable, à des échelles différentes, et une « meilleure » qualité de vie. Par ailleurs, les commerces doivent « *garder [leurs] personnalités tout en s'adaptant aux exigences de la clientèle* » et les rues doivent être piétonnisiées, « *tout doit être fait pour les rendre « chaudes et accueillantes »* » (Ville de Rodez 1973).

Cet imaginaire autour de la ville moyenne, ces qualités qu'on lui confère, peuvent aussi être instrumentalisées par des stratégies d'aménagement, comme cela est fait pour les petites villes, et ainsi mettre en avant leur spécificité, coller à l'aspect qu'elles ont dans les représentations collectives, « *Ce qui est recherché [...] c'est moins le jeu de référence au local que l'efficacité sociale globale de l'usage de l'histoire et sa capacité à stimuler l'imaginaire du plus grand nombre des individus* » (LUSSAULT 1993, in PERIGOIS 2006) Mettre en scène la ville pour qu'elle corresponde aux représentations dont on se fait d'elle, n'est pas propre aux petites villes. Dans le contrat de ville moyenne de Béziers, il est écrit que pour l'aménagement d'une place, c'est du mobilier « « *de style* » qui sera mis en place :

⁶ Cf. Annexe 1

« [...] le tout agrémenté d'un éclairage sur lampadaire de style « type Furstenberg » [...] c'est la reconstruction des kiosques à journaux, dans le style, la pose de bancs, également de style... » (Ville de Béziers 1978, p.14). La modernité est délibérément rejetée pour préférer un aménagement en adéquation avec des représentations, un imaginaire qui donnera à la ville un certain cachet.

Par ailleurs, la Fédération des Villes Moyennes s'appuie elle aussi sur l'image de « villes tranquilles », sur l'imaginaire que véhiculent les villes moyennes. Pour Bruno Bourg Broc, ancien président de la FVM vivre dans une ville moyenne, c'est « *le choix d'un type de vie, d'un cadre de vie, d'une qualité de vie* » (BOURG BROC 2011, p.3). De plus la campagne lancée par cette même FVM en 2012, intitulée « *Demain je quitte la capitale !* »⁷, joue sur le fait que 54 % des franciliens veulent quitter Paris et toujours sur cette image de villes tranquilles.

b. Des attributs plus rêvés que réels

Dès 1977, M. Michel mettait en avant la dimension qualitative, parfois excessive, que l'on prêtait aux villes moyennes, les rapprochant de l'endroit idéal où vivre :

Ils lui associent, ou lui préfèrent, une description affective et flatteuse, fondée sur la prise en considération d'apparences ou d'impressions subjectives, d'où la « ville moyenne » ressort parée d'attraits, de qualités, de vertu. Les maîtres mots en sont l'agrément, le charme, la discréption, la modestie, l'humanité, l'harmonie, l'équilibre... L'épithète « ville moyenne » ne désigne plus une catégorie ; elle suggère une « atmosphère » et confère une dignité (MICHEL 1977, p. 657).

Il est rejoint sur ce point quelques années plus tard par Nicole Commerçon pour qui, la ville moyenne est « *exagérément parée de tous les charmes, la ville où il fait bon vivre, sans les problèmes de la grande ville* » (COMMERÇON 1990, p.214). Ces auteurs expriment ici leur scepticisme face à des définitions ou des discours vantant des attributs qui sont beaucoup plus rêvés que réels.

Cependant, il est un point où le discours scientifique est en accord avec le discours institutionnel, lorsque les relations au sein des villes moyennes sont évoquées. En effet, selon Jean Monod, ce seraient des « *villes où les relations sociales sont autres* » (MONOD 1974, p. 61), ce que reprend M. Michel en allant plus loin et en exposant comment la ville moyenne entretient un lien fort et véritable avec ses habitants :

La ville moyenne », c'est celle que l'homme peut globalement et totalement percevoir, parcourir, connaître. C'est celle avec laquelle il peut entretenir un « rapport de connivence » et une

⁷ Cf. Annexe 2

intimité. Mais réciproquement, c'est aussi celle qui accepte l'homme en tant qu'individu, qui le sort de l'anonymat et permet qu'il soit, en son sein, distingué et reconnu. La « grande ville » est inhumaine parce qu'elle ignore l'individu. La « ville moyenne » est humaine parce qu'elle le singularise (MICHEL 1977, p.660).

La ville moyenne est alors personnalisée, devenant même une amie, comprenant les habitants, les « acceptant », entretenant une véritable relation avec eux.

Par ailleurs, si la ville moyenne est autant sujette aux représentations, c'est aussi dû en grande partie à l'adjectif même « moyenne » qui contribuerait à alimenter cette image de villes lentes, au ralenti, par rapport à des métropoles vives et dynamiques. Derrière l'adjectif « moyen » peut se cacher la stagnation, la monotonie... Dans le langage courant, ce qui est « moyen » n'est pas forcément digne d'intérêt. Pour M. Michel, l'expression « ville moyenne » est « fade », « inconsistante », pour lui, les appellations « villes relais » ou « centre régional de second ordre » auraient été plus à même de susciter l'intérêt des aménageurs. D'autres auteurs comme Maurice Garden, rappellent ce qu'il faut entendre lorsque nous évoquons les villes moyennes :

C'est à l'évidence une situation intermédiaire entre grande et petite [...] La ville moyenne n'est pas une vitesse moyenne (la moyenne sur un parcours) ou un homme moyen, l'individu qui est le plus proche de la valeur moyenne de tous les caractères des individus d'un groupe. C'est une ville qui n'est ni grande, ni petite et c'est donc bien à la valeur de ces trois adjectifs qualificatifs de quantité qu'il faut se référer » (GARDEN 1997, p. 29).

L'adjectif « moyen » est certes pétri de représentations et de préjugés, mais la ville moyenne l'est bien uniquement en taille et nombre d'habitants.

Après la brève exposition des différents discours portant sur les villes moyennes, celles-ci n'apparaissent pas comme un objet aux caractéristiques identifiables. Les discours politiques et institutionnels ont certes tenté de les objectiver en les « bornant », mais ces bornes, restent discutables. Le seul point semblant faire consensus est l'imaginaire véhiculé par les différents discours. La ville moyenne apparaît comme dissoute dans ces discours qui ne parviennent pas à lui donner de la consistance en tant qu'entité propre. Chaque discours façonne la ville moyenne en adéquation avec ses intérêts, participant ainsi à la construction d'un objet difficilement appréhendable, continuant d'alimenter l'opacité autour de la notion.

Faut-il pour autant conclure comme, M. Michel, que « *La ville moyenne est, donc, en grande partie, un mythe. Une image, unique est stéréotypée, issue de représentations héritées, fondée sur des apparences, sur des sentiments, ou sur des vues folkloriques ou partielles, voilant des aspirations passées sous des thèmes à la mode, remplace une réalité qui, elle, est*

extrêmement diversifiée et le plus souvent différente » (MICHEL 1977, p.669) ? Cette impasse des discours, ne fait que souligner la nécessité d'analyser un autre discours, jusqu'alors peu mis en avant, le discours des habitants.

DEUXIEME PARTIE

Un cas d'étude

Béziers : ville moyenne paradigmique

La partie précédente a permis de distinguer les différents discours sur la ville moyenne sans pour autant balayer le flou englobant la notion. Cette partie sera consacrée à l'exposition du cas d'une ville moyenne particulière, Béziers. Située dans la région Languedoc-Roussillon, dans le département de l'Hérault, son aire urbaine comptait en 2011, 162 430 habitants. L'évolution de la ville est intéressante à souligner, à son apogée au début du XXème siècle, elle connaît aujourd'hui des taux de chômage et de pauvreté records.

Adolphe Aderer, journaliste pour la revue *Le Théâtre*, écrivait en 1898,

*Béziers, disent les cours de géographie, est une ville pittoresque, située à 70 mètres d'altitude, sur une colline formée d'alluvions modernes, au nord du point de rencontre du canal du Midi avec le fleuve côtier de l'Orb. Ce n'est pas tout. Béziers est aussi une ville riche, remuante, passionnée, qui, depuis quelques années, a pris une extension considérable. Elle a dans son passé, des pages glorieuses et aussi des pages sanglantes. [...] Depuis lors, une ère tranquille s'est ouverte pour la ville, devenue « la ville du vin ». Les marchés se règlent le vendredi, au milieu du bruit : on fait toujours beaucoup de bruit dans le Midi. Les bourgeois biterrois ont de l'argent et il leur plaît de le dépenser à Béziers. Ils ont le sang chaud et vif et se passionnent rapidement.*⁸

En 2014, un autre journaliste, écrivait pour *Le Devoir*,

Le cœur de Béziers a des allures de centre-ville américain. Ce n'est pas Detroit, bien sûr, mais plus tout à fait la France. À partir de 21 heures, il n'y a plus un chat sur les allées Paul-Riquet qui dominent l'ancienne capitale du vin, du rugby et des taureaux. Les coquettes façades aux balcons catalans n'abritent plus que des marchands de kebabs. « Ghost town », peut-on lire sur la vitrine d'un des nombreux commerces abandonnés du centre-ville.

Le contraste entre ces deux citations de journalistes à un siècle d'intervalle est saisissant. D'une ville vivante, enjouée, bruyante, nous passons à une ville « fantôme », à l'allure abandonnée, du moins selon les descriptions journalistiques. Dans cette partie, l'histoire de Béziers sera retracée, non pas sous la forme d'un exposé ponctué de dates, mais à la lumière de discours qui ont été tenus sur la ville, à différentes époques. Comment parlait-on de Béziers au début du XXème siècle, durant l'« âge d'or » de la ville, comment en parle-t-on aujourd'hui ? Nous serons alors plus à même de saisir les faits marquants de la ville, ce qui

⁸ Cf. Annexe 3

fait la ville, ce qui a pu contribuer peu à peu une « identité » biterroise, du moins un « mythe » ou une mémoire à l'échelle de la ville.

I. Béziers, ville moyenne capitale

Béziers n'étant pas sortie subitement de terre à la fin du XIXème siècle, il convient de revenir très brièvement sur son histoire, du moins les événements ayant marqué son évolution avant l'époque étudiée dans les pages qui suivent. Si elle existait avant l'occupation romaine, c'est véritablement à cette époque qu'elle devient un centre important. C'est à la fois un pôle stratégique sur la Voie Domitienne et une place commerciale, idéalement située, véritable carrefour.

Au XIIIème siècle, Béziers, en plein pays cathare, est dévastée durant la croisade des albigeois par les troupes de Simon de Montfort. La population reste traumatisée par ce sac de la ville, en 1209 durant lequel tous les hommes furent tués et enfermés dans les églises pour être brûlés vifs. C'est durant cet épisode que Simon de Montfort aurait prononcé ces mots restés célèbres : « *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens !* ». Pour repeupler la ville, alors uniquement constituée de femmes et d'enfants, ce sont les hommes « vainqueurs » qui furent désignés. L'histoire de la ville n'est pas restreinte à ces quelques événements, cependant, ces brefs « points » historiques ont uniquement pour but de contextualiser l'étude qui va suivre.

a. Une capitale viticole

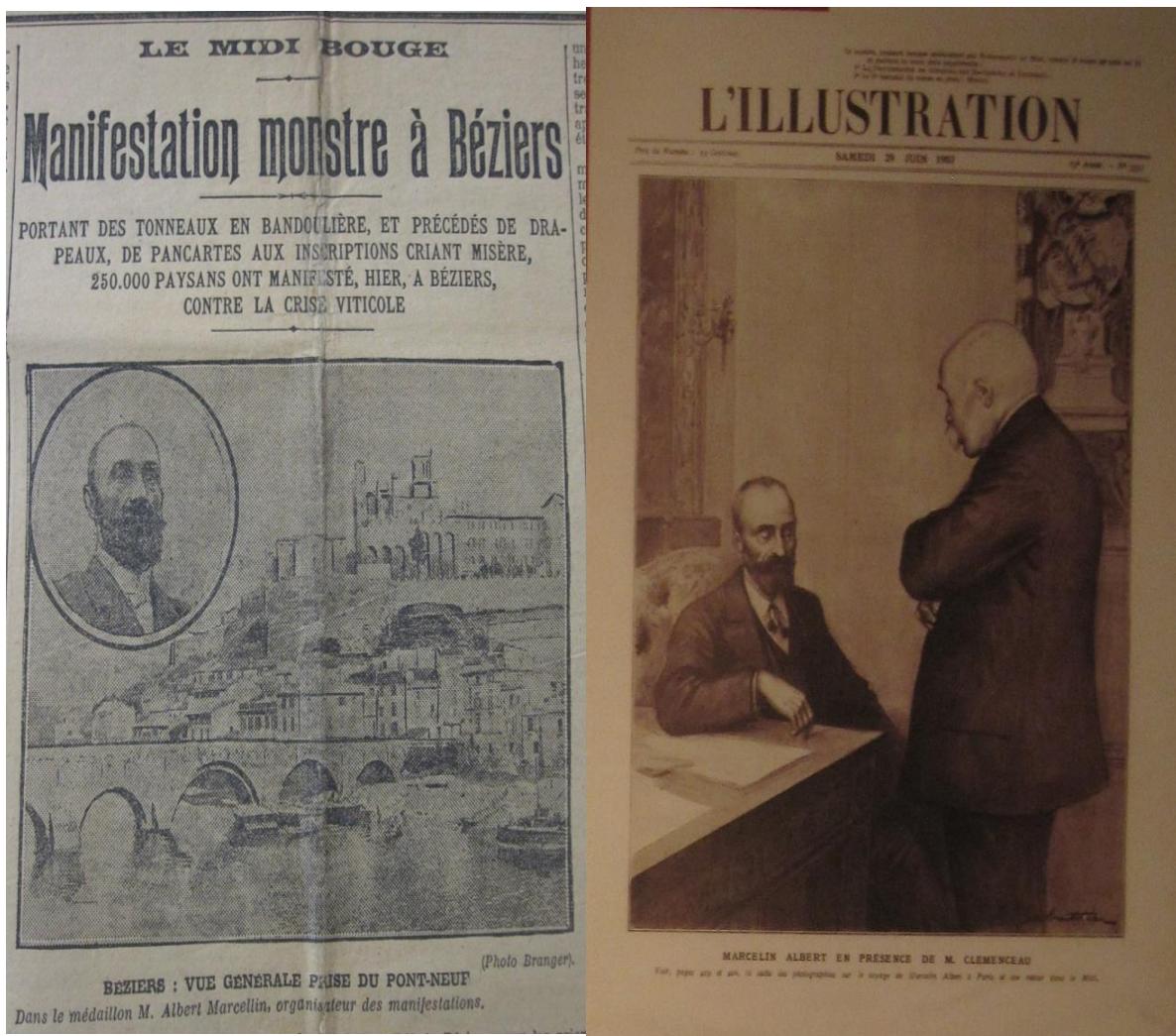
Par la suite la renommée de Béziers, sa richesse, se sont principalement fondées sur le vin et la culture de la vigne surtout durant le XIXème siècle, lui valant le surnom de « capitale du vin ». Les voies navigables du canal du Midi servent alors au transport du vin, mais c'est véritablement avec l'arrivée du rail que la place de Béziers s'affirme : en 1857, la ligne Bordeaux-Sète est ouverte et quelques années plus tard, en 1895, la ligne Béziers-Neussargues-Paris, raccourci encore les distances et diminue le prix des transports. Parallèlement, le vignoble biterrois profite de la crise du phylloxéra, une maladie de la vigne qui ne l'a touché que tardivement, et bénéficie ainsi d'une pénurie de vin des autres vignobles. Toutes les conditions d'une véritable expansion économique sont réunies pour que la ville s'enrichisse et prospère : « *Grâce à sa situation au centre d'un fertile vignoble, Béziers pourra continuer à être ce qu'elle a été du reste jusqu'ici, la métropole du grand produit agricole de la région, le centre du commerce des gros vins, des alcools et des industries qui*

s'y rattachent » (in FOURNIER-SAGNES 1986, p.232) selon la géographie du département de l'Hérault en 1891.

Cette opulence liée au commerce du vin, fait de Béziers une ville riche. La culture et le commerce viticole entraînent un grand nombre d'activités connexes : des entreprises de tonnelleries, ou de matériau pour l'entretien des vignes se créent ainsi que des distilleries... Le vin, véritable carburant faisant fonctionner la croissance biterroise, pousse au développement d'activités par les profits dégagés. En 1897, la Société des arènes est créée, pour construire un amphithéâtre, ou encore en 1899, de la Société des wagons foudre est fondée. Toute cette activité viticole est véritablement l'élément du développement de Béziers, « *tout est consacré aux vins à Béziers [...] le commerce est l'unique préoccupation de la ville... au point qu'en 1903 la succursale de la Banque de France fait un chiffre d'affaire de 71 831 220 F avec le 33^{ème} rang sur 126 succursales en France* » (ARDOUIN-DUMAZET 1904 in FOURNIER-SAGNES 1986, p.236).

Cependant, la prospérité viticole n'eut qu'un temps, et la ville doit faire face à une crise de mévente sévère. Cette crise sévit dans l'ensemble de la France, mais le Midi en pâti plus car le vin qu'on y produit majoritairement, le vin de consommation courante, est le plus touché. Par ailleurs, comme nous l'avons vu, c'est toute l'économie d'une région qui dépend de l'activité viticole, une crise peut donc être fatale. On accuse alors les fraudeurs, coupables de sucrer le vin, d'être responsables de la crise, la révolte prend de l'ampleur, de nombreux maires sont poussés à la démission. Peu à peu c'est tout le Midi qui s'embrase. Les « Gueux du Midi » se rassemblent derrière leur leader Marcellin Albert et à partir de 1907, bien que la crise ait commencé en 1900, le mouvement atteint Béziers.

PLANCHE 1 : Exemples de la couverture médiatique des révoltes viticoles de 1907⁹



Les « évènements du Midi » ont un fort écho dans la presse non seulement locale, ils donneront lieu à un édito de Jean Jaurès dans *La Dépêche* « Où va le Midi », mais aussi nationale, comme le montre l'image ci-dessus dans le journal *L'illustration*. Le conflit prend fin après la rencontre de M. Albert et G. Clémenceau à Paris, mais après ces évènements, la richesse viticole n'atteindra plus les niveaux connus jusqu'alors. De nombreuses tentatives ont été mises en place pour relancer la consommation du vin, comme L'Association de Propagande pour le Vin (APV) en 1926, par André Nougaret, association reconnue d'utilité publique, qui organise aussi le deuxième congrès de la Société des médecins amis des vins de France. Cependant, ces initiatives ne seront pas suffisantes pour enrayer une activité viticole

⁹ Adroite, extrait d'un article paru dans le journal *La Petite République* relatant la révolte viticole à Béziers en 1907.

A gauche, première page du journal *L'Illustration* du 29 Juin 1907 mettant en scène la rencontre entre Marcellin Albert et Georges Clémenceau.

qui devient exsangue. La destruction récente de la cave coopérative de Béziers, en 2011, témoigne symboliquement de la fin de l'âge du vin à Béziers.

Photographie 1 : rassemblement de l'APV à Béziers



Source : Musée du biterrois

« Dans les régions où l'on consomme du vin, la tuberculose est moins répandue que dans les autres ».

Ce développement économique va de pair avec un nouveau visage de la ville, qui s'immortalise dans l'architecture et les nouveaux aménagements, mais qui redessine aussi la société biterroise. Ainsi, nous assistons à cette époque à l'émergence d'une bourgeoisie composée de propriétaires terriens ou encore de patrons du commerce ou de l'industrie. Parallèlement, se forme une classe ouvrière, composée d'ouvriers agricoles, des chemins de fer ou encore d'ouvriers des nouvelles industries viticoles. Chaque classe à ses lieux de rencontres : les « cafés rouges » sont principalement fréquentés par des ouvriers et les « cafés blancs » par la classe moyenne, c'est-à-dire, les petits bourgeois, les fonctionnaires, les employés de banque... Sur les allées Paul Riquet se rassemblent les classes plus aisées, les négociants, les propriétaires. La Café de la Paix ou le Grand Café Glacier restent emblématiques de cette époque d'effervescence.

Photographie 2 : Carte postale du grand café glacier



Source : Lapeyre C., Roque A., 1984, *Béziers pas à pas*
La terrasse pleine de monde lors des fêtes de Béziers en août

b. Béziers, capitale culturelle et festive

Architecturalement aussi, la ville se transforme. Les allées relient le théâtre construit en 1844 et le Plateau des poètes inauguré en 1867, dessiné par les frères Bühler, abritant de nombreuses statues du sculpteur biterrois Antoine Injalbert. De part et d'autres de cette place centrale, de nombreux hôtels particuliers sont construits, ainsi que des boutiques de luxe et de nombreux cafés. C'est aussi à cette époque que la construction des nouvelles arènes débute. Toute cette richesse que l'on perçoit dans les nouveaux bâtiments, dans le commerce, se traduit aussi par l'ambiance qui règne dans la ville, sur les allées notamment, véritable cœur battant de la ville. Cette effervescence, est relatée par les différents visiteurs de passage à Béziers, comme ce journaliste qui écrit pour la *Gazette de Berlin* en évoquant les cafés sur les allées : « [...] il y en a de longues enfilades et pour trouver plus ample distraction, il n'y a qu'à passer de l'un à l'autre... On est tout étonné et même saisi d'horreur en voyant ces gens boire de l'absinthe déjà de bon matin. On ne trouverai pas un tel zèle, même dans le nord » (BERGASSE ET MARASSE 2012, p.48) C'est cette ambiance de fête qui régnait à l'époque qui a valu à la ville le surnom *Aperitivopolis* donné par Colette, alors qu'elle était de passage.

Durant cette période de prospérité, palpable dans l'atmosphère de la ville, Béziers bénéficie aussi d'un rayonnement culturel relayé par les journaux locaux mais aussi nationaux. Le théâtre de plein air aux arènes fait connaître à la ville ses heures de gloire qui va acquérir une réputation de ville d'art et de culture. C'est sous l'impulsion d'un mécène, Castelbon de

Beauxhostes, et d'un musicien, Camille Saint-Saëns, que Béziers va connaître ses premières représentations aux arènes, alors encore inachevées. C'est les 27 et 29 Aout 1899 que *Déjanire*, une œuvre composée spécialement pour l'occasion, est joué au sein des arènes, pour la première fois. Une série de spectacles, parmi lesquels on compte, *Prométhée*, *Le premier Glaive*, *Héliogalable*, débute ainsi. Chacune de ces œuvres bénéficiant de décors monumentaux, d'artistes venant de Paris, accompagnés des musiques de Camille Saint-Saëns ou Gabriel Fauré, toujours sous l'égide de C. de Beauxhostes. *Déjanire* sera par la suite jouée à Paris au théâtre de l'Odéon, faisant connaître d'autant plus cette nouvelle scène de plein air.

Chaque représentation est couronnée de succès. Comme on peut le lire dans le journal *L'Eclair* du 27 aout 1901, par exemple, après la représentation de *Prométhée* : « *Il est une ville isolée du monde qui invite les poètes, les musiciens ou simplement les rêveurs à venir gouter des joies artistiques qu'ils ne trouveront nulle part ailleurs. Cette ville, c'est Béziers* » (FOURNIER 2008, p.303). Non seulement la ville brille nationalement, mais elle brille aussi aux yeux de ses habitants qui tirent beaucoup de plaisir et surtout de fierté de vivre dans une ville aussi attractive, vivante dans laquelle de nombreuses personnalités font étape comme, nous l'avons dit, Colette, mais aussi Stendhal ou encore des personnalités politiques. « *Lors de la représentation des Vestales qu'il présidait, le ministre Dujardin-Baumetz annonce que Castelbon sera compris dans la prochaine promotion de la légion d'honneur. Aussitôt de tumultueuses protestations éclatent, des cris et des coups de sifflets, « de suite, de suite », interrompent le ministre. Celui-ci déclare alors dans un moment d'accalmie qu'il va sacrer monsieur Castelbon chevalier de la légion d'honneur ce qu'il fait en lui donnant l'accolade* » (FOURNIER 2008, p.306).

Figure 1 : Extrait de la chronique théâtrale sur le théâtre de plein air aux arènes

FEUILLETON DU Temps
DU 4 SEPTEMBRE 1899

CHRONIQUE THÉATRALE

Aux Arènes de Béziers : Déjanire, tragédie en quatre actes de Louis Gallet, avec musique de scène, chœurs et divertissement chorégraphique de M. Camille Saint-Saëns.

Béziers est une de ces villes comme le Bas-Languedoc en compte plusieurs, enrichies par l'agriculture et le commerce, artistes de goût et ardentes au plaisir, qui se piquent de dépasser avec une profusion intelligente l'argent qu'elles gagnent facilement.

En relations constantes avec l'Espagne, Béziers fut, hélas ! une des premières à se passionner pour les combats de taureaux. L'interdiction légale de ce genre de spectacle et leur répression inoffensive n'étaient pas pour la gêner. En 1896, elle marquait le cas qu'elle en faisait par la construction de gigantesques arènes, en pierre de taille, capables de soutenir un siège contre la Société protectrice des animaux. Pour le respect de la loi, si peu qu'elle nous gêne, nous sommes un peuple incomparable.

Il y a deux ans, le compositeur Saint-Saëns, revenant des fêtes d'Orange, où l'*Antigone* de Sophocle avait été représentée avec sa partition, visitait ces arènes, en compagnie d'un de ses amis, un Mécène biterrois, M. Castelbon de Beauxhostes. Du haut des gradins, il écoutait des ouvriers causant au milieu de la piste et il admirait avec quelle netteté leurs voix montaient jusqu'à lui. Encore sous l'impression de son *Antigone*, il remarquait qu'une telle enceinte se prêterait merveilleusement à une représentation du même genre. M. Castelbon le prenait au mot et se chargeait de l'organiser.

Mais vous pensez bien que Béziers ne pouvait copier Orange. Il fallait faire autrement et mieux. A Orange, on jouait la tragédie grecque le soir et aux lumières; à Béziers, on la jouerait en plein jour et au soleil. A Orange, on s'était contenté d'emprunter à la Comédie-Française et à l'Opéra des pièces de leur répertoire; à Béziers,

on voulait une œuvre inédite et composée pour la circonstance.

Bien plus, il ne suffisait pas d'éclipser Orange; il fallait encore dépasser Athènes et Rome. Les représentations sur le théâtre antique d'Orange prétendaient, tout au plus, à reproduire la tragédie grecque, en donnant beaucoup moins de place au chant et pas du tout à la danse; aux arènes de Béziers, il y aurait danse et chant, en abondance. Quinze choréutes suffisraient aux poètes athéniens, avec un simple joueur de flûte pour accompagner les chants et les évolutions rythmées du chœur. M. Castelbon voulait écraser par l'étalage d'un luxe asiatique l'archonte-roi d'Athènes, organisateur des spectacles nationaux au théâtre de Bacchus. Il mettait à la disposition du dramaturge deux cent cinquante instrumentistes, cent vingt choristes des deux sexes et soixante danseuses.

M. Saint-Saëns ne pouvait que se laisser tenter par de telles perspectives. Il demandait le concours de son ami, le librettiste Louis Gallet, qui s'empressait de composer la « tragédie » de *Déjanire*, sa dernière œuvre, car il devait mourir quelques mois après. Sur celle-ci, Saint-Saëns écrivait une partition considérable, une grande œuvre musicale. Les décors étaient exécutés par M. Jambon, le peintre-décorateur de l'Opéra.

Deux représentations de *Déjanire* eurent lieu aux arènes de Béziers, les 28 et 29 août 1898, devant dix mille spectateurs. Elles furent triomphales, mais les dépenses avaient été si considérables qu'elles dépassaient d'une vingtaine de mille francs les recettes, d'ailleurs superbes.

Ce n'était pas une affaire : M. Castelbon paya galamment le déficit, heureux d'avoir procuré à sa ville et à sa province un spectacle unique au monde, fait vibrer l'âme de la foule et mérité que son nom fût gravé sur une plaque de marbre, aux murs des arènes. Tel, au théâtre de Pompéi, l'édile Olconius, dont le nom se lit encore sur la bande de marbre qui clôture l'orchestre.

Les acteurs de *Déjanire* avaient été fournis par la troupe de l'Odéon. Il était naturel que leur théâtre voulût profiter de l'aubaine. Au mois de novembre suivant, la tragédie de Gallet et la partition de Saint-Saëns étaient exécutées sur la scène de la rive gauche, avec une instrumentation et une mise en scène réduites, naturellement, aux proportions plus modestes qu'imposait un théâtre clos et que prescrivait

Source : *Le Temps*, 4 Septembre 1899

Ces représentations donnent à Béziers un nouveau rayonnement, qui n'est plus uniquement économique, mais bien culturel. Au-delà du vin, Béziers est connu pour ses spectacles, ses arènes, la vie qu'on y mène :

Béziers et sa population allante, affairée, rieuse et bruyante, bien méridionale, presque marseillaise d'allure et de gaieté, Béziers et la quadruple rangée de séculaires platanes de ses allées Paul Riquet, le grouillement de ses cafés élégants et bondés de consommateurs à toute heure du jour ou de la nuit ; les Allées Paul Riquet, qui rappellent à la fois le cours Belsunce de

Marseille et la Rambla de Barcelone, avec, à leur extrémité, le jardin des poètes et l'immense panorama de la vallée de l'Orb, et parfois, à l'horizon, par les temps clairs, le bleu de la Méditerranée ; Béziers et le dédale de ses rues montantes et descendantes, balcons de fer forgé, fenêtres grillagées aux maisons, la partie de la ville demeurée espagnole, le quartier des massacres, des fameux massacres de 1209.¹⁰ (LORRAIN 1990)

Béziers rime alors avec culture, art et richesse allant de pair avec activité viticole. Une certaine confiance dans le futur émane de la ville, de ses habitants, lorsqu'on lit les articles consacrés à Béziers. Un avenir autre que radieux semble impossible, tant l'argent coule à flot, tout comme le vin donnant à ses habitants une certaine ivresse, une assurance dans un futur qui chantera toujours au son des opéras des arènes. Ces derniers se poursuivent jusqu'en 1911, après une brève interruption en 1907, due aux révoltes viticoles. Les représentations continuent ensuite de 1921 à 1928.

Photographie 3 : Carte postale de la terrasse du grand café glacier



Source : Lapeyre C., Roque A., 1984, Béziers pas à pas

Camille Saint-Saëns et Castelbon de Beauxhostes lors des fêtes de Béziers au mois d'Aout.

¹⁰ Cf. Annexe 4

c. Béziers, capitale du rugby

Si parler de Béziers comme « capitale du rugby » peut paraître anecdotique ou secondaire, la place qu'a occupé ce sport dans la vie biterroise dans les années 1970 et 1980 n'est pas négligeable et a été un véritable vecteur de cohésion, de fierté et, encore une fois, de rayonnement, comme en témoigne l'érection d'une statue « à la gloire des héros de l'ASB » en 2013.¹¹

Le rugby à Béziers, écrit le maire en 1981, est un révélateur de société, « un support promotionnel » comme le souligne le président de la chambre de commerce et un instrument d'ascension sociale pour les joueurs. Certains ne veulent y voir qu'un exutoire et des manifestations ordonnancées par des notables soucieux de notoriété et de paix sociale. Mais l'engouement du rugby à Béziers montre que le phénomène dépasse ce constat réducteur et qu'il est aussi signe d'appartenance et surtout d'intégration à une communauté. Ce sentiment d'appartenance déborde largement les limites de l'agglomération [...] et fait jouer à Béziers, durant les phases finales du championnat de France, un véritable rôle de capitale régionale. (SAGNES 1986, p.321)

Cette citation témoigne du rôle qu'a pu jouer Béziers, toujours un brin nostalgique de son statut de capitale du début du siècle. A travers les matches de son équipe et les nombreuses victoires, elle a ainsi pu renouer avec une atmosphère de fête et d'insouciance :

Au soir de ces matches victorieux pour le titre de champion de France, à la fin du mois de mai ou de au début de juin, c'est toute une population (10 000 voire 20 000 personnes) qui se rassemble spontanément sur les allées Paul Riquet attendant durant des heures pour les acclamer, le retour des champions. C'est alors la vieille et solide tradition festive de la ville qui s'exprime fort avant dans la nuit. (SAGNES 1986, p.321)

Par ailleurs, tout comme les années d'opulence de « capitale du vin » ont donné lieu à une architecture riche et imposante, les années de Béziers en tant que « capitale du rugby », donnent lieu à la construction d'un stade de 18 555 places, consacré au rugby, à la fin des années 1980 qui deviendra le symbole de cette époque glorieuse dans le domaine sportif.

¹¹ Article paru sur le site du journal Midi Libre, <http://www.midilibre.fr/2013/12/16/en-l-honneur-des-brennus,797700.php>, 15 Juillet 2014.

Photographie 4 : Statue à la gloire d'Armand Vaquerin



Source : Marine COUMELONGUE, 2014

Joueur de l'équipe de l'ASBH, 10 fois champion de France

En consacrant ainsi un stade mais aussi des statues, des monuments à la gloire des équipes victorieuses onze fois du championnat de France, Béziers a la volonté d'inscrire dans la durée cette gloire qu'elle a connu dans les années 1970-1980, durant lesquelles elle a pu renouer avec l'insouciance, les soirs de matches, et le rayonnement perdus du début du siècle.

Après avoir connu des renommées successives, sur le plan économique, culturel, sportif... La ville ne se remet pas de la chute de l'activité viticole, laissant une ville sans réel moteur économique, dans une région où la capitale « réelle », Montpellier, accapare de plus en plus de richesses et d'activité. Si les premières férias de 1968 redonne à la ville une renommée éphémère, le temps de cinq jours au mois d'Aout, Béziers n'est plus associée à l'art, la culture, l'effervescence.

II. Des lendemains difficiles

La situation actuelle de la ville contraste avec ce passé, fait de renommée, de rayonnement et c'est dans un tout autre registre que Béziers est évoquée. Certes, les discours sur Béziers aujourd'hui, ne font pas la ville, comme ils ne la faisaient pas au début du siècle. Comme cela a été évoqué en première partie, il existe autant de visages de Béziers, que de discours la décrivant. Cependant, en analysant les discours tenus sur la ville, en particulier les discours médiatiques, ayant pour vocation d'être lus par le plus grand nombre, nous pourrons avoir une idée de la façon dont la ville est perçue, quelles images lui sont associées, à quelles représentations ce discours médiatique donne lieu.

La ville a un tout autre écho dans la presse que celui qu'elle avait au début du siècle. Un article de *The Bygone Bureau*, repris par le *Courrier International*, intitulé, *The Rust Belt of France : Béziers*, commence comme il suit :

*In retrospect, I understand why my French friends gave me a weird look when I told them I'd been to Béziers one weekend this winter. [...] When some friends and I drove into the city center at lunchtime, it was eerily quiet. The streets were empty and it seemed like the shops were all closed, even the brasseries. My wife and I had never been anywhere in France where you couldn't find a café or a glass of wine at midday, and we'd planned on having both with lunch.*¹²

Cette ambiance désertique, de ville léthargique, amène de nombreuses comparaisons avec des villes américaines déclinantes. Dans un entretien accordé à France Culture, Dominique Crozat reprend cette comparaison entre Béziers et le Harlem des années 1990 :

*La comparaison je la fais avec les données sociales d'East Harlem qui est le quartier portoricain de New York, on a dans les deux cas environ 40% de foyers qui n'ont pas de revenus salariés directs, c'est-à-dire qui dépendent du chômage. On a environ un dixième des familles qui sont des familles monoparentales, plus de deux mille familles sur sept mille dans le centre-ville qui touchaient le RMI et maintenant le RSA. Ça donne une idée de l'ampleur du choc de pauvreté, de la violence de cette pauvreté dans ces quartiers.*¹³

Cette situation sociale à Béziers est largement soulignée par les médias, dans les années 2010. En avril 2013, *Le Monde* publiait un article, *A Béziers, l'« hémorragie » de l'emploi fait bondir le chômage à 15,5%*. L'article met en avant surtout des chiffres, et la situation locale, en s'appuyant sur des témoignages de chômeurs ou de personnels de Pôle emploi. « *Plus de*

¹² « Avec du recul, je comprends pourquoi mes amis français m'ont regardé bizarrement quand je leur ai dit que j'allais à Béziers un week-end cet hiver. [...] Quand des amis et moi sommes arrivés en ville pour le déjeuner, c'était d'un calme sinistre. Les rues étaient vides et on aurait dit que tous les magasins étaient fermés, même les brasseries. Ma femme et moi nous ne nous étions jamais rendus dans un endroit en France où on ne pouvait pas trouver de café ou de verre de vin à midi, et nous avions prévu de prendre les deux en mangeant ».

¹³ Entretien diffusé sur le site de France culture, <http://www.franceculture.fr/emission-pixel-%C2%AB-on-est-toujours-l-assiste-de-quelqu-un-%C2%BB-2014-02-28>. 9 Aout 2014.

21 000 biterrois pointent à Pôle emploi, un chiffre en hausse de près de 10% en un an. Ici, les conseillers Pôle emploi peuvent suivre jusqu'à 500 chômeurs chacun, alors que le seuil maximum fixé au niveau national est officiellement de 350 ».

Parallèlement, à ces chiffres hauts de chômage, l'article met en avant une certaine attractivité de la ville, qui malgré tout continue d'attirer des nouveaux arrivants, « « *Le climat et les loyers très bas amènent beaucoup de chômeurs par ici* » assure Guillaume Auger, conseiller Pôle emploi. [...] *Le tourisme, porté par le Cap d'Agde, et l'agriculture restent les locomotives locales et attirent des saisonniers de toute la France.* « *Surtout en ces temps de crise où il pensent à tort que c'est l'eldorado* », estime un conseiller. *Entre l'hiver et l'été le nombre de chômeurs peut varier de 25 %, le temps de réacquérir des droits au chômage pour l'hiver.* ». Le marché immobilier non tendu de la ville, attire les populations les moins aisées de France, créant ainsi un cercle vicieux : les loyers bas du centre-ville, attirent des populations modestes qui s'y installent, les classes moyennes ou supérieures fuient ce centre « paupérisé », et on assiste peu à peu à la formation d'un centre redessiné autour de classes sociales à faibles revenus. Par ailleurs, l'article met en évidence, l'aspect saisonnier du chômage, le nombre de chômeur variant fortement en fonction des saisons, l'été étant plus propice à l'emploi.

Encore plus récemment, Béziers a connu une forte exposition médiatique compte tenu des résultats aux élections municipales, à la suite de l'arrivée au pouvoir de Robert Ménard. L'élection d'un candidat soutenu par l'extrême droite met en exergue les tensions sociales locales fortes, et l'atmosphère pesante de la ville. Si les médias nationaux ont appris avec un peu de surprise l'élection de ce candidat, localement, l'élection du nouveau maire n'a pas été perçue de la même manière : « *Il n'est pas exagéré de dire qu'elle [Béziers] crève la gueule ouverte depuis 35 ans. Comme tant d'autres villes durement touchées par les mutations sociales et économiques, qui se soucie de Béziers, excepté justement aujourd'hui parce que Ménard focalise les regards ?* ».¹⁴

L'atmosphère de la ville aujourd'hui n'est plus à la légèreté, à l'insouciance des années d'opulence, « *[Robert Ménard] représente la face noire de la ville et prospère grâce à elle. Voulez-vous que je vous parle de l'autre face de Béziers ? La légèreté de vivre, le canal du Midi, la féria et les cerisiers en fleur dans la douceur de Mars ? Il est vrai que depuis trois*

¹⁴ Propos tenus par M. Croziat dans le même entretien accordé à France Culture, cité précédemment.

jours, la température a sensiblement baissé... ».¹⁵ Nous sommes aussi éloignés de l'image d'une ville moyenne « classique » et stéréotypée, c'est à dire comme nous en décrivions les critères en première partie. La « ville où il fait bon vivre », ne correspond pas au Béziers décrit par les médias, la ville moyenne où les « relations sociales sont autres » n'est en tout cas pas le Béziers du discours médiatique. Comme le soulignaient déjà en 1997, Volle et Bartement : « *Face à un avenir mal défini, alors que les prétentions de capitale se sont effondrées, on pourrait dire que Béziers se situe parfaitement entre « la fin des illusions » (celles de l'argent facile et du triomphe viticole) et « les illusions de la fin », quand la ville croit fonder son unité dans la fête* » (VOLLE ET BARTEMENT 1997, p. 460).

Le déclin de la ville semble avancé, mais le passé de la ville reste présent, chaque article évoquant la situation actuelle faisant souvent part, certes brièvement, de l'histoire de la ville. Ainsi Crozat, écrit au début de son article précédemment cité, « *Il y a un siècle, Béziers était pourtant une ville riche et orgueilleuse dont témoigne un remarquable patrimoine.* ». Le thème de la « nostalgie d'un âge d'or » est aussi présent dans la ville, par la communication faite autour de certains événements.

¹⁵ Article paru sur le site du *Nouvel Observateur*, <http://leplus.nouvelobs.com/contribution/1163353-robert-menard-en-tete-a-beziers-il-prospere-sur-la-misere-sociale-de-la-ville.html>, 9 Juillet 2014.

Planche 2 : Affiches actuelles illustrant la volonté d'un retour vers un « âge d'or »



Source : www.ville-beziers.fr



Source : Marine COUMELONGUE, 2014

Ces deux affiches que l'on pouvait trouver sur les différents panneaux publicitaires à l'été 2014 témoignent d'une certaine nostalgie d'un « âge d'or » où Béziers avait un rayonnement national. En « retrouvant » non seulement le Top 14 – ce qui dans les faits n'est pas vraiment vérifié, puisqu'il s'agit uniquement d'accueillir une rencontre de Top 14 au cours de laquelle l'équipe de Béziers ne jouera pas – mais en « retrouvant » aussi « sa » férie, Béziers serait sur la voie de « retrouver » son glorieux passé. Nous percevons à travers la nostalgie de l'âge d'or, une certaine manipulation des habitants autour du thème éternel du « bon vieux temps », pratiqué par certains discours politiques tournés vers le passé et le retour vers le passé autour de valeurs comme la famille et les traditions, comme le souligne l'affiche de droite.

Un véritable contraste apparaît entre deux situations aux antipodes à un siècle d'intervalle. D'une ville enjouée abritant une population confiante dans l'avenir, Béziers est devenue une ville en manque d'attractivité, abritant des tensions sociales importantes. Un tel passé et un présent comme celui-ci et surtout le fossé qui les sépare, ne peuvent pas ne pas avoir d'incidence sur la perception que les habitants ont de la perception de leur ville. Une telle

évolution fait de Béziers un cas d'étude intéressant, notamment car il est appréhendé par le discours des habitants.

TROISIEME PARTIE

Notes méthodologiques

Il convient de s'arrêter un instant sur la méthodologie utilisée pour appréhender le terrain. Il est nécessaire de revenir sur les notions abordées lors de la réflexion, en particulier les liens entre les concepts d'espace, d'identité et surtout de géographicité. Par ailleurs, notre approche étant qualitative, le choix des enquêtés ainsi que les grilles d'entretiens doivent être exposées et commentées pour faire apparaître les éléments qui seront mis en avant lors de l'analyse du discours des habitants. Il est aussi essentiel de revenir sur ma relation au terrain. Cela a déjà été évoqué, Béziers est ma ville natale. Cette situation de proximité avec le terrain d'étude n'est pas anodine, puisque je me trouve *de facto* dans une situation de connivence qui peut être problématique ou au contraire se révéler bénéfique, mais qu'il convient en tout cas d'expliquer.

I. Espace, identité, géographicité

Ces concepts sont étroitement liés et apparaissent en filigrane tout au long de la réflexion. L'objet de ce mémoire étant de donner une large importance à la parole des habitants, à leurs ressentis, leurs pratiques d'un espace particulier, un retour sur les différentes notions qui sous-tendent cette démarche est nécessaire.

a. La relation particulière de l'individu à l'espace

Bachelard écrivait dans *La poétique de l'espace* en citant V. Hugo, « *Pour Quasimodo, dit-il, la cathédrale avait été successivement « l'œuf, le nid, la maison, la patrie, l'univers ». « On pourrait presque dire qu'il en avait pris la forme comme le colimaçon prend la forme de sa coquille. C'était sa demeure, son trou, son enveloppe... Il y adhérait en quelque sorte, comme la tortue en son écaille. La rugueuse cathédrale était sa carapace »* [...] Ainsi le poète, par la multiplicité des images, nous rend sensibles aux puissances des divers refuges » (BACHELARD 2013 [1957], p.92). Nous serions donc habités par les différents endroits où nous avons vécu, que nous avons connus au cours de notre vie. En effet, chaque personne arrive devant un même objet, ici devant un même espace, avec une histoire différente, un vécu différent qui fera qu'il ne percevra pas l'objet de la même façon que son voisin. Les filtres par lesquels la réalité est perçue sont propres à chaque individu. Certes, les objets sont appréhendés par les cinq sens, mais la façon dont ils seront perçus sera indissociable du vécu

de chacun. Je ne percevrai pas Béziers de la même manière qu'un lillois ayant toujours vécu à Lille, ou qu'un narbonnais, ou encore qu'un autre biterrois. Chaque perception de la ville est différente, parce que chaque expérience de la ville, mais aussi chaque vie est différente.

Nous approchons ici de deux concepts évoquant une même relation, celle de l'Homme à la Terre, à son lieu de vie, à l'espace : la géographicité et la médiance. La géographicité est un concept développé par Eric Dardel dans *L'homme et la terre* (1952). Il la définit comme il suit : « *Connaître l'inconnu, atteindre l'inaccessible, l'inquiétude géographique précède et porte la science objective. Amour du sol natal ou recherche du dépaysement, une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, une géographicité de l'homme comme mode de son existence et de son destin* » (DARDEL 1990, p.2). La géographicité est plus à mettre en rapport avec un ensemble de pratiques et de valeurs propres à un espace donné.

La médiance, notion développée par Augustin Berque dans son ouvrage *Milieu et identité humaine* est inspirée du concept japonais *fudosei*, qui en est en fait la traduction faite par l'auteur. Par médiance, Berque entend une manière d'être et d'habiter l'espace, la mise en relation du corps et du milieu de vie. Il la définit ainsi :

La médiance fait que pour « moitié » nous sommes notre milieu (notre corps médial) ; mais il faut bien entendre que le milieu humain est irréductible à l'environnement écologique, puisque, outre nos systèmes techniques, il comprend aussi nos systèmes symboliques, dont la fonction excède radicalement les vecteurs physiques. [...] Ce couplage de la présence (du vecteur physique) et de la représentation (qui le transcende) est propre à la médiance humaine. Il fait que, où que nous allions, nous transportons dans notre identité une part du milieu où elle s'est construite ; et cette part – notre monde qui est prédicat – est la condition de notre saisie des environnements que nous découvrons au fur et à mesure (BERQUE 2010 [2004], p. 67)

Dans cette citation, A. Berque évoque ces filtres évoqués précédemment. A travers les lieux habités, connus, c'est l'identité qui se construit. Ces lieux sont constitutifs du développement de chaque individu, de la façon dont ils percevront les autres milieux qu'ils connaîtront au cours de leur existence, s'en défaire paraît alors impossible. Le concept de médiance est précieux pour comprendre l'aspect constitutif qu'a l'espace sur l'identité, le fait que les individus sont toujours habités par les différents espaces qu'ils ont connus. Cependant, le concept de géographicité, parce qu'il permet de mettre en relation des pratiques, des valeurs, des représentations, et un espace donné, sera plus utile pour la suite de la réflexion.

b. Espace et identité

La relation à l'espace et la formation de l'identité seraient indissociables, se nourrissant l'un de l'autre. Il convient de s'interroger sur le rapport entre ces deux concepts, l'identité serait-

elle définie par le rapport particulier que chacun d'entre nous entretient avec l'espace ? Naître et grandir quelque part, suffirait-il pour construire l'identité ?

Une relation d'interdépendance

Ce qui est mis en avant avec les concepts de géographicité et de médiance, est l'aspect constitutif, déterminant de l'espace sur la formation des identités. L'identité n'étant pas « donnée » une fois pour toute, mais en construction tout au long de notre existence, les lieux que nous connaissons participent à cette fondation identitaire. Pour Philippe Gervais-Lambony et Denis-Constant Martin, l'identité « *correspond non pas à une réalité donnée, mais à un discours qui propose un « ordre des choses » en ré-écrivant (ou en écrivant) l'histoire, l'espace, la culture. C'est un récit « dont la fonction est de rendre normal, logique, nécessaire, inévitable le sentiment d'appartenir, avec une forte intensité à un groupe»* » (MARTIN 1994 in GERVAIS-LAMBONY 2004, p.470). L'espace ferait partie de l'identité, les lieux connus, habités seraient une partie intégrante de chaque personne, véritables constituants de l'identité. En « racontant » notre « récit identitaire » nous racontons aussi l'espace, les lieux que nous avons connus. L'espace, au-delà d'être le simple cadre de ce récit, en devient un élément constitutif. L'identité serait donc une création de l'espace.

« *Ce qui est clair c'est que les discours identitaires comprennent très souvent, sinon toujours, une dimension spatiale. Si l'identité est un discours qui permet de croire le monde ordonné, elle consiste en une écriture du passé (du temps) et de l'espace (et en cela, elle propose du territoire). Dans ce cas l'identité est une géographie : une explication de l'organisation de l'espace. »* (GERVAIS-LAMBONY 2004, p.470).

L'identité s'inscrit donc dans un double mouvement, elle est certes une création de l'espace, mais elle est aussi créatrice. Comme le souligne P. Gervais-Lambony, l'identité permet une « explication de l'espace » produisant ainsi du territoire, c'est-à-dire l'adéquation d'une réalité concrète et d'une dimension plus conceptuelle, idéelle. Les habitants interprètent leur lieu de vie comme ils le souhaitent. Nous retrouvons cet aspect de perception individuelle évoquée plus haut. L'espace est ce qu'il est, matériellement, mais la perception dépend de l'observateur et de ce qu'il va faire de ces éléments. C'est en ce sens que les habitants, par leur perception, leur identité créent du territoire, « écrivent l'espace », car c'est de leurs filtres propres, contenus dans leur identité, que dépend leur vision de l'espace.

Par ailleurs, une autre caractéristique de l'identité est son aspect multiple. Chaque individu peut se sentir appartenir, s'identifier à différents groupes. « *Chaque individu, en outre, appartient à différentes « communautés » identitaires, mais affirme l'une ou l'autre de ses appartenances selon le moment. Ainsi il « s'identifie », c'est-à-dire affirme ce qu'il n'est pas : l'identité avec les uns est aussi la différence d'avec les autres* » (GERVAIS-LAMBONY 2004, p.470). C'est d'ailleurs ce point que les approches intersectionnelles, développées notamment par les études féministes mettent en avant, le fait que chaque personne « n'appartient » pas à un seul groupe, mais peut s'identifier à plusieurs groupes, plusieurs communautés. Si l'angle de cette approche intersectionnelle développé par Kimberlé Crenshaw (1989) est plus celui des discriminations et de la domination, la démarche met en exergue, la complexité des appartenances à différents groupes, ainsi que les différents sentiments d'identification qu'une même personne peut ressentir. Les approches intersectionnelles en questionnant les catégories usuelles et figées d'appartenance, appuient la profondeur de l'identité, qui n'est pas unique, mais multiple, diverse et beaucoup plus complexe.

Un chercheur n'est pas seulement un chercheur, c'est aussi un individu pourvu d'une identité forgée par les lieux et espaces qu'il a connus. Si faire une recherche sur un lieu qui nous est inconnu implique une phase préalable de familiarisation avec le terrain, faire une recherche sur un lieu que l'on connaît nécessite une autre phase de « détachement ». Cependant, lorsqu'il s'agit de notre ville natale, un espace formateur de notre identité, qui fait partie de notre identité, il est bien difficile de s'en détacher. Justement, cette relation de connivence entre le chercheur et le terrain ne serait-elle pas exploitable ? Plutôt que de chercher à se distancer du terrain, de s'en éloigner, ne faudrait-il pas admettre qu'une telle chose est impossible et considérer cette situation sous un angle pouvant bénéficier aux recherches ?

« *D'où l'importance de ce que Pierre Bourdieu appelle l'« objectivation participante », c'est-à-dire l'objectivation du rapport subjectif du chercheur à son objet. Cette démarche consiste à ne pas être naïf dans sa recherche et à garder une démarche réflexive* » (GHASARIAN 2002, p.11). Il convient en effet de prendre en considération, nos propres conditionnements culturels, la relation préalable que nous entretenons avec un terrain et l'impossibilité d'une neutralité parfaite avec celui-ci. C'est en admettant cette non objectivité, plutôt que d'essayer d'être objectifs à tout prix que nous serons plus à même de mener une étude du terrain qui gagnera en pertinence, « *[l]a réflexion n'est plus le passage à un autre*

ordre qui résorbe celui des choses actuelles, c'est d'abord une conscience plus aiguë de notre enracinement en elles » (MERLEAU-PONTY 1960, p.131).

Une identité propre aux lieux ?

Si l'espace nous définit, et qu'en retour, par notre perception, nous sommes créateurs d'espace, cela voudrait-il dire, que l'espace lui-même n'a pas d'identité ? Les lieux dans lesquels nous évoluons, n'existent-ils que par notre perception, n'ont-ils de signification uniquement parce que nous projetons sur eux une « écriture de l'espace » ?

Reprendons l'exemple de Béziers et les éléments développés précédemment. Tous ces événements évoqués dans la partie précédente ont formé l'histoire de la ville au cours du temps. Cependant, ils ne sont pas nécessairement connus ou partagés par l'ensemble des habitants. Mais cette histoire, parce qu'elle s'est inscrite dans le « dur », le bâti de la ville est omniprésente. Certes, les cafés des allées, n'accueillent plus autant de consommateurs, mais les allées sont toujours là, bordées par les nombreux hôtels particuliers. Certes, les arènes n'accueillent plus les opéras que même Paris leur enviait, mais leurs murs sont bien présents. Nous ne regardons plus simplement des bâtiments, une suite d'avenues, de rues, de monuments, mais nous lisons le passé d'une ville, qui l'a façonné, lui faisant ainsi perdre sa neutralité et lui conférant une valeur symbolique. La ville développe un phrasé, une syntaxe qui lui est propre, les bâtiments constituant les mots, les rues et les avenues, les verbes, des quartiers entiers devenant des phrases racontant l'histoire, témoignant du passé. « *La cité est un discours, et ce discours est véritablement un langage : la ville parle à ses habitants, nous parlons notre ville, la ville où nous nous trouvons simplement en l'habitant, en la parcourant en la regardant* » (BARTHES 1991 [1985], p.265)

La ville devient alors un véritable discours, à haute valeur symbolique, elle devient un objet à part entière, indépendant des projections identitaires des habitants. Roland Barthes propose dans son texte *Sémiologie et urbanisme*, de lire les villes non plus sous un angle purement fonctionnel et urbanistique, mais bien sous l'angle des signes et significations. Chaque ville étant alors constituée d' « éléments forts », chargés d'histoire, et d' « éléments neutres », développant dès lors une rythmique lui étant propre. Par l'alignement des rues, la juxtaposition des bâtiments, chaque ville est unique et témoigne d'un passé qui lui est propre... C'est par cette « charge sémantique », que l'identité d'une ville se matérialise, indépendamment des perceptions que l'on peut en avoir.

Cependant, si, selon Barthes, la disposition de la ville en fait son identité et sa spécificité, cela ne signifie pas que les habitants de la ville en question s'identifient à ce discours. La ville peut raconter d'elle-même une histoire, un passé, par la disposition et les agencements du temps et de l'histoire, mais les habitants peuvent très bien ne pas adhérer à ce récit, voire même refuser de l'entendre et de s'y intéresser. Le fait qu'une ville ait une identité, en elle-même, n'implique pas que tous les habitants la reconnaissent et surtout qu'ils s'identifient à celle-ci. Au final, la ville a toujours besoin des habitants pour la faire exister, pour la rendre vivante non seulement en l'habitant, mais en la racontant, en se souvenant, en l'aimant, en la critiquant... La ville peut très bien raconter une histoire, mais elle a besoin de narrateurs pour continuer le récit.

II. La préparation du terrain

La réflexion a jusqu'à présent privilégié les villes moyennes sous l'angle des discours, qu'ils soient politiques, institutionnels, scientifiques. En se focalisant sur une ville particulière, Béziers, la finalité est d'arriver à dépasser l'opacité des discours généraux par l'étude du discours des habitants. Comment les habitants perçoivent, ressentent, habitent – au sens heideggérien¹⁶ du terme –, racontent cette ville particulière ? Pour recueillir cette parole habitante plusieurs entretiens ont été menés auprès de personnes aux profils différenciés. La méthodologie d'enquête sera exposée ici plus en détail.

a. Le choix des enquêtés

Pour favoriser la diversité des discours, plusieurs profils d'enquêtés ont été distingués, quatre au total.

- Les « partis » sont des individus ayant vécu une grande partie de leur vie à Béziers et qui vivent aujourd'hui ailleurs. Dans cette étude, ces enquêtés habitent tous Paris.
- Les « nouveaux arrivants » sont des personnes qui ne sont pas natives de la ville, qui n'avaient pas d'attaches particulières à la ville et qui y vivent aujourd'hui.
- Les « ancrés » sont des personnes natives de la ville qui y vivent encore aujourd'hui et qui ne l'ont jamais quitté, si ce n'est l'espace de deux ou quatre ans.

¹⁶ Martin Heidegger (1889-1976) est l'un des principaux penseurs de l'habiter. Pour lui, « habiter » est le prolongement du Dasein (« être là », si on traduit littéralement). En commentant le poème d'Hölderlein *Dichterlicht wohnt der Mensch* (*L'Homme habite en poète*) ainsi que dans son texte *Bauen Wohnen Denken* (1951), il précise que l'habiter est l'un des traits fondamentaux de l'essence humaine, qu'il constitue « la manière dont les mortels sont sur la Terre ».

- Les « revenus » sont des personnes ayant grandi à Béziers, qui sont parties vivre ailleurs pendant une période assez importante, six ans au minimum, et qui sont revenus s'y installer.

Ce sont ces quatre profils d'enquêtés qui seront étudiés. Ces profils auraient pu gagner en diversité avec la prise en compte des acteurs, des personnes vivant dans les villages accolés à Béziers, ou encore des touristes, de passage dans la ville, n'y restant un certain temps. Cependant, le temps sur le terrain étant limité, la restriction à quatre profils est apparue indispensable pour mener une étude cohérente et plus concentrée. Plusieurs témoignages ont été recueillis, avec des enquêtés aux profils différents.

La catégorie des « partis » compte trois enquêtés :

- H., un homme de 26 ans qui travaille comme cadre à Paris et habite en collocation en proche banlieue. Il a quitté Béziers à 18 ans, a fait deux ans d'étude à Toulouse, trois à Paris en école et est revenu quelques mois dans le Sud, à Marseille et Montpellier pour des stages. Il revient à Béziers tous les deux mois.
- C., un homme de 27 ans qui travaille comme professeur de collège en banlieue parisienne. Il a quitté Béziers à 18 ans, après quelques mois d'études à Toulouse, il est parti étudier à Montpellier pendant cinq ans. Il habite en banlieue parisienne depuis deux ans, en concubinage avec sa petite amie. Il revient à Béziers toutes les vacances scolaires.
- B., une femme de 25 ans qui étudie à Paris. Elle est partie à 18 ans à Nîmes pour étudier quatre mois et est revenue travailler à Béziers pendant six mois. Elle est ensuite partie étudier à Montpellier pendant deux ans, puis est revenue étudier un an à Béziers, en classe préparatoire. Après avoir obtenu un concours, elle est partie à Paris dans une école, elle y étudie depuis trois ans. Cependant, elle est en réorientation et va étudier à Rennes à la rentrée 2014. Elle revient à Béziers tous les mois.

La catégorie des « ancrés », regroupe deux enquêtées :

- M., une femme de 55 ans, institutrice. Elle a quitté brièvement Béziers pendant deux ans pour étudier à Montpellier puis deux ans pour travailler à Sète, mais a toujours vécu à Béziers le reste de sa vie. Elle a deux enfants qui ne vivent plus à Béziers et est séparée de son conjoint.

- R., une femme de 53 ans, nourrice. Elle a quitté Béziers deux ans pour accompagner son mari muté en région parisienne, elle a par la suite tout le temps vécu à Béziers. Elle a deux enfants qui ne vivent plus à Béziers, et est mariée.

Les « revenus » comptent deux enquêtés :

- L., un homme de 54 ans, travaillant à la SNCF. Il est né et a grandi à Béziers, il en est parti dix ans, pour des raisons professionnelles. Cela fait maintenant vingt ans qu'il est revenu à Béziers. Il a deux enfants qui ne vivent plus à Béziers et est marié.
- A., une femme de 25 ans, podologue. Elle est née et a grandi à Béziers, elle en est partie à 18 ans pour étudier à Toulouse pendant cinq ans, puis pour travailler dans diverses villes de France, comme Nantes où elle est restée deux ans. Elle est revenue à Béziers pour des raisons professionnelles, elle est domiciliée chez sa mère et est célibataire.

Enfin, les « nouveaux arrivants », regroupe ces enquêtés :

- K. et F., un couple arrivé à Béziers en 2004. Ils venaient d'Angleterre, K. étant anglaise, F. est originaire de la région parisienne. Avant d'habiter à Béziers, ils ont habité pendant huit mois à Sète. F. travaille comme traducteur à domicile, K. est sans emploi, ils sont mariés et ont un enfant de 11 ans.

Chaque entretien effectué a duré une heure et s'est passé dans la plupart des cas au domicile des enquêtés, sinon dans des lieux neutres, comme des cafés. Lors des entretiens, s'ils se sont tous bien déroulés, la matière à analyser a pu être inégale en fonction des enquêtés. Les enquêtés de la catégorie des « partis », par exemple, ont parlé avec entrain, ont été très enthousiastes à l'idée de participer à une étude sur Béziers. Cet entrain a pu se traduire dans le vocabulaire, pas toujours très poétique comme cela sera perceptible durant l'analyse et souvent familier. La décision a été prise de ne pas « enjoliver » leurs propos, mais de les laisser tels quels. La familiarité langagière a pu être facilité avec cette catégorie, car ayant moi-même le même parcours, c'est-à-dire ayant quitté Béziers pour m'installer à Paris, une proximité s'est installée et une certaine aisance des enquêtés s'est faite ressentir.

La catégorie des « ancrés » a été plus difficile à approcher. Il a été délicat d'entrer en contact avec des ancrés, surtout des jeunes entre 20 et 30 ans, qui n'étaient pas toujours réceptifs aux sollicitations pour participer à une étude. Les « ancrés » plus anciens ont eu plus de facilité à

parler de leur ville. Il en a été de même pour les jeunes « revenus », qui ne souhaitaient pas forcément participer à l'étude.

Les « nouveaux arrivants » ont été très enthousiastes et très loquaces sur la ville, leurs entretiens sont ceux qui ont duré le plus longtemps, beaucoup plus d'une heure. Ces entretiens offrent beaucoup de matière à traiter, et c'est pourquoi l'accent sera mis ici sur l'analyse d'un seul entretien pour cette catégorie, assez riche et intéressant à exploiter puisqu'il s'agit d'un couple « mixte » entre un français et une anglaise. Le plaisir de ces « nouveaux arrivants » à parler de la ville et de leur expérience de la ville a été perceptible durant les entretiens.

b. Présentation de la grille d'entretien¹⁷

Les grilles d'entretien ont été construites autour de trois thèmes principaux eux-mêmes divisés en sous thèmes. Ces thèmes et sous-thèmes sont identiques pour chaque catégories d'enquêtés, seules les questions posées seront spécifiques. Ainsi les grilles sont articulées autour de ces axes :

- La pratique de l'espace, qui comprend les fréquentations et les trajets effectués ; les lieux affectifs, appréciés et les marqueurs, les lieux emblématiques.
- Le récit de la ville, qui comprend la mise en scène de la ville ; les images et représentations liées à la ville et le rapport à la ville.
- Soi et les autres, qui comprend les interactions et l'identité, l'identification à la ville.

A travers le thème des pratiques de l'espace, la fréquentation « routinère », les trajets que les enquêtés effectuent régulièrement seront étudiés pour pouvoir cerner leurs habitudes, leurs pratiques. En leur demandant les lieux qu'ils apprécient ou qu'ils évitent, en leur demandant les raisons de ces sentiments, l'espace sera relié aux ressentis : les lieux appréciés le sont-ils car ils confèrent une ambiance, une atmosphère particulière, ou bien le sont-ils car ils sont rattachés à des souvenirs ? Enfin, en demandant aux enquêtés quels sont, selon eux, les lieux emblématiques de la ville, une distinction pourra s'opérer entre la façon dont ils perçoivent la ville et l'image qu'ils souhaitent en donner à travers des emblèmes locaux. Il sera intéressant de comparer les réponses des différentes catégories : quels sont les lieux représentatifs de Béziers pour une personne y ayant toujours vécu ? Ces lieux sont-ils les mêmes pour une personne venant de s'y installer ? Il en va de même pour les lieux « populaires », de rencontre, ont-ils évolué au cours du temps ? Les comparaisons entre les différentes catégories pourront nous permettre d'observer l'évolution de ces marqueurs dans le temps.

¹⁷ Les grilles d'entretiens sont exposées dans l'annexe 5.

Autour du thème du récit de la ville la façon dont les enquêtés racontent, mettent en scène la ville sera mise en relief. A travers leur intonation, leur vocabulaire, leur attitude, la relation qu'ils entretiennent avec la ville sera perceptible. En questionnant les enquêtés sur l'image de la ville véhiculée par les médias ainsi que leur ressenti par rapport à l'exposition médiatique qu'a subi Béziers, le discours habitant sera mis « face » au discours médiatique. Ils seront aussi questionnés sur leur ressenti par rapport à l'image de la ville que peuvent avoir certaines de leurs connaissances, amis, qu'ils soient biterrois ou extérieurs à la ville. En les interrogant sur les éléments qui pourraient leur manquer s'ils étaient amenés à quitter Béziers (des personnes, des lieux, des ambiances...) la question de la relation des habitants à la ville sera approfondie.

Le récit de soi, la façon dont on se présente peuvent être révélateur d'une relation particulière à l'espace. Si un individu ne vit que depuis quelques années dans une ville, est-ce qu'il se sent appartenir à celle-ci ? Quelqu'un grandi dans une ville et qui la quitte pour s'installer ailleurs, la considère-t-il toujours comme « sa » ville ? Cette notion d'identité spatiale sera perceptible à d'autres moments de l'entretien, en filigrane de certaines questions, notamment celles concernant l'image de la ville, par exemple. Par la façon de mettre la ville en scène, d'en parler un sentiment de fierté, ou au contraire de rejet ou d'indifférence, qu'il sera intéressant d'analyser sera décelable. Les interactions pourront aussi être un vecteur d'attachement ou de détachement de la ville, puisqu'en fonction des relations avec les habitants, un sentiment d'appartenance, d'identification peut ressortir tout comme un sentiment de rejet.

III. Un terrain appelant à la réflexivité

La prise en compte de mon appartenance au terrain est indispensable, non seulement pour la suite de l'étude, mais aussi pour comprendre la façon dont j'ai appréhendé, construit la réflexion. Ce point a été évoqué plus haut : au lieu de prétendre à une objectivité totale, à une posture scientifique externe au terrain, un détachement vis-à-vis de la ville étudiée, il convient de revenir ici sur ma relation avec ce terrain d'étude. Peut-on réellement s'affranchir de sa ville natale ? La ville à laquelle on continue de s'identifier, même lorsqu'on la quitte ? Est-il possible d' « enlever » ce filtre premier avec lequel on perçoit les autres endroits que l'on sera amené à connaître ?

a. Le départ de Béziers, un premier « déracinement »...

Après l'obtention du baccalauréat, je suis partie de Béziers pour poursuivre mes études à Toulouse. Ce départ pour une autre ville a constitué une sorte de premier « déracinement ». L'emploi des guillemets est ici nécessaire, car je n'étais pas complètement détachée de ma ville natale, puisque j'y revenais environ une fois par mois. Cependant, cela a constitué une sorte de déracinement dans le sens où, pour la première fois, je n'habitais plus chez moi. L'arrivée dans cette nouvelle ville, sans connaissance préalable de celle-ci et sans connaître de personne sur place – la plupart de mes amis ayant choisi d'étudier à Montpellier – a nécessité un premier temps d'adaptation.

Lors de mon arrivée à Toulouse, j'ai éprouvé plusieurs émotions. Un sentiment de liberté tout d'abord : je découvrais un nouvel espace, je quittais ma ville natale pour une « grande ville » et expérimentais dès lors une nouvelle façon d'habiter. J'ai aussi ressenti de la peur, du moins une angoisse, face à un nouvel espace inconnu. Il a fallu chercher de nouveaux points d'ancrage, s'approprier un nouvel espace pour tenter de construire un nouveau « chez soi », de nouvelles appartenances. Cependant, malgré tous les efforts fournis, et même si je me sentais très bien à Toulouse, surtout après y avoir vécu six ans, la ville n'a jamais été que la projection d'un « chez moi ». Je recherchais des endroits dégageant une ambiance particulière, la compagnie de personnes me faisant me sentir à l'aise, « comme à la maison ». Les nouveaux repères, les nouveaux liens que j'établissais avec cette nouvelle ville étaient en fait déterminés par la relation que je continuais d'entretenir avec Béziers, même si je n'y habitais plus. J'ai pu me construire une vie, une relation à Toulouse, à ce nouvel espace se rapprochant du sentiment de bien-être que l'on ressent lorsqu'on est « chez soi », mais il n'a pas pu égaler le ressenti que j'éprouvais lorsque je revenais dans mon véritable « chez moi », à Béziers.

Ce rapport nouveau à Toulouse ainsi qu'à ma ville natale, a participé à la construction de mon identité spatiale. Je n'étais plus une biterroise, pas non plus une toulousaine, mais une biterroise habitant Toulouse, du moins c'est comme cela que je m'identifiais - tout comme je continue de m'identifier aujourd'hui à une biterroise qui habite Paris. C'est d'ailleurs de cette manière que les personnes que j'ai rencontrées à Toulouse m'identifiaient aussi : je n'étais pas toulousaine, mais bien biterroise. Cette situation était la même pour les étudiants que je rencontrais, originaires d'autres villes environnantes, Rodez, Albi, Pau... Certains étaient très attachés à leur ville, d'autres pas du tout, mais nous cherchions tous une façon de nous approprier cette nouvelle ville et c'est d'ailleurs pour cette raison que les premiers liens que

j'ai noués à Toulouse étaient avec des « non toulousains ». Nous étions tous dans la même situation, un peu déracinés, cherchant de nouveaux repères, originaires de villes petites ou moyennes et formions une sorte de « communauté», de noyau rassurant permettant la création de nouvelles attaches affectives.

b. ... offrant un nouveau regard sur la ville

Au-delà de ce déracinement et de cette recherche de nouveaux liens, j'ai ressenti assez vite le décalage entre deux villes, deux manières d'habiter.

Ce qui a été très rapidement perceptible lors de ma première rencontre avec Toulouse, est bien entendu la différence de taille, se traduisant par une population beaucoup plus importante, des rythmes et des temporalités différentes, surtout dans le centre-ville, et aussi nécessité de se familiariser avec, ce qui constituait pour moi un nouveau mode de transport, le métro - où mon mauvais placement sur les escaliers ou encore ma lenteur pour sortir un ticket ont trahi, lors des premières utilisations, mon appartenance à une ville de petite taille.

Au-delà de ces différences évidentes entre les deux villes, c'est lors de mes retours occasionnels à Béziers, que j'observais de plus en plus de décalages. Mon arrivée à Toulouse correspondant à mon entrée à l'université et à l'ouverture vers de nouveaux savoirs, notamment la sociologie et la géographie, lorsque je revenais dans ma ville natale, des questionnements et des réflexions se sont imposés d'eux-mêmes, sur la situation économique et sociale notamment.

Peut-être était-ce parce que je m'y rendais moins souvent qu'auparavant, mais les changements de la ville, notamment les mutations du centre-ville me sautaient aux yeux. La fermeture de magasins ou encore de bars fréquentés par des lycéens, la fermeture des cinémas du centre-ville, sa désertion progressive parallèlement à la fréquentation croissante des centres commerciaux devenaient de plus en plus évidents. Cette évolution de la ville était aussi perçue par les habitants eux-mêmes et lorsque je parlais à des amis ou des membres de ma famille habitant Béziers, le même sentiment de malaise, d'impuissance face à une situation de déclin semblant impossible à enrayer sous-tendait nos conversations.

Il m'arrivait de parler de la situation de la ville aux personnes originaires de villes moyennes que je connaissais à Toulouse. Certains s'étaient fait les mêmes remarques lorsqu'ils rentraient chez eux, occasionnellement aussi, à Perpignan, à Carcassonne... Et nous déplorions tous ce même sentiment de malaise lié aussi aux différentes situations locales

souvent similaires à la plupart des villes moyennes du Languedoc-Roussillon, à savoir des taux de chômage parmi les plus élevés de France, des taux de pauvreté tout aussi élevés et un climat social de plus en plus tendu. Nous regrettions chacun ces états de faits, d'autant que ce malaise commun ne semblaient pas foncièrement intéresser au-delà des frontières de ces villes, puisqu'elles étaient absentes des discours qu'ils soient politiques, médiatiques, scientifiques... - et nous retrouvons ici le poids des discours qui s'ils n'évoquent pas un problème, le rendent inexistant. Les élections municipales de 2014 et les hauts scores des partis d'extrême droite dans la plupart des villes moyennes de Languedoc-Roussillon ont permis la mise en lumière éclair du malaise dans ces villes, pour presque aussitôt retomber dans l'oubli des discours.

Les habitants de ces villes, du moins les biterrois ont, eux, envie de parler de leur ville, de sa situation aussi bien que de son histoire, de leur histoire, de leurs ressentis. C'est en tout cas l'impression que j'ai eu lorsque j'ai pu échanger sur le terrain avec des habitants rencontrés au hasard de mes déplacements. Lorsque j'évoquais brièvement mon sujet, les réactions ont souvent été enthousiastes, « Ah, ça fait longtemps qu'on attend que quelqu'un fasse un travail su Béziers » ou encore négatives « Tu fais une étude sur Béziers ? Y'a rien à dire, il se passe rien ici, la ville est morte ! », mais elles n'ont jamais été indifférentes. D'ailleurs, à l'évocation du sujet, souvent mon interlocuteur, quelle que soit sa réaction, commençait à parler de la ville, de certains de ses aspects et très souvent des échanges anodins auraient pu se transformer en entretien d'une heure.

c. L'appartenance au terrain, entre difficulté et atout

La loquacité des personnes rencontrées a pu être bénéfique pour certains points de ma réflexion, mais il a été difficile de différencier le travail de terrain des échanges amicaux ou de nature plus personnelle, pas directement liés à ma recherche. Habitant véritablement sur le terrain et appartenant à celui-ci, il a été difficile de faire la part entre ma vie à Béziers et mon travail de terrain, les deux s'entrecoupant régulièrement. Lorsqu'il m'arrivait par exemple de prendre un café avec une ancienne connaissance biterroise, uniquement pour le plaisir de prendre des nouvelles de chacun, et qu'inévitablement je venais à parler de mes études et du sujet de mon mémoire, nous en venions à discourir sur la ville, ses changements, échangeant nos souvenirs du temps où nous y habitions... Ces échanges auraient pu aboutir à un entretien, cependant, faire de mes échanges amicaux de la matière pour mon mémoire ne me semblait pas « sain ». Je ne désirais pas faire de ces rencontres, des moments intéressés, où j'aurais plus été à la recherche d'éléments pouvant alimenter mon étude au détriment du

plaisir que j'éprouvais à revoir des gens que je n'avais pas vu depuis longtemps. Cependant ces échanges, même si je n'ai pas souhaité les exploiter dans un but scientifique ont tout de même imprégné mon esprit, et nous retrouvons au long de ma réflexion les fantômes des idées échangées lors de ces rencontres.

Mon statut de « revenue » à Béziers a pu être mal perçu par certaines personnes « restées » dans la ville. Je revenais pour étudier la ville, pour émettre une réflexion sur celle-ci, amenant une partie de la population restée – surtout des jeunes, entre 20 et 30 ans - à me considérer comme non légitime pour enquêter, restant ainsi imperméable à mes sollicitations d'entretiens. Cependant, appartenir au terrain a pu se révéler bénéfique notamment lors d'échanges improvisés sur celui-ci. Mon accent – qui a son importance, pour monter que l'on « est d'ici » - mais aussi la connaissance des repères spatiaux, entre autres, m'ont permis d'avoir accès à des informations, que des locaux n'auraient pas forcément divulgués à une personne extérieure.

Faire un travail de terrain sur ma ville natale, mener une réflexion, s'intéresser à son histoire, m'ont permis de nouer une autre relation avec celle-ci. Arpenter des rues que je n'avais pas empruntées depuis plusieurs années, fréquenter des lieux non plus pour « y passer », mais pour les étudier m'ont permis de redécouvrir la ville, « ma » ville, et d'apprendre beaucoup sur les différents sentiments, les contradictions qu'un chercheur peut éprouver lorsqu'il n'est pas en terrain neutre.

Béziers par son évolution, son histoire, son exposition médiatique constitue un terrain d'étude intéressant. Etudier cette ville à la lumière des discours de ses habitants, des représentations qu'ils en ont, de leurs pratiques, de leur géographicité, pourra contribuer à tisser une toile discursive dessinant une image de la ville. L'objectivation de la relation à la ville a été complexe à établir, puisque c'est cette relation qui a en grande partie dirigé mon choix de sujet, mais avoir « un pied dans le terrain » a pu s'avérer utile, notamment pour la mise en relation avec les enquêtés. Les cadres théoriques, conceptuels et pratiques étant établis, l'analyse de la parole habitante peut maintenant débuter.

QUATRIEME PARTIE¹⁸

Analyses des entretiens

Il convient maintenant de s'intéresser aux discours des habitants, d'étudier leurs pratiques liées à la ville, leurs représentations, le rapport particulier qu'ils entretiennent à la ville... Comment les habitants d'une ville moyenne spécifique, Béziers, ressentent-ils, perçoivent-ils leur ville ? C'est cette géographicité précédemment évoquée qui sera à l'étude à travers les discours des habitants.

Une analyse verticale des entretiens sera menée en premier lieu afin de mettre en exergue les caractéristiques spécifiques des différents groupes d'enquêtés. Elle sera suivie d'une analyse horizontale pour tenter de déceler des pratiques, des représentations communes aux enquêtés, du moins à la plupart d'entre eux. Puis une analyse transversale permettant la confrontation des discours habitants et des différents discours évoqués dans les parties précédentes viendra conclure cette partie.

I. Première analyse verticale des entretiens

Dans cette partie ce sont les aspects spécifiques à chaque catégorie d'enquêtés qui seront analysés. Cette première lecture verticale permettra de dégager des sentiments, des ressentis spécifiques aux différents groupes.

a. Les « partis »

Nous commencerons avec les partis, H., B. et C. Plusieurs caractéristiques sont ressorties des entretiens avec entre autres un attachement à la ville. Béziers est certes leur ville natale – cependant cela n'est pas nécessairement synonyme d'attachement - mais ce sentiment s'est surtout construit « contre » les différents lieux qu'ils ont connu par la suite. On sent à travers certaines citations un sentiment de fierté, d'identification à cette ville qu'ils ont quittée il y a plusieurs années. Ce ressenti contraste avec un discours très critique sur la ville elle-même, sa situation économique, culturelle, politique...ce déclin, qui est la raison principale pour laquelle ils n'envisagent pas de revenir vivre à Béziers.

¹⁸ Des informations complémentaires à la ville, une carte du centre-ville et des données statistiques sur la ville sont exposées en annexe 6 et 7.

Un attachement à la ville...

Tout en étant partis, les enquêtés conservent un attachement à la ville. Ils y reviennent régulièrement comme cela a été évoqué précédemment et leurs parents respectifs habitent toujours à Béziers. H. souligne cet attachement lorsqu'il est questionné sur sa préférence entre deux villes dans lesquelles il a habité, Toulouse et Béziers :

« Ben je préfère habiter à Toulouse qu'à Béziers, mais à Toulouse j'irai souvent à Béziers du coup, je serai à côté. Et je peux vivre sans Toulouse, je peux pas vivre sans Béziers. La preuve, je rentre souvent à Béziers et pas souvent à Toulouse. »

- *C'est parce que tu y as grandi que t'y es si attaché tu penses ?
Ben j'y ai grandi, y'a la famille, y'a notre histoire ».*

B. quant à elle revient sur son année de classe préparatoire qu'elle a effectuée à Béziers, après deux ans d'études à Montpellier et sur le sentiment qui l'animait quand elle a réalisé qu'elle serait peut être contrainte de quitter Béziers.

« Après je me souviens que quand j'étais en prépa à Béziers, j'étais morte de trouille à l'idée de quitter la ville. Mais vraiment morte de trouille. Je me disais que si je me retrouvais en Normandie, en Bretagne ou quoi, j'allais pas y arriver. C'était horrible, j'ai un attachement à la ville qui est vraiment très très fort et pour moi, quitter Béziers, c'était vraiment pas terrible quoi. Vraiment, ça m'angoissait de me dire « A la fin de l'année, tu vas partir de Béziers » ».

Un véritable attachement à la ville est perceptible, qu'il soit lié aux souvenirs, à leur propre « histoire » à Béziers, dans la ville, ou encore parce qu'elle offre l'aspect rassurant d'un « chez soi », puisque c'est leur ville natale.

...qui s'est consolidé « contre » les autres

Ce que l'on ressent dans les différents entretiens, c'est que cet attachement à la ville, s'il pouvait exister avant que les enquêtés la quitte, s'est surtout consolidé, affirmé lorsqu'ils n'étaient plus à Béziers. Il s'est forgé au fur et à mesure qu'ils découvraient de nouveaux espaces, habitaient de nouveaux lieux... Il s'est en quelque sorte construit « contre » ces autres espaces. H. revient sur sa première rencontre avec Toulouse :

« Ça a fait un petit choc. Moi j'avais jamais quitté Béziers, à part j'étais allé peut être une fois à Toulouse et deux ou trois fois à Montpellier quand j'étais gamin, mais j'avais jamais vraiment quitté Béziers. Du coup t'as ton référentiel, tu te rends pas compte comment tu parles, comment tu vis c'est typiquement biterrois quoi, tu t'en rends pas compte du tout. Puis t'arrives à Toulouse c'est une grande ville, y'a du monde dans les rues et tout, y'a des gens qui ont peur des autres et tout... Tu rencontres des gens de tout le sud-ouest et tu rends compte que... ben qu'ils se foutent de ta gueule quoi ! (rires) Ben y'avait les montpelliérains, les aveyronnais, les perpignanais, on était ensemble contre le reste du monde. En gros y'avait les languedociens et... ouais ça fait un choc. Ben tu te découvres, tu te vois... Ouais t'es un étranger. Et les autres eux-aussi ils sortent de leur sud-ouest natal, de leur Nord Pas de Calais et ils te découvrent toi, ils ont jamais vu ça de leur vie

non plus, un gars du sud, ils connaissent pas quoi. Ça fait un peu un choc des cultures, mais c'est rigolo. J'ai découvert que je parlais pas comme à la télévision, que j'étais un provincial.

- C'est la première fois que tu t'es senti...

Different. Ouais différent. Tu prends conscience de ta différence, t'en deviens fier. Tu te forges un amour de la ville, tu te dis « ah ben c'était mieux chez moi quand même ». C'est là que tu te rends compte que t'aimes ou pas ta ville. Moi je me suis dit que c'était mieux chez moi. Pourtant, c'est plus sympa Toulouse hein, mais le soleil je le préférais chez moi. »

En employant le mot « référentiel », H., illustre cette idée de filtres, précédemment évoquée. Il est arrivé dans les autres villes qu'il a connu avec ses références, sa façon de vivre, de voir les choses. Il a été confronté à un nouvel environnement qu'il a perçu avec ses propres « références biterroises ». Selon ses propres mots, il s'est véritablement « vu », quand il a été perçu par des personnes venant d'endroits autres que celui duquel il était lui-même issu. Il s'est perçu à travers les yeux des autres, et il a alors pris conscience de ces normes qu'il avait construites au cours de sa vie, qui n'avait alors été que biterroise. Ces dernières ont été mises à l'épreuve par la découverte d'un nouvel environnement, d'un nouvel espace. Un sentiment de « fierté » s'est alors construit, du moins, c'est à ce moment que H. s'est réellement aperçu qu'il était attaché à Béziers, qu'il est devenu « fier » de sa ville. Il revendique en quelque sorte une identité, des attaches. Même s'il n'y habite plus, il continue de s'identifier à Béziers.

Par ailleurs, lors de l'entretien avec B., quand la question de la couverture médiatique de Béziers lors des élections municipales de 2014 a été abordée, elle est revenue sur plusieurs réflexions qui lui avaient été faites par des personnes extérieures à Béziers. Sa réaction première est toujours la « défense » de la ville.

« Et les gens me saoulent à me dire « Bravo le FN ». Ben venez vivre à Béziers, c'est facile quand t'as jamais... Les gens ils sont vraiment dans la merde, ils vivent dans des cités... Bon après on est d'accord, voter FN ça va rien résoudre, bien sûr c'est une grave erreur, mais les gens ils réfléchissent d'une certaine façon, ils en ont marre et voilà, ils ont voté FN. Parce qu'ils sont dans la merde. Et quand t'es pas dans la merde, c'est facile d'avoir des grandes idées quoi. A Paris ils sont gentils, mais ils ont accès à tout, la culture... Qu'ils viennent voir ce que c'est. Enfin je dis pas que je vis dans la merde ou quoi. Personnellement, j'ai une situation très très confortable, mais tu les vois les gens à Béziers. Franchement, tu vas sur les allées Paul Riquet, t'amènes un parisien là-bas, il va halluciner, parce que c'est la cour des miracles quoi. C'est Paris mais à trois heures du mat' dans un quartier un peu chelou, même pas qui craint. Les gens ils sont là, avec leurs canettes de 86, ils ont plus de dents, ils ont quarante mille chiens... et puis même des gens qui se droguent pas, y'a des vieux tu vois bien qu'ils sont dans la misère. Ils se baladent sur allées en pyjama, c'est n'importe quoi. Enfin pas en pyjama, mais un truc qui ressemble à un pyjama. Vraiment le mot qui me vient quand je rentre à Béziers et que je vois ces gens qui ont pas de dents et qui savent pas s'exprimer vraiment, ils savent pas parler quoi. Les parisiens ils s'imaginent pas ce que c'est. Enfin bref, moi ça me tue quoi. Y'a des parisiens qui se plaignent de Barbès par exemple, là où y'a masse d'arabes, qui vendent des trucs dans la rue... Mais c'est vivant, c'est des gens vivants qui savent s'exprimer. Bon ils sont immigrés de peu ou pas de peu, peu importe, mais ils ont gardé une certaine culture de là-bas, bon ils vendent des clopes dans la rue, machin. Mais c'est des gens vivants quoi ! Y'a au taquet de monde, y'a un commerce, y'a une vie quoi. C'est pas ça du tout Béziers quoi. Béziers, c'est un type tout seul qui va errer sur les allées, encore une fois je le dis

parce que ça me fait rire mais, avec une seule dent, avec sa canette de 86 en pyjama quoi. Voilà les allées Paul Riquet c'est ça, et les gens ils s'imaginent pas. Ils s'imaginent pas ce que c'est. »

A travers le tableau que B. livre de Béziers, un certain, dépit, une certaine lassitude voire même peut-être un peu de colère sont perceptibles, lorsque des personnes extérieures, ici des parisiens en l'occurrence, tiennent un discours qui lui déplait sur la ville. Le tableau qu'elle livre n'est pourtant pas flatteur, et dans ses paroles, nous ressentons bien des critiques envers la ville. Cependant, derrière ces critiques, un attachement à la ville est palpable : on ne peut pas critiquer Béziers sans s'être fait une idée de la vie « là-bas ». Pour comprendre la ville, il faut aller sur place, on ne peut pas critiquer Béziers, la situation, sans s'être rendu sur les lieux. C'est du moins le sentiment qui ressort lorsque que nous avons évoqué les élections municipales et l'image de la ville qui a été véhiculée par la suite. Les enquêtés ne sont pas ravis du résultat de ces élections – ils ne s'en sont pas cachés pendant les entretiens- mais ils sont très vite sur la défensive lorsqu'on évoque la situation politique et sociale de la ville. Les « non biterrois » ou les personnes n'ayant pas une connaissance poussée de la situation locale ne seraient pas légitimes pour émettre un avis ou « critiquer » un aspect de la ville. C'est un point que l'on retrouve aussi dans l'entretien de H. :

« Moi quand on critique trop la ville... Ben je comprends la critique, moi je la critique beaucoup, y'a des raisons de la critiquer. Mais j'aime pas qu'on juge, on peut la critiquer, mais j'aime pas quand on la juge, parce que les gens savent pas comment est la vie là-bas, les gens ils ont un regard parisien de la chose qui est déconnecté du réel en fait. Ils connaissent pas la vraie vie à Paris. Et s'ils jugent la ville, ça m'énerve. Je pense qu'il y a plus de cons à Paris, qu'à Béziers. A Béziers, y'a tout ce qu'il faut pour que la connerie des mecs ressorte, à Paris y'a pas ça. A Béziers on voit des vrais cons, parce qu'ils peuvent pas se cacher. Et puis ils s'assument très bien. A Paris ils le dissimulent bien voilà. Dans le café là, je suis sûr qu'il y a au moins vingt fachos cachés. Moi au moins je sais que je suis pas facho, j'ai été mis à l'épreuve. »

Au-delà de l'éternel conflit Paris/province qui est en filigrane dans beaucoup d'entretiens de « partis », nous retrouvons la nécessité d' « appartenir » à Béziers, du moins de faire partie de la communauté biterroise, d'avoir une légitimité par rapport à Béziers pour être en droit de la critiquer, d'émettre un opinion sur la situation de la ville. C'est un des aspects qui pourrait être à l'origine d'une « identité biterroise », selon B. Face aux critiques ou du moins aux paroles perçues comme des critiques ou des attaques, se forge une identité, un sentiment d'appartenance à une même communauté, à une même ville :

« Ben oui, ben c'est chez moi quoi. Et puis ça fait beaucoup de peine de voir que la ville plonge depuis dix, quinze ans sans raisons apparentes. Enfin si évidemment y'a des raisons apparentes mais faut fouiller un peu, faut s'y connaître un peu je sais pas... Faut connaître les affaires de la ville pour voir pourquoi on a plongé et... les autres villes elles plongent pas forcément quoi. Et euh...c'est dur, c'est vraiment dur de voir ça. C'est chez toi, t'y as vécu quand même vingt ans... Et les gens ils te taclent sans savoir parce qu'ils ont besoin de parler et voilà. Et oui ça m'irrite un

peu oui. C'est chez moi, ce sera toujours chez moi. Je suis pas de Montpellier, je suis de Béziers. Les gens trouvent qu'on est des bouseux et bon, on s'en fout. Y'a quand même une vraie identité biterroise. »

Les deux dernières phrases de la citation sont particulièrement explicites. C'est au regard des autres que se forge une identité et surtout un sentiment d'appartenance à un groupe, celui des biterrois. Plus la ville sera « attaquée », du moins perçue comme attaquée, plus le besoin de la défendre sera présent et plus l'identité se renforcera. Ainsi, à la fin de l'entretien, lorsque H. a donné trois mots pour qualifier Béziers, sa réponse a été :

« Ahhh... D'abord les trois faux, après les trois vrais ? Cathare, conquête et bouclier ! (rires) Non sérieusement heu... ouais cathare quand même. Genre les mecs ils sont biens cons quand même. On est fiers de chez nous, ça pourrait être la plus grosse bouse du monde on y serait attachés je pense. Tu vois quand on voit quelqu'un qui critique la ville on dit « ben il a qu'à se casser ». Boudjellal¹⁹ il veut pas venir jouer et ben qu'il vienne pas, on est bien entre nous. On aura beau être pauvres, miséreux, tout ce que tu veux, on sera heureux d'être chez nous. Ceci peut expliquer cela d'ailleurs ! On est quand même cathares. Après c'est je sais pas, soleil et... Attend je recommence. C'est chez moi, c'est reposant et c'est cathare.

- Tu dis cathare, mais tu crois que ce sentiment de fierté, c'est quelque chose que tous les biterrois partagent ?

Ceux qui sont là-bas clairement, ceux qui l'ont quitté je sais pas mais je pense quand même. Même ceux qui critiquent Béziers, au fond d'eux... si on attaque trop la ville tu vois ils vont... Ils vont dire quelque chose quand même. »

Ce sentiment de « fierté », ce besoin de défendre la réputation de la ville, serait un trait de caractère partagé par tous les biterrois. Nous avons le sentiment que la critique de la ville serait réservée aux biterrois seuls, car eux seuls peuvent être à même de la juger, y ayant vécu. Paradoxalement, les « partis » continuent de défendre une ville qu'ils ont quittée depuis plusieurs années. Ils ne sont plus vraiment « biterrois », puisqu'ils n'y habitent plus, mais ils s'identifient fortement à Béziers et nous avons l'impression que plus la ville sera dans une situation difficile économiquement, socialement, politiquement, plus cette identification se renforcera. Plus la ville sera sous le joug des critiques, plus les « partis » la défendront, en seront fiers, du moins au regard des extérieurs.

L'attachement à la ville a aussi pu se consolider avec – et non plus contre – la parole des autres, quand certaines personnes extérieures connaissent un pan de l'histoire de Béziers. Ainsi B. revient sur ces interactions avec des gens n'étant pas biterrois, mais connaissant la ville pour son passé de « capitale du rugby » :

« Si avant quand on me parlait de Béziers, c'étaient des gens très particuliers, c'étaient des sportifs qui me parlaient du rugby. « Ah tu viens de Béziers, le grand Béziers », et là du coup, c'était total

¹⁹ L'enquêté fait ici référence au refus de Mourad Boudjellal, entraîneur de l'équipe de rugby de Toulon, de venir jouer à Béziers après l'élection de Robert Ménard.

respect quoi. C'était impressionnant, les gens ils te parlaient de Béziers comme s'ils y avaient vécu, comme s'ils avaient vécu le grand Béziers au rugby quoi et ils avaient un respect infini. Après y'a les connards, ceux qui se sont mis nouvellement au rugby, qui connaissent à moitié les postes, qui te disent « Ouais Béziers, vous êtes plus rien au rugby » ah bon, j'avais pas remarqué ! Et je leur dis qu'on a quand même onze boucliers de Brennus et que eux ben ils ont que dalle, et ils me disent « Ouais mais c'était avant » et donc on se fout de notre gueule pour le rugby. Globalement quand on me parlait de Béziers, c'était le rugby. »

On ressent à travers cette citation de la fierté lorsque la ville est évoquée en termes flatteurs ainsi qu'une pointe de susceptibilité lorsqu'on l'attaque sur ce passé ou lorsqu'on l'ignore. A la suite de l'exposition médiatique récente, la ville a connu des « attaques » ou des « critiques » de la part de personnes non biterroises, mais avant ces événements, les personnes ne connaissaient pas forcément Béziers à part pour son histoire ou quelques faits divers. Les réactions n'étaient alors pas immédiatement « négatives » et certaines personnes pouvaient connaître Béziers sous un « bel » angle, du moins un angle dont les biterrois partis pouvaient tirer de la fierté.

Les interactions avec les « restés » : entre attachement et décalage

Les interactions entre les biterrois « partis » et les gens extérieurs à Béziers peuvent se révéler parfois houleuses, du moins lorsque ces derniers se risquent à « attaquer » la ville ou à émettre un avis sur la situation de la ville, mais les relations entre ces « partis » et les biterrois restés à Béziers sont aussi intéressantes à analyser. C'est un lien affectif que l'on perçoit en premier lieu, notamment quand B. évoque ses retours à Béziers :

« Ben moi j'aime y revenir parce que j'ai quand même gardé des amis là-bas. Et puis je m'entends très bien avec mes parents, donc je rentre, je vais chez mes parents. Y'a mes grands-parents aussi, c'est vrai que c'est toujours très sympa de revenir à Béziers. »

Les personnes qu'elle connaît à Béziers, au-delà de sa famille motivent ses retours,

« Ouais ben je jouais au basket là-bas, du coup j'ai gardé le contact avec toute l'équipe de basket, après j'ai une copine qui joue au volley. Oui, j'ai gardé des contacts.

- Vous vous voyez assez régulièrement ?

Ben à chaque fois que je descends, je les vois. Et puis oui, on s'appelle souvent. Oui et puis je connaissais aussi des filles qui faisaient du foot, et puis pour une raison ou une autre, tout le monde fini par se connaître. »

Elle entretient des contacts réguliers avec les personnes qu'elle connaît et qui sont restées à Béziers. Ces relations participent au sentiment d'attachement qui la lie à la ville,

« Après les gens que tu connais à Béziers, ils transcendent un peu le fait que la ville soit pourrie. Puisque tu crées ta propre vie à Béziers. Quand t'y as vécu vingt ans, tu connais des gens, c'est pas comme si tu débarquais. »

Les interactions avec les « restés » sont importantes pour B., elles participent même à l'attachement qu'elle a pour la ville. Elle ne revient pas forcément pour Béziers, la ville elle-même, mais pour voir les personnes qu'elle connaît, ses amis qui sont toujours proches. Lorsqu'il évoque ses relations avec les habitants, H., ne met pas avant un aspect affectif, du moins pas aussi important que B. :

« Y'a toute ma famille qui est là-bas. Les amis heu... ils ont tous quittés Béziers mais on se retrouve des fois à Béziers. Après les gens qui sont restés à Béziers mais qui sont pas vraiment mes amis, genre les gens qui étaient dans ma classe tout ça, des fois on se parle sur Facebook... on se croise par hasard, à la férias. J'apprécie de les recroiser hein, on se voit on prend un verre, on rigole et puis voilà. C'est pas un gros contact. »

Et lorsqu'il évoque son arrivée à Toulouse et la « découverte » de son attachement à Béziers, il en donne la raison en évoquant les personnes restées à Béziers :

« Je pense, y'avait le climat, la famille, y'avait l'ambiance, des gens pareil que moi en fait. Même si au fond ils sont plus pareil que moi les amis que je me suis fait à Toulouse que les gens que j'ai quitté à Béziers. Ceux qui sont restés à Béziers ils sont très différents de moi au fond. A part qu'on parle pareil, qu'on rit aux même blagues... on est quand même proches au fond. On est biterrois quoi. »

Ce qu'il est intéressant de relever dans cette citation, c'est l'aspect à la fois de mise à distance, de distinction que H. fait entre lui et les « restés », mais aussi cet aspect identitaire toujours présent, « on est biterrois quoi ». Ils partageront toujours cette appartenance, ils auront toujours en commun d'avoir vécu au même endroit, peu importe où ils habitent aujourd'hui ou dans plusieurs années, ils seront toujours biterrois. H., s'identifie toujours comme biterrois, bien qu'il ait quitté Béziers depuis huit ans et même si ce n'est pas « un gros contact » qu'il entretient avec les « restés », il s'identifie, se sent proche des personnes n'ayant jamais quitté Béziers.

Par ailleurs, un autre aspect est perceptible dans les relations qu'entretiennent les « partis » et les « restés » : le regard des « partis » sur les « restés » qui fait apparaître un décalage. Ainsi lorsque B. revient sur les gens qu'elle connaît à Béziers, elle en parle en ces termes :

« Oui eux c'est des gens complètement normaux, éduqués, pour certains. Enfin, normaux...oui, c'est des gens normaux, si. Ils sont à peu près éduqués, c'est plutôt le haut du panier de Béziers, si j'ose dire. Après c'est pas forcément des gens, pour certains, qui ont une culture énorme, mais on s'en fout, c'est pas ça qu'on demande aux gens. Mais si t'es jamais sorti de Béziers et que tu t'es jamais intéressé à rien ben... comme dans n'importe qu'elle ville, c'est pas spécifique à Béziers. »

C'est un aspect un peu « fermé » des biterrois qui est ainsi mis en avant, elle reprend cette idée lorsqu'elle évoque une « mentalité biterroise » qui serait particulière :

« Je trouve qu'à Béziers les gens sont assez...assez communautaires je dirai. On aime bien avec les étrangers...enfin étrangers au sens large, extérieurs à Béziers, de Narbonne, les Nîmois...les Nîmois ils seront pas bien accueillis, mais bon ça c'est autre chose (rires). Ben quelqu'un d'extérieur faudra qu'il fasse ses preuves quoi. Ben je trouve que c'est un peu la mentalité de là-bas, soit t'en es, soit tu vas galérer un peu. »

Nous retrouvons ici cet aspect « d'appartenance nécessaire » à la ville précédemment évoquée : il faut « être de » Béziers pour pouvoir s'intégrer, ce qui est paradoxal, puisque l'intégration ne serait pas nécessaire si la personne est déjà biterroise. C'est toujours le même aspect, il faut appartenir à la ville, « faire ses preuves » pour pouvoir s'intégrer, un individu lambda ne peut pas prétendre à s'intégrer facilement à Béziers, l'assimilation à la population locale ne sera pas aisée.

Le décalage apparaît clairement lorsque C. évoque ses relations avec les personnes restées à Béziers. Ainsi, lorsque nous lui avons demandé avec quelles activités les personnes qu'ils connaissaient à Béziers s'occupaient, voici ce qu'il nous a répondu :

« Ben ils se marient et ils ont des enfants !(rires) Non mais ils font des enfants ils se marient et souvent ça devient compliqué. Ils font des petits boulots, quand je dis petits boulots, ils font des boulots qui nécessitent pas forcément d'avoir bac+5, des trucs pas très qualifiés et en général ils habitent pas très loin de chez papa et maman... ou sinon ils ont repris la vieille maison de papa et maman. Ouais c'est des gens qu'ont pas vraiment quitté Béziers. Et puis des fois même dans les conversations... Très vite on se sent étrangers quoi. Nos rapports restent amicaux, mais faut pas que ce soit trop long. Parce qu'au bout d'un moment... on a plus la même mentalité, le même état d'esprit et on se rend compte qu'on est plus comme eux. J'ai l'impression que les gens qui sont restés à Béziers, qui sont jamais partis de Béziers, qui pensent que Béziers c'est la plus belle des villes et qui veulent pas en partir ben que du coup ils sont fermés. Et qu'ils arrivent pas à voir plus loin que le bout de leur nez. Et du coup ça diminue vachement les conversations qu'on peut avoir avec eux, parce qu'ils ont pas cette ouverture d'esprit... Et nous quand on a trop d'ouverture d'esprit, on nous catalogue, on a l'étiquette, de « on est parisiens », alors qu'on l'est pas du tout, qu'on se sent pas du tout parisiens, qu'on veut pas du tout être associés à cette vie non plus... du coup eux aussi nous rejettent parce qu'on est des gens qui sont partis. »

Il y aurait donc un décalage perçu non seulement par C. dans ses relations avec ses anciens amis, « restés » à Béziers mais ce décalage serait aussi perçu par les « restés » eux-mêmes. Dès lors s'instaure une sorte de malaise dans les échanges qu'ils peuvent avoir, les deux, aussi bien les « partis » que les « restés » ayant des images, des représentations de l'autre pas forcément fidèles à la réalité.

Une conscience du déclin de la ville

Malgré leur attachement à Béziers et leur volonté de défendre sa réputation lorsqu'elle est « attaquée », les « partis » restent lucides sur la situation de la ville et évoquent le déclin qu'ils ont perçu, autour d'un élément que l'on retrouve dans chacun des trois entretiens, la

fermeture du restaurant Mc Donald en centre-ville. Véritable symbole de leur jeunesse dans la ville, la fermeture de ce point de repère, de ce lieu de rencontre est pour eux le symbole du déclin, suivi par la fermeture des deux cinémas du centre-ville. Ainsi selon B. :

« Et si, quand on était au lycée avant par exemple, un des endroits où les gens se retrouvaient, bon c'est con, mais c'était le Mc Do du centre-ville. J'y allais pas tout le temps puisque c'est le lycée Henri IV qui était à côté et moi j'étais pas à ce lycée, j'étais à Jean Moulin qui est plus excentré, et les gens se retrouvaient quand même pas mal au Mc Do quoi. Parce qu'ensuite on allait au Kursaal ou au Palace, les deux cinémas qui ont fermé et je pense que là c'était beaucoup plus fréquenté, par rapport à maintenant ou y'a plus de ciné et plus de Mc Do, donc les gens y vont moins. Et mine de rien sur les allées ça fait... ouais parce les cinémas et le Mc Do étaient sur les allées, donc forcément y'a moins de monde qui y va. »

Les fermetures successives de ces endroits ont aussi été relevées par H. :

« Quand j'étais à Béziers, c'est vrai que quand je suis allé à Toulouse ou à Montpellier pour la première fois j'ai vu du monde ça m'a fait drôle. Mais quand j'étais à Béziers, j'ai quand même vu le cinéma fermer, le Mc do partir... Sur le coup ça fait un petit choc, mais quand on revient deux ans après, ça fait encore plus un choc. Quand j'étais au lycée je suis déjà rentré du cinéma à chez moi à pied, on était trois au milieu de la route et y'avait pas de voiture. Je pense avoir vu en direct le déclin... »

Ainsi que par C. :

« Quand dans une ville, y'a plus de Mc Do en centre-ville, ça craint. C'est le début de la fin. »

Ces fermetures successives ont favorisées une désertification du centre-ville et des allées particulièrement. Auparavant véritable lieu de vie et de rencontre, « sortir » sur les allées le soir est presque anormal, du moins pour B. :

« Ah non, sur les allées même non. Non mais ça doit faire mille ans que j'ai pas entendu quelqu'un dire « je vais boire un coup sur les allées », d'ailleurs je pense que tout le monde se foutrait de sa gueule ! (rires). J'ai une copine qui m'a dit là, je suis sortie au « 2 », samedi soir, puis à l'Usine. Bon l'Usine c'est pas sur les allées, mais le « 2 » oui c'est un bar juste à côté des allées et mon premier réflexe ça a été de me foutre de sa gueule quoi (rires). Alors qu'avant... tout le monde allait au « 2 ». Enfin les plus vieux je parle ! Les rugbymen tout ça, ils allaient tout le temps au « 2 », maintenant... on se fout de la gueule des gens qui vont au « 2 » quoi ».

La référence au passé est aussi faite par H., lorsqu'il évoque le Béziers de ses parents,

« Ben déjà quand ils étaient jeunes on était champion de rugby chaque année donc c'était autre chose. Eux ils ont connu la décroissance économique qu'il y a eu, décroissance démographique... moi je l'ai connue à partir de la fin du Mc do mais en gros c'était déjà mort avant pour eux. Ils ont connu la fin de l'âge d'or. Nous on a connu la fin de l'âge foireux mais au début c'était déjà très foireux quoi. »

Ce déclin de la ville qui n'est pas nié par les « partis » est la raison principale de leur refus de revenir à Béziers. La situation économique, le manque d'emploi, mais aussi la situation culturelle, le manque de dynamisme sont autant de raison justifiant leur refus de revenir.

Ainsi, lorsque l'on demande à B. si elle se verrait habiter à Béziers dans les prochaines années, elle nous répond :

« Non, non pas pour l'instant. Faut que les choses changent, mais elles vont pas changer toutes seules de toute façon. Puis tu finis par te snobinardiser ailleurs quoi. T'es à Montpellier tu vois d'autres trucs qui te plaisent plus et t'as pas envie de retourner dans une ville où culturellement c'est moins bien. Quand même Paris, ça a beau être relou sous certains aspects, c'est la folie. Si tu sais pas quoi foutre un dimanche, y'a forcément un truc quelque part, une expo, j'en sais rien, tu vas visiter un truc... et revenir à Béziers... dur quoi. Même tous les spectacles qui a à Paris, pour aller voir un opéra ou quoi, à Béziers tu peux te lever tôt hein. Culturellement, c'est trop dur de revenir. Mais après, ça doit être pareil à Narbonne, c'est tous les gens qui partent, qui ont vu autre chose et qui ont agrandi leurs points de vue...leur ouverture d'esprit. Ben c'est un peu dur de revenir et de voir qu'il y a des gens qui stagnent, qui eux n'ont pas bougé. Mais ça me fait pas ça qu'avec Béziers ça me fait ça avec des gens que je connais qui stagnent, qui sont au même endroit depuis des années et...pfff... c'est relou quoi. Alors que toi, t'as évolué un peu. Donc oui, tu deviens un peu snob. »

C'est un paradoxe des « partis ». Ils s'identifient à la ville, ressentent le besoin de la défendre, du moins de tenter de sauver son honneur lorsqu'elle est attaquée, ils sont attachés à la ville pour plusieurs aspects, mais ils ne se verrait pas revivre à Béziers. Ainsi même B. qui est la seule des enquêtés à avoir conservé des amis proches à Béziers, ne se verrait pas y revivre. C'est un paradoxe qui est résumé dans cet échange avec H. lorsqu'il a été interrogé sur ce qui lui manquait de Béziers :

- « C'est l'atmosphère qui te manque ?
Ouais c'est ça, une atmosphère. Je me sens chez moi.
- Tu te sens chez toi, mais tu te verrais pas habiter à Béziers.
Ouais mais j'habiterai jamais chez moi, je m'y suis fait. Je me vois plus habiter à St-Denis qu'à Béziers, mais je me sentirai jamais chez moi à St-Denis ou même à Paris, chez moi c'est pas ici. »

Par la phrase « j'habiterai jamais chez moi, je m'y suis fait », le paradoxe des « partis » est résumé. Béziers est un « chez eux » dans lequel ils n'habiteront pas. Ils seront toujours viscéralement attaché à cette ville, mais ils n'y vivront pas, parce qu'ils ne le souhaitent pas. C'est le « syndrome de Stockholm » dont parle B. dans son entretien lorsqu'elle évoque sa relation avec Béziers, qui symbolise un attachement très fort, une identification toute aussi importante à une ville qui pourtant ne leur paraît pas attractive du tout, une ville déclinante.

« Toujours ouais. J'aurais jamais cet attachement-là à une autre ville, c'est trop bizarre. C'est le syndrome de Stockholm un peu. Je pourrai pas couper les ponts avec Béziers. »

b. Les « ancrés »

Nous allons maintenant nous intéresser aux « ancrés », M. et R., c'est-à-dire les enquêtées n'ayant jamais habité ailleurs qu'à Béziers ou sinon pour des courtes périodes. Dans la présente enquête, nous n'avons pas pu être en contact avec des personnes ayant vécu

uniquement à Béziers au cours de leur vie, c'est pourquoi les enquêtées interrogées ont vécu quatre et deux ans hors de la ville. Cependant, elles se considèrent plus comme ancrées que comme des « revenues » les périodes hors de Béziers étant très courtes comparées à la durée de leur vie à Béziers. Pour cette catégorie aussi des « traits spécifiques » apparaissent, un rapport particulier à la ville, avec un attachement pas toujours évident au premier abord, contrairement aux « partis ».

Le choix d'habiter à Béziers, entre évidence et attachement

Pour M., habiter à Béziers après ses quatre années d'« exil » hors de la ville, mais toujours dans le département, s'est imposé comme allant de soi. Les attaches personnelles étant fortes et n'étant pas partie loin pendant ces années d'absence, elle a continué à bâtir sa vie à Béziers, à cultiver ses attaches, ses liens affectifs à la ville :

« Ben à l'époque c'était l'évidence. J'avais mon futur mari à l'époque qui devait travailler à Béziers, donc ben je suis revenue et on s'est installés. Je me suis pas posé la question de partir, puisque finalement, elle se posait pas trop, c'était une évidence pour moi. Et puis j'avais toute ma famille, ma sœur, qui elle aussi est restée avec son futur mari... Mais j'ai des copines qui sont parties. Une au Brésil, l'autre à San Francisco... c'était pour apprendre le français à l'étranger. Mais moi je sais pas je me suis pas posé la question, je revenais à Béziers. »

Ce sont les liens affectifs qui ont guidés la décision de M. Revenir à Béziers était la suite logique des évènements. C'est un aspect que l'on retrouve dans l'entretien de R., qui elle aussi est revenue car ses attaches étaient toutes localisées dans la ville :

« Le climat me manquait trop. Et puis on avait toutes nos attaches ici, tous nos amis. Bon on s'en ai fait d'autres ailleurs, j'ai gardé de bonnes relations avec une copine, on se voit régulièrement. Mais sinon on avait nos amis, notre famille, tout le monde par ici. »

Les liens personnels, affectifs aux personnes restées à Béziers ont été le vecteur de leur décision de s'y installer et d'y vivre. Cependant, dans les entretiens avec les « ancrés », un autre type d'attachement est perceptible, relatif au passé, aux souvenirs.

La matérialisation des souvenirs dans les lieux

Cet aspect était aussi présent dans les entretiens des « partis », mais il l'est beaucoup plus chez les « ancrés », puisqu'ayant vécu dans la même ville tout au long de leur existence, les lieux finissent par s'entrecroiser avec leur vie, chaque lieu prenant une signification particulière en fonction des moments vécus, perdant ainsi toute neutralité matérielle. Les enquêtés développent une attache affective aux lieux par leurs souvenirs, la ville sert alors de support à ces derniers et devient un véritable livre retracant le récit des différentes époques de

leur vie. Ainsi lorsque R. et M. évoquent les allées comme lieu emblématique de la ville, c'est par le biais de leurs souvenirs :

« R. : *Les allées, ouais les allées, mais par rapport aux souvenirs qu'on a de quand on y allait pour les finales de l'ASBH et qu'il y avait la grande fête sur les allées, voilà, ou quand il y avait la férias aussi. C'était agréable, tous les jeunes se retrouvaient là-bas.* »

« M. : *Et les allées parce que... oui c'est sûr que maintenant je le fais moins parce qu'il y a moins de monde, mais oui, on allait sur les allées. Quand tu allais en ville, tu allais sur les allées. Quand j'ai passé le Bac, quand on révisait tous les soirs, on se retrouvait sur les allées avec ceux de la classe, on buvait un coup, on se retrouvait sur les allées.*

- *Il y avait du monde ? Ah oui, y'avait du monde, y'avait plus de monde. Y'avait plein de bars, tous les bars étaient pleins, y'avait les cinémas, les restaus. Les bons restaus de Béziers étaient sur les allées. Non, on allait sur les allées, c'était comme ça. Donc maintenant ça reste. Tu te sens, enfin moi je me sens à Béziers quand je suis sur les allées. »*

Ce sentiment biterrois évoqué par M. revient à un autre moment de son entretien, lorsqu'elle évoque toujours les allées, plus uniquement par rapport à son propre passé, mais celui de sa mère et de tous les biterrois ayant pu marcher sur ces allées :

« *Ben les allées je pense que c'est parce que ma mère me racontait les façons dont ils faisaient les allées à l'époque, c'était la sortie de tous les biterrois. Et quelque part, quand on est sur les allées, je trouve qu'on se sent biterrois, voilà. C'est... d'ailleurs quand quelqu'un veut se faire élire à Béziers, il va souvent sur les allées se montrer. J'aime bien marcher sur les allées par rapport à ça. Peut-être parce qu'on pense aux gens qui y ont déjà marché et on se dit, on est à Béziers, voilà, on y est.* »

Une certaine identité, qui passe par l'attachement aux lieux, du moins à leur histoire est perceptible. Par l'évocation des souvenirs de sa mère, une légère nostalgie est palpable. Nostalgie d'un temps qu'elle n'a pas connu, mais qu'elle imagine : l'effervescence sur les allées des années 1950, lorsque sa mère était jeune fille, les gens se bousculant, se pressant ou au contraire prenant leur temps en flânant sur les allées ... Ce lien entre les souvenirs et les lieux est aussi perceptible dans l'évocation d'autres lieux de Béziers, notamment la cathédrale :

« M. : *Parce que là aussi, c'est plein de souvenirs, de quand j'étais jeune. C'est là où on amenait les gens quand ils venaient. J'aime bien aller marcher sur le parvis de la cathédrale, les vieilles rues tout ça. J'aime bien me promener dans le centre de Béziers aussi, faire les magasins, mais bon y'a plus trop de magasins, donc c'est plus trop d'actualité. J'aime bien aller au marché du vendredi, que ce soit nourriture ou plus les habits. C'est un peu une madeleine de Proust quand je le refais, ça me rappelle quand je le faisais avant. C'est vrai que j'aime bien le marché du vendredi, voir les gens.* »

Des changements perçus par les ancrés

Les changements, l'évolution, positive ou négative, de la ville a été perçue par les ancrés, qui, ayant connu la ville à différentes époques, la comparent à ce qu'elle a été, avec la ville comme ils l'ont connu « à leur époque ». Ainsi, lorsque nous avons demandé à R., trois mots pour qualifier Béziers, le premier mot est sorti sans se faire attendre :

« *Alors moi je dirai de suite jeunesse, parce que j'ai de très bons souvenirs de jeunesse sur Béziers, puis on était tranquilles, on était... on vivait dehors. Ça c'est le premier souvenir qui me vient.* »

- *Vous êtes nostalgique ?*
Nostalgique, non, c'était avant... Maintenant c'est une ville qui manque de dynamisme. On dirait qu'on s'est acclimatés au fait que n'arrivait que des gens retraités, très peu de gens qui venaient travailler, sauf pour les fonctions publiques, les fonctions assimilées et donc on s'est acclimatés au fait qu'on avait bien, que des vieux. Alors ça fait marcher le commerce, mais c'est pas dynamique. »

Si R. n'est pas nostalgique de sa jeunesse, elle relate la situation actuelle, en la comparant avec un passé qu'elle a connu, où la ville n'avait pas le même visage, les gens pas le même mode de vie. Nous retrouvons cette comparaison à un autre moment de l'entretien :

« *Y'a quand même des belles choses à voir à Béziers. Alors est-ce que c'est parce qu'on l'a connu autrement, quand on était jeunes, que maintenant on trouve que c'est un peu... Pas à l'abandon mais... Y'a plus l'ambiance que y'avait à notre époque. Ça fait dinosaure de dire ça (rires). Je trouve que c'était beaucoup plus vivant avant le centre-ville. »*

Le lien entre attachement aux lieux et souvenirs est de nouveau manifeste. R. a connu la ville vivante, et c'est parce qu'elle l'a connu de cette façon qu'elle considère la situation de la ville aujourd'hui comme déclinante. M. souligne aussi un changement dans la ville se situant plus au niveau de l'atmosphère, des relations entre les gens :

« *Ben des gens, ils se jugent... C'est l'histoire aussi du Front National hein. On a peur de l'étranger, on a peur qu'il vienne nous prendre ce qu'on a pas... parce qu'on a rien, on a pas de travail. Ça manque de travail et d'attractivité pour ceux qui proposent du travail. Donc un des défauts, un des manques, c'est ce manque d'ouverture vers les autres.* »

- *Vous diriez que ça a toujours été comme ça ?*
Ben je sais pas. A un moment y'avait du travail pour tout le monde alors... De mon temps y'avait encore des pieds noirs qui arrivaient à l'école. Des pieds noirs, des espagnols qui arrivaient aussi. Peut-être qu'on était moins sensibles aux différences... Parce que les cités d'urgences elles étaient avec tous les pieds noirs, les rapatriés, elles étaient remplies d'enfants qui... qu'on trouvait différents, mais avec qui on jouait. Il me semble qu'il y avait moins de... y'avait un plus gros mélange avant que ce qu'on accepte maintenant de se mélanger avec des gens qui sont un petit peu différents.
- *C'est quelque chose qui se sent dans la ville ?*
Ah chez certains commerçants, sur les marchés oui ça se sent que les gens n'aiment pas les autres. Enfin les autres... c'est surtout anti arabes, anti étrangers, anti... ça se sent à Béziers, dans les conversations, les réflexions... Peut-être parce que c'est vieillissant, parce que beaucoup de jeunes

partent et ne reviennent pas, et les gens vieillissant ont souvent peur de ce qui est rapporté par les médias hein, la peur du méchant étranger qui vient te piquer ton argent, ton boulot. »

M. souligne ainsi un changement dans les relations entre les gens, accentué par un changement de la structure de la population biterroise. Le vieillissement de la population irait de pair avec un plus grand refus des autres, un plus grand renfermement qui n'existe pas « à son époque ». Comme les « partis », les « ancrés » ont conscience des changements de la ville, de sa situation déclinante. Les enquêtés interrogés pour ces deux catégories appartiennent à deux générations différentes : les 25-30 ans pour les « partis » et les quinquagénaires pour les « ancrés ». Si chaque génération a ses repères symbolisant le déclin – la fermeture du Mc Donald pour les « partis » et le vieillissement de la population pour les « ancrés » – c'est une situation qu'elles reconnaissent.

Un attachement à la ville peu revendiqué, voire inexistant

L'attachement à la ville est difficilement décelable chez les « ancrées » que nous avons interrogées. Cette caractéristique contraste avec les « partis » qui revendiquaient leur appartenance et leur fierté biterroise sans complexes. Pour les « ancrés », l'attachement est perceptible, mais pas forcément au premier abord. Ainsi M. évoque sa « fierté » d'être biterroise en ces termes :

« Je suis ni fière, ni pas fière, moi ça me va bien. J'y suis née...si j'aime ma ville comme tout le monde aime sa ville je pense. Mais y'a des fois, par exemple quand on élit un maire comme ça, on est pas très fier quand même. Mais bon après faut qu'on voir qu'est-ce qu'on aurait dû faire, qu'est-ce qu'on peut faire pour pas que des gens comme ça soient élus. »

Selon ses propres mots, M. ne serait pas particulièrement « fière » de vivre à Béziers. Ce serait une situation de convenance, elle vit à Béziers parce que « c'est comme ça », mais elle ne serait pas attachée à la ville. Cependant, lorsqu'elle a été interrogée sur la possibilité de vivre ailleurs, voici la réponse qu'elle a donnée :

« Je partirai jamais, mais partir pour un autre endroit en France, y'a rien qui me fasse...autant rester à Béziers quoi. C'est sûr que ce qui fait rester c'est la famille, c'est sûr. Après le travail, mais imagine que je sois à la retraite. C'est juste que je pense qu'au bout d'un moment t'as plus envie de partir quoi. T'as tes habitudes, tes chiens, ta maison...Puis tu connais une ville... Peut-être que t'as envie de faire quelque chose en vieillissant pour ta ville, plutôt que de la quitter. Tu te dis tiens, peut-être que je pourrai parler à des gens pour leur dire, que ce serait bien de faire ça... »

- *Vous auriez envie de faire des choses vous ?*

Pourquoi pas, je sais pas. Peut-être que si des gens d'un milieu associatif me disaient pas maintenant, mais plus tard, « t'as plus rien à faire, tu fais ça, ce serait bien », peut-être que je réfléchirais oui. T'as plus envie de l'arranger ta ville en vieillissant que de la quitter il me semble. T'as plus envie de t'engager pour ta ville, pas à la mairie ni rien, mais sur certains trucs, plutôt que la quitter bon... »

- *Vous avez l'air attachée à la ville*

Ben voilà, t'es attaché... Moi c'est particulier, je suis à la même école depuis que je suis née donc... t'es attaché à ton école, t'es attaché à un quartier... Moi je te dis les allées, j'aime bien, même si y'a plus rien.

- *Non parce que quand vous parliez, vous disiez qu'au final, il n'y a pas grand-chose à faire à Béziers, mais on vous sent attachée*

Ben ça c'est l'attachement aux objets et aux choses, t'es attaché. J'ai pas honte de dire que je suis de Béziers. Parce que j'ai des souvenirs de rugby, du grand Béziers, comme on dit. J'aime bien Béziers, je quitterai pas Béziers. Je peux pas te dire pourquoi, c'est comme ça. Pas maintenant en tout cas ».

Si elle n'est pas vraiment fière de Béziers, elle n'a en revanche « pas honte de dire qu'elle est de Béziers ». Sa posture a donc légèrement changé, passant de l'indifférence, de la « convenance » de vivre à Béziers à un attachement revendiqué, même si c'est très timidement. Elle tire par ailleurs une petite fierté du passé sportif de Béziers qui participe aussi à ce sentiment d'attachement.

R. quant à elle, s'imagine très bien vivre ailleurs qu'à Béziers, soulignant ses liens affectifs avec la région, plus qu'avec la ville :

« Oui moi je pourrai partir. Mais de Béziers, pas de la région. Le climat est quand même beaucoup mieux ici. Mais après Béziers... en soi... non je suis pas vraiment attachée à la ville elle-même. Par contre hors de question que je sorte du Languedoc-Roussillon. »

Enfin les interactions avec les amis partis ont été évoquées par M. Elle met en avant leurs attaches familiales qui poussent ces « partis » à revenir, qui sinon ne reviendrait pas forcément, selon elle :

« Avec tous mes amis, j'ai gardé le contact, ceux qui sont partis de Béziers, oui. Ben ceux qui sont partis de Béziers ils y reviennent souvent aussi pour leurs parents. Je sais pas s'ils reviendront à Béziers quand ils n'auront plus leurs parents. Si pour nous, mais bon... »

- *Et ça vous arrive de parler de Béziers avec eux ?*

Ça nous arrive oui, on en parle. Ben on en a parlé à cause de la politique, quand ça va mal, on parle de Béziers. Oui, parce qu'après ceux qui viennent ils ont un regard sur Béziers qui...ils vont dire « ah ben tiens, ils ont fait ça, ils ont fait ces travaux », quand ils ont détruits la cave coopérative, par exemple. Ils nous ouvrent les yeux sur des choses qu'on voit plus nous. Bon après ces gens reviennent à Béziers par obligation, enfin pas par obligation, mais parce qu'ils ont des choses à régler avec leur famille, après je sais pas. »

Le regard extérieur des « partis » est souligné, mais pas en des termes péjoratifs, plutôt positivement, comme un regard qui leur permet de redécouvrir la ville.

Les « ancrés » semblent moins attachés à la ville que les « partis », qui revendiquent une fierté assumée, au regard des autres. Faudrait-il être parti de Béziers pour en être fier ? Faudrait-il partir pour mieux revenir à Béziers ?

c. Les « revenus »

Les « revenus », L. et A., sont une catégorie hybride. Ils pourraient faire partie de la catégorie des « ancrés » ou bien des « partis », ils ont d'ailleurs fait partie de ces deux catégories à un moment de leur parcours résidentiel. Nous allons donc pouvoir examiner dans cette analyse verticale des « revenus » si des similitudes existent avec les autres catégories.

Des réactions mitigées après le retour à Béziers

Pour L., le retour à Béziers a été un choix, motivé non pas par l'attrait que Béziers pouvait avoir, mais par la volonté de revenir « dans le sud »

« Pour revenir j'aurai tout pris. On m'avait proposé Cerbère, j'avais dit oui. Tu sais quand t'es là-haut et que tu veux redescendre, tu prends tout. »

C'est un aspect que l'on retrouve un peu plus loin dans l'entretien,

« Moi j'étais pas vraiment attaché à Béziers, c'était plus le sud, j'étais attaché au sud. Tout ce qu'il y a en-dessous d'une certaine ligne, ouais, voilà. En dessous de St Pons²⁰ (rires) ! D'être parti de Béziers, c'est pas Béziers qui m'a manqué, c'est clair.

- *Donc vous pourriez repartir facilement*

Non. Je pourrai pas repartir de la région. S'il avait fallu partir à Nîmes, Montpellier, je l'aurai fait, bon je l'ai évité. Mais par exemple, j'ai refusé de partir à Toulouse ou Marseille. Parce que c'était trop loin. Ça voulait dire déménagement, s'écarter de la région et de la famille. Mais c'était pas par rapport à la ville. »

L. énonce clairement le désir qu'il avait de revenir dans le sud et surtout le non attrait de Béziers. Cependant, il convient tout de même de noter l'aspect un peu limité du sud dont parle L., pour qui Toulouse ou Marseille se situent trop loin. « Le sud », selon L. est dans les faits la région Languedoc-Roussillon.

A. elle, n'a pas choisi de revenir à Béziers, elle y est contrainte pour des raisons professionnelles. La ville ne lui a pas manqué pendant ses années d'absence, c'est plus sa maison un « chez soi », qu'elle est contente de retrouver :

« Je rentrais à Béziers tous les six mois à peu près quand j'étais à Nantes, mais ma mère venait aussi me voir. Ça me manquait pas... mais c'est vrai que j'aimais bien rentrer quand même. Mettre les pieds sous la table, chez ma mère... Je me sens bien je sais pas. C'est chez moi. Ouais c'est la maison quoi. »

²⁰ Saint-Pons-de-Thomières est un village de l'Hérault situé à 50 kilomètres de Béziers, légèrement au Nord.

Une région plus attrayante que la ville

Nous retrouvons avec L., ce que nous décelions précédemment, c'est-à-dire un attachement à la région plus important que l'attachement à Béziers. Il l'a clairement dit lors de son entretien :

« Mais c'est perturbant de ce que tu me demandes là. Parce qu'on s'aperçoit qu'on est là, mais qu'on est pas forcément attachés à la ville quoi. Enfin perturbant, ça me perturbe pas, mais c'est vrai que globalement... on se dit Béziers en elle-même elle est pas attractive. Et demain on me dirait, voilà on te donne une maison, euh je dis n'importe quoi, mais pour situer, on te donne une maison à Cers²¹ avec 200m² de terrain, comme à Béziers, tu as rien à débourser et on va te faire le déménagement. Voilà on me dit tu t'occupes de rien, une nuit tu couches à Béziers, le lendemain tu couches à Cers, ben ça me perturbera pas du tout. Ça me changera pas la vie. La seule différence c'est qu'au lieu d'aller travailler à pied comme maintenant, j'irai en voiture, mais qu'est-ce que c'est, c'est pas une grosse différence. »

Cers étant un village situé à 15 minutes de Béziers en voiture, le changement ne serait pas révolutionnaire. A plusieurs reprises dans l'entretien, L. est revenu sur son désir de déménager de Béziers pour s'installer dans un village alentour, considérant les impôts locaux trop élevés. S'il ne s'imagine pas vivre hors de la région, il souhaite vivre hors de Béziers, mais toujours dans son périmètre.

A, quant à elle, met en avant le sentiment d'insécurité qu'elle ressent lorsqu'elle se promène à Béziers qui participe à son rejet de la ville :

« Après c'est vrai que en général je vais pas courir seule au bord du canal ou même je vais pas aller seule à la plage ou quoi. Après j'ai peur de tout moi. Mais c'est vrai que je me sens pas trop en sécurité. En ville c'est plein de petits jeunes genre un peu racailles, y'a pas mal d'arabes ou de femmes voilées. Enfin c'est dommage ça. Je pense que les gens sortiraient plus ou iraient plus en ville si y'en avait moins. Enfin en tout cas moi j'irais. Je trouve que c'est dommage. Ouais la population de Béziers dans certains quartiers, c'est un peu une faiblesse. Après je suis allée à Quimper voir une copine c'est sa ville natale et c'est un peu de la taille de Béziers, sauf que c'est carrément mieux ! Y'a un vrai centre-ville avec plein de petites boutiques. Bon même si on n'achète pas ou qu'on fait pas de shopping, ça fait quand même de la vie. Y'a plein de petites rues avec des pavés...et pas un arabe, par contre ! Non mais c'est vrai on se baladait, on était six filles, on s'est pas faites emmerder une seule fois, genre pas comme à Béziers quoi. »

A, en stigmatisant une partie de la population biterroise et en l'assimilant à l'insécurité, se forge une image de la ville peu sécurisante, du moins pas sécurisée. Cela participe à ce sentiment de rejet, elle n'est pas attachée à la ville, car elle ne s'y sent pas en sécurité, parce qu'elle ne peut pas faire d'activité seule, à cause de cette peur. Ayant vécu dans d'autres villes, ou ayant visité d'autres villes de taille équivalente, où il n'y avait pas les mêmes

²¹ Cers est un village situé à 10 kilomètres de Béziers.

problématiques sociales ou économiques, elle ne peut que comparer et se forger une image encore moins flatteuse de la ville.

Un décalage avec les biterrois restés

C'est un aspect qui est surtout ressorti dans l'entretien avec A. N'étant de retour que depuis quelques mois au moment de l'entretien et étant partie pendant longtemps de Béziers, nous retrouvons ce trait qui était alors spécifique des « partis » :

« Les gens qui sont restés ici ils sont quand même assez fermés. Ils sont jamais partis, ils ont pas vu grand-chose. Tu vois par exemple, ma voisine, quand on était petites, on était tout le temps ensemble et elle me disait que ce qu'elle voulait faire plus tard c'était femme au foyer. En même temps elle était très famille, elle avait pas beaucoup d'amis et là aujourd'hui elle est à Béziers avec son copain, elle a un petit boulot à Interflora, elle a sa famille... Elle est bien. Mais du coup on n'a pas grand-chose en commun. »

Le retour à Béziers de A. étant récent, elle conserve certains traits communs avec les « partis ». Le manque d'ouverture d'esprit des biterrois étant restés, la situation économique dans laquelle ils se trouvent, ont été évoqués, comme dans les entretiens avec les « partis ». Par ailleurs, fraîchement revenue, elle ne s'est pas encore « ré-habituée » à la ville, elle n'a pas d'interactions avec les biterrois, et cette absence de contact participe grandement son non attachement à la ville, puisque finalement, ce n'est plus vraiment la ville dans laquelle elle a grandi, ses amis étant partis :

« Tous les amis que j'ai qui sont podologues, ils essaient tous de rentrer, de trouver un poste dans leur ville d'origine, y'en a une qui rentre à Quimper, une autre dans un bled en Franche-Comté parce que tous leurs amis sont restés là, ils ont leur famille, et puis ils sont en couple donc ils ont envie de se poser. Peut-être qu'être en couple ça joue. Moi je suis à Béziers depuis Janvier, mais je connais plus personne, tous mes amis sont partis. J'ai plus de contact avec les gens que je connaissais du lycée et qui sont restés à Béziers. Je sais qu'ils sont par là avec Facebook ou quoi, mais bon... on n'a plus vraiment grand-chose en commun, ils sont jamais partis, la plupart parce qu'ils en ont pas eu envie, ou sinon ils sont restés avec leur petit copain ou copine de l'époque et ont déjà des enfants... Moi je suis à des années lumières de ça quoi. »

Finalement, les « revenus » sont en transit entre deux catégories, à la fois « ancrés », pour les « revenus » de longue date et à la fois « partis » pour les jeunes « revenus », pas tout à fait habitués à leur retour en terre natale.

d. Les « nouveaux arrivants »

Le couple interrogé, K. et F., s'est installé à Béziers par choix. Ils vivent à Béziers dans une maison individuelle, avec un jardin. Ils habitaient auparavant à Londres dans un appartement. Le changement de ville, selon leurs propres mots, s'est effectué « dans de bonnes

conditions », c'est-à-dire qu'ils sont venus à Béziers en ayant déjà un travail, et les moyens de s'acheter un logement.

Vivre à Béziers, un choix

Avant de venir s'installer à Béziers, K. et F. n'avaient pas une « bonne » image de la ville, du moins, le tableau qu'on leur avait donné de la ville n'était pas forcément flatteur. Ils la connaissaient vaguement, F. connaissant surtout Béziers par le rugby. Cherchant à quitter Sète pour s'installer dans une ville environnante, leurs amis leur avaient fortement déconseillés de considérer Béziers pour y vivre :

« F. : Encore une fois, on a pas parlé à tout le monde de Béziers, mais les quelques sétois, qui sont pas d'ailleurs tous sétois de souche, eux nous disaient que c'était une ville à éviter, une ville un peu morte et puis vieille... Ce qui est pas faux, c'est pas faux, ils avaient pas complètement tort. C'est vrai que c'est pas une ville peuplée, qui semble âgée, un peu morte... Ils avaient pas tort, mais de là à dire qu'elle était plus sale, plus dangereuse, ou plus mal famée que Sète franchement... Et au contraire, à Sète à part le théâtre Molière et les canaux qui sont beaux, mais encore les canaux... au mois de Février c'est moche. »

Cependant, ils se sont tout de même arrêtés à Béziers, malgré les avis défavorables, et leur vision de la ville a changée :

« F. : Donc voilà, on est venus à Béziers plus ou moins par hasard, mais en fait on a été... ce qui nous a plu c'est ce côté, avec cette belle architecture, alors maintenant peut-être qu'on la voit un peu différemment, parce que ça fait longtemps qu'on y vit, mais ça reste toujours une ville quoi. Une ville du sud, typique... ce qu'on avait pas du tout à Sète, c'est pas du tout le même habitat à Sète, c'est une ville de pêcheurs, y'a plein de petites bicoques, plus ou moins biscornues. Alors que là, y'a des grands palais, de grandes maisons, et puis la ville elle-même, les grandes avenues haussmanniennes, le centre-ville, le théâtre tout ça, c'est une belle ville. On a pas changé d'avis en ce qui concerne la beauté de la ville. »

Cette « beauté de la ville » correspond à ce qu'ils recherchaient en venant s'installer dans le sud de la France, une ville « typique », qui répond à certains critères esthétiques, qui dégage une « atmosphère de sud », du moins l'atmosphère qu'ils espéraient trouver en venant s'installer dans le sud de la France.

« F. : Moi j'ai toujours aimé les villes du sud. Enfin, mon papa est d'origine italienne, on allait en vacances en Italie quand j'étais gosse, moi qui habitais toujours à Paris, je trouvais que c'était formidable d'avoir toutes ces villes construites avec des petites ruelles étroites, très fraîches etc... avec la torpeur de l'été. Et évidemment ici, on a ça. Et de l'avoir comme ça sur place, moi ça me plaît. J'aime cette atmosphère de, on crève de chaud, puis on arrive dans ces petites ruelles très hautes avec des immeubles très coincés, c'est chouette.

K. : Pour nous c'est toujours un petit air de vacances.

F. : Ouais vacances et même une ambiance typiquement sud quoi. Avec ces volets... moi j'aime beaucoup cette ambiance quoi.

K. : Les balcons en fer forgé tout ça...

F. : Ouais. Et même en dépit de l'interdiction de notre cher maire, moi je trouve que les linges qui pendent aux trucs, ça dérange pas, au contraire, ça fait partie de l'ambiance un peu napolitaine... »

Ils ont ainsi trouvé une ville correspondant à leur vision d'un sud de la France et une atmosphère qu'ils considèrent « typique », en adéquation avec leurs représentations du sud, qui les fait se sentir dans une ville du sud. Dès le début de l'entretien, on perçoit un réel attachement à la ville, qui véhicule une image, un tableau, qui leur correspond, qui correspond à leurs attentes.

Les interactions avec les biterrois

Les premières interactions avec les biterrois se sont plutôt déroulées sans accrocs selon K. et F. Il a quand même fallu un temps d'adaptation à K., qui n'étant pas française et ne parlant pas couramment français, s'est retrouvée « isolée » dans les premiers temps,

« F. : Oui c'est vrai que c'était pas facile pour K., elle s'est retrouvée un peu isolée, ça a dû prendre quelques années. Grâce un peu aux voisins dont je parlais tout à l'heure ça s'est arrangé. Parce qu'eux ils nous ont fait rentrer dans leur cercle familial, c'est pas évident, ils ont été sympas, ils ont fait plein de soirées, on a été invités... donc ça s'est fait. Mais c'est vrai que ça a été un peu limité et c'est vrai que par rapport à K., on a des fois été au bord de repartir. Ça a duré peut-être un ou deux ans. Et après ça s'est arrangé, ben parce qu'A. est entré de plus en plus à l'école... et dès qu'on a changé de maison, c'est au moment où A. est entré en primaire, là ça a changé complètement. La fait d'arriver ici, d'abord l'impasse, tous les gens de l'impasse, y'a beaucoup de gens du coin, habitée par des gens assez âgés, pas tous mais, une bonne majorité et donc là on s'est trouvés dans un petit village, super sympa. Ils font une fête des voisins annuelle qui n'a rien à voir avec la fête des voisins officielle, y'a plein de choses. De suite on a été très vite adoptés et ça c'était en 2007, donc trois ans après notre arrivée à Béziers. »

Petit à petit, des liens se sont tissés avec des biterrois « de souche » par les relations de voisinage et surtout par l'école qui a été un gros vecteur de socialisation. F. travaillant à domicile et K. étant sans emploi, les moyens de contacts avec les biterrois étaient assez limités, c'est donc par l'école et les associations qu'ils ont pu s'intégrer peu à peu, K. se sentant de plus en plus à l'aise.

« K. : Aussi, j'ai commencé à faire des choses, participer à une chorale... pour rencontrer des gens sans F. (rires), vraiment pour essayer de voir plus les autres gens.

F. : C'est vrai, ça aussi ça a bien marché, parce qu'il y avait beaucoup de biterrois dans cette chorale, tu faisais quand même plutôt partie des plus jeunes, c'était une chorale plutôt révolutionnaire, avec des chants assez partisans, donc c'était assez rigolo, y'avait pas mal de communistes là-dedans. Et y'avait notamment des gens du cru, d'ici et eux c'est pareil, ils t'ont vachement bien acceptés, ça a été de suite, plein de soirées d'organisées... ça, ça a beaucoup facilité les échanges... on peut pas dire qu'on a eu des difficultés à communiquer avec les gens d'ici, qu'on a été mal reçus... Je peux pas qualifier les biterrois de pas sympas, de pas ouverts, franchement... »

Si leur accueil par les biterrois s'est passé sans grandes difficultés, à la toute fin de l'entretien, le discours à quelque peu changé et c'est une autre image qu'ils donnent des biterrois et leur « ouverture » que F. évoquait, n'est plus si évidente,

« F. : *J'espère qu'on a bien répondu à tes questions. Et t'as remarqué qu'on a pas dit une seule fois les mots « insécurité »... Je suis persuadé que si tu faisais le même entretien avec des gens qui habitent la rue, ils te démoliraient la ville en deux phrases, avec tous ces mots « insécurité »... Ils ont peur de tout. Ils ont jamais habité à Londres ces gens-là, ils se rendent pas compte. L'insécurité biterroise ça me fait bien marrer.*

K. : *Aussi, ce qui m'a étonné, c'est les gens racistes, ouvertement.*

F. : *Ah oui alors là... Dès lors qu'on est blancs, alors ces gens-là imaginent qu'on est racistes. Et immédiatement ils te branchent dans ces termes-là. Alors on les calme. Mais immédiatement, y'a une présomption de racisme. Alors c'est pas chez tout le monde, heureusement, on a eu le temps depuis dix ans de filtrer les uns, les autres, mais enfin... des gens extrêmement racistes, vraiment.*

K. : *Mais c'était quand, c'était cette année, ou au début de l'année dernière, où on s'est fait insultés...*

F. : *Ah oui, K. s'est fait... là la femme avait vu que K. était anglaise et elle lui a dit « Ouais les anglais vous êtes comme les arabes, vous savez pas conduire ! » et « Rentre dans ton pays ! ». Mais là le racisme dont on parle, c'est pas du racisme anti K., parce que ça se voit pas sur elle qu'elle est anglaise, à moins qu'elle parle. Mais en général, ça se passe bien. »*

Ainsi les paroles mesurées envers les biterrois lors de l'entretien sont remises en perspective, et c'est un tout autre ressenti que l'on perçoit. L'atmosphère « typique » de ville du sud est alors teintée d'une toute autre ambiance, pas forcément accueillante pour les nouveaux arrivants ou les étrangers. Ce qu'il est intéressant de relever est le fait que ce trait de l'ambiance biterroise arrive en fin d'entretien, alors qu'il n'y avait plus de questions à poser. Ce n'est pas un aspect de la ville qu'ils ont souhaité mettre en avant, notamment lorsqu'ils ont été questionné sur leur premier rapport avec les biterrois ou encore sur leur relation avec les habitants de la ville. On ressent une volonté de redorer l'image de la ville, de ne pas forcément mettre en avant ses défauts, mais de souligner toutes ses qualités. Ainsi, tout au long de l'entretien, K. et F. se sont efforcés de donner une bonne image de la ville, une ville « où il fait bon vivre », selon leurs propres mots. En effet, les trois termes pour qualifier la ville qu'ils ont livrés ont été :

« F. : *Je sais pas... Crotte de chien (rires). Ça fait trois mots ! Non je sais pas....*

K. : *C'est histoire, soleil...*

F. : *Histoire, soleil, pinard. Je sais pas... euh.... Ouais moi je dirai soleil, sûr...*

K. : *Apéro. Apéro avec des amis.*

F. : *Copains... Pour nous c'est ça Béziers. Copains, apéro, soleil...*

K. : *(rires) on a une vie très, très belle hein !*

F. : *C'est vrai qu'avec cette question on s'aperçoit qu'on est pas stressés ! Ouais non mais ça va tourner autour de ça le vocabulaire.*

K. : *Non mais c'est bien les questions comme ça, comme ça on voit que la vie est pas si mal que ça hein !*

F. : *Ah ben ça ! Non mais.... Les amis, le soleil... la belle vie quoi. Non mais Béziers c'est la ville où il fait bon vivre. C'est le slogan ridicule de la ville de mes parents dans la région parisienne.*

C'est une ville dortoir, comme y'en a beaucoup en région parisienne, à côté de Versailles. Alors il y fait pas mauvais vivre, m'enfin c'est pas... Alors qu'ici, même si c'est un slogan grotesque, c'est beaucoup plus adapté. »

Les mauvais côtés de la ville, comme le manque d'ouverture de certaines personnes ne pèsent pas sur leur vision de la ville qui reste pour eux, idéale. Paradoxalement, ce sont les « nouveaux arrivants » qui donnent une image de la ville plus flatteuse que les « ancrés » ou les « revenus ».

Une identification à la ville en fonction du contexte

Cet attachement à la ville perceptible tout au long de l'entretien se traduit-il par une identification à la ville ? Ces nouveaux arrivants sont-ils si attachés à Béziers qu'ils se sentent ou qu'ils se disent biterrois ?

« F. : Non mais en général, on dit la vérité, on explique plus ou moins en gros, enfin ça dépend de la question, mais... non on dit pas qu'on est biterrois. Enfin on dit pas qu'on est biterrois, encore une fois, ça dépend du contexte, s'il faut aller soutenir l'équipe de Béziers au rugby, bien sûr qu'on est biterrois, moi je gueule dans les gradins, comme un biterrois. En revanche si on me demande d'où je viens, je vais dire, ben je suis parisien, j'ai habité à Londres et maintenant je suis à Béziers, bien sûr. Pour l'instant ça fait peut-être pas assez longtemps, je sais pas. C'est pas parce qu'on se sent pas bien, je t'ai expliqué, mais ça me viendrait pas à l'esprit de dire que je suis biterrois. Si, si je vais à Narbonne et qu'on me demande « ben t'es d'où », je vais dire « ben je suis de Béziers ». Bien sûr. Mais bon ça veut dire plusieurs choses. Actuellement oui, nous habitons à Béziers et nous y sommes très bien. Maintenant, de là à dire qu'on est biterrois, non ce serait mentir. Mon fils l'est plus à la limite. Il a passé plus de temps ici que nulle part ailleurs. »

K. : Il a même l'accent d'ici !

F. : Ah y'a des mots oui qu'il prononce avec l'accent du sud, ça fait bien marrer tout le monde dans la famille « du pain », « demain »... Mais c'est le seul de nos deux familles à parler comme ça. Non jamais on dit qu'on est biterrois. Par contre on est fiers de la ville, on est fiers d'être biterrois dans le sens où je t'ai dit, le sport, pour embêter les voisins, quand je vais voir des copains à Avignon. Quand on revient à Sète on leur dit qu'on est biterrois, les narbonnais on fait exprès de les embêter... etc... Donc dans ce contexte, on dit qu'on est biterrois. Mais on ment pas en disant qu'on est de Béziers. »

La fierté d'habiter à Béziers est clairement énoncée. Même s'ils ne s'identifient pas comme biterrois immédiatement, en fonction de différents contextes, sportifs notamment ou encore lorsqu'ils rencontrent d'autres personnes de la région, ils n'hésiteront pas à souligner, voire à affirmer leur appartenance à la ville et leur sentiment d'être biterrois.

Suite à la lecture verticale des entretiens, plusieurs caractéristiques spécifiques aux différentes catégories d'enquêtés sont décelables. Les « partis » revendiquent clairement leur appartenance à la ville, surtout vis-à-vis de personnes extérieures à Béziers. Ils sont très attachés à leur ville, mais ne souhaitent pas revenir y vivre. Les « ancrés », ne sont pas nécessairement attachés à Béziers, du moins ils ne revendiquent pas une fierté biterroise et

sont en revanche très attachés à la région. Les « revenus », catégorie hybride mi-« ancrés », mi-« partis », partagent les caractéristiques de ces deux groupes. Ils sont en effet plus attachés à la région qu'à la ville elle-même et portent un regard sur les « ancrés », les personnes restées à Béziers, extérieur, comme s'ils n'étaient pas vraiment revenus à Béziers, ils ne s'identifient pas nécessairement à la population biterroise. Cette dernière caractéristique est plus spécifique aux jeunes « revenus », de retour depuis peu. Enfin, les « nouveaux arrivants » sont très enthousiastes et sont attachés à la ville, du moins montrent plus leur attachement à Béziers que les « ancrés ». Cela peut d'ailleurs paraître paradoxal, des « nouveaux arrivants », plus attachés à la ville, plus enclin à louer sa beauté, ses atouts que des « ancrés » apparaissant, comme « blasés », du moins pas forcément attachés à la ville elle-même, mais plus aux souvenirs qu'elle évoque en eux. Il convient de rappeler les « nouveaux arrivants » interrogés dans cet entretien ont choisi Béziers, et y ont aménagé dans des conditions plutôt favorables. Le discours aurait été différent si nous avions interrogées des personnes contraintes de s'y installer.

II. Lecture horizontale des entretiens

La lecture verticale a permis de distinguer des caractéristiques spécifiques aux différentes catégories d'enquêtés. Il convient maintenant de s'intéresser aux similitudes entre ces mêmes catégories. La relation qui lie les enquêtés à la ville est certes différente, mais certaines ressemblances dans la plupart des entretiens ont été perceptibles.

a. Le climat et la situation géographique comme principaux atouts

Le climat est un des atouts principaux que nous avons retrouvé dans tous les entretiens. Peut-être que cet aspect était plus présent pour les « nouveaux arrivants », les « partis » ou les « revenus » que pour les « ancrés », puisqu'ayant vécu « ailleurs », ils se sont aperçus que le climat était aussi différent ailleurs. Comme le souligne A., qui, n'est pas attachée à Béziers autre mesure, la ville aurait un climat agréable :

« Et puis il fait quand même super beau toute l'année. Ça n'a rien à voir avec Toulouse où les gens croient qu'il fait beau parce qu'ils sont dans le sud. Mais c'est pas vrai, il fait toujours gris. Le vrai beau temps de sud, c'est ici sérieux ! Même l'hiver il fait beau ! »

Chez les « nouveaux arrivants », le climat est vraiment facteur d'attachement. C'est d'ailleurs un des traits de la ville qui leur manquerait s'ils étaient amenés à partir de Béziers :

« K. : C'est comme quand on est en Février, il fait froid avec le vent, mais le ciel est bleu, magnifique. Je suis sûre que les gens qui ont habité ici et qui sont partis dans le nord disent pareil. Ça remonte le moral. »

F. : Alors moi la mer me manquerait pas particulièrement, c'est pas la mer qui me manquerait, mais c'est cette ambiance du sud, cette chaleur...puis ce beau ciel. Cette lumière...à part peut-être quand y'a les entrées maritimes, mais même quand il fait pas beau, il fait meilleur. Ça on s'en aperçoit quand on prend l'avion, parce que là c'est instantané. On part de Montpellier où il fait un ciel magnifique et on arrive à Londres ou à Paris et il fait pas froid, les gens sont en tenues légères, mais la couleur du ciel est totalement différente et ça c'est en l'espace d'une heure. Et ça, ça on s'en rend bien compte. Ça me le fait à chaque fois qu'on y va. Même quand il fait pas beau ici, il fait meilleur. C'est un différent pas beau, c'est pas le même pas beau (rires). On a un pas beau qui est bien plus beau. »

L'aspect « climatique » est d'ailleurs important à relever pour le cadre de nos entretiens. Tous les entretiens ont été réalisés en Juin et Juillet, une période particulièrement chaude à Béziers. Le fait que le climat ressorte tant dans les entretiens est donc à mettre en relation avec la période à laquelle ils ont été réalisés. Les réponses n'auraient peut-être pas été les mêmes si le travail de terrain avait été réalisé en Décembre ou Février.

La situation géographique a aussi été soulignée dans tous les entretiens, quelle que soit la catégorie des enquêtés. La situation de carrefour que Béziers occupait durant l'époque romaine étant toujours d'actualité. Pour les « partis », les « revenus » ou même les « nouveaux arrivants », la situation géographique a été mise en avant comme une valeur ajoutée à la ville :

« B. : Alors les atouts pour moi y'en a un qui est évident, c'est la situation géographique. C'est idéalement situé. C'est à trente minutes de Montpellier, à trois quart d'heure de Perpignan, à une heure de l'Espagne, c'est... Enfin pour moi, c'est beaucoup plus intéressant, enfin beaucoup plus... c'est à une demi-heure hein, mais c'est plus intéressant que Montpellier. »

« R. : C'est idéalement placé, c'est desservi par une gare, par un aéroport, certes pas très grand, mais bon... pas très loin de Montpellier si tu dois prendre un avion pour aller un peu plus loin. Moi je pense que c'est ça l'atout de Béziers. »

« F. : Moi je trouve que dans nos circonstances à nous, une ville comme Béziers, c'est vraiment très bien. Ça répond exactement à ce qu'on recherche, sans nous limiter outre mesure, on est pas limités complètement... y'a des aéroports partout. Enfin si on a un gros coup de bourdon qu'il faut qu'on aille voir un concert de rock à Wembley, et ben on peut y aller, c'est pas infaisable. »

b. Une pratique des lieux partagée, une désertion du centre-ville

Le déclin de la ville est perçu par les différentes catégories d'enquêtés, comme les « partis » et les « ancrés ». Ce déclin va de pair avec une désertion du centre-ville, puisque les symboles du déclin pour les enquêtés sont les fermetures successives de lieux de rencontres se trouvant en centre. Cependant l'analyse va maintenant se porter sur l'influence de ce déclin, de la conscience du déclin sur les pratiques spatiales des enquêtés. La désertion du centre-ville est certes constatée, mais comment cela se traduit-il dans les faits par les pratiques des habitants ?

Se rendre dans le centre-ville ne serait plus un « réflexe », c'est-à-dire une évidence pour effectuer une quelconque course ou même pour se promener, retrouver des amis. Se rendre dans le centre-ville serait faire acte de militance pour H. :

- « *Tu vas dans le centre-ville juste pour te balader maintenant ou même quand t'as besoin d'acheter des choses t'y vas ?* »

Si, mais c'est par conviction. Je vais chez Eram rue de la République parce que c'est jamais très cher, c'est toujours en liquidation j'ai l'impression, mais c'est vrai que je vais au polygone sinon. Quand j'ai besoin d'aller à la mairie je vais dans le centre aussi. Et encore y'a du monde donc je vais à celle de la Devèze, y'a moins de monde à la Devèze. Mais c'est vrai que y'a pas de raisons d'aller en ville maintenant. Les musées j'y vais pas... »

C'est donc par « conviction » que H. se rend en centre-ville, il ne s'y rendrait pas forcément s'il ne se « forçait » pas. Le centre-ville n'est pas un lieu de rencontre, ou du moins a perdu cette fonction de « centre » justement :

« H. : Je vais de moins en moins aux bars qu'il y a sur les allées. Les bars le soir sur les allées j'y vais plus, quand je suis à Béziers je vais pas là quoi. Avant y'avait le Buddha, le Grillon tout ça... Le bar de la comédie en journée peut être un verre mais bon... ouais prendre un verre quoi. Je pense que maintenant j'irai plus à la mairie, y'a plus de soleil à la mairie. Tu vois y'a l'ombre sur les allées, le soleil à la mairie, ça change ».

Cette perte de centralité est aussi mise en avant par K. et F.,

« F. : Mais le plus souvent quand on sort, c'est pour aller ben soit au restaurant, donc en général c'est là où il y a ce genre d'endroits donc c'est-à-dire en plein centre-ville, de préférence, plutôt que d'aller en périphérie dans des trucs genre zone industrielle pourrie, moche. Non, le centre-ville... nous on essaie de le peupler (rires), mais enfin on est que trois. Donc c'est léger. Mais enfin, de temps en temps quand y'a des animations, genre les caritats y'a quinze jours, on y est allés. Bon on les a déjà vues cinquante fois, c'est toujours un peu pareil, mais c'est quand même sympa. Et puis forcément, vu que la ville est quand même pas si grande et qu'on est déjà là depuis une dizaine d'années, qu'on connaît pas mal de monde, on finit par rencontrer des tas de gens, donc c'est aussi pour ça qu'on y va. C'est sympa. Puis à cette époque de l'année, il fait beau, les terrasses des cafés sont dehors, t'as l'impression d'avoir un peu de monde, donc c'est chouette. Mais c'est vrai que quand on est allés à Montpellier y'a quelques semaines se balader, y'a la place de La Comédie qui croule de monde, donc ça rien à voir, c'est évident. Mais bon, si on voulait vraiment avoir du monde, on pouvait rester à Londres aussi. »

En comparant le centre-ville de Béziers et celui de Montpellier, ils mettent en avant l'aspect peu attractif du centre-ville qui commence seulement à vivre avec les beaux jours et les gens en terrasse. Dans cette citation, comme dans celle de H., nous retrouvons cet aspect d'« effort » : aller dans le centre-ville, n'est pas une évidence, « on essaie de le peupler », « on les a déjà vues cinquante fois ». Ils ont conscience de la perte de centralité, de la désertion du centre, et ils tentent de l'endiguer, à leur niveau, en le fréquentant, en s'y rendant pour diverses occasions. La perte d'attractivité du centre est aussi perceptible chez les « partis » comme C. :

« C. : Ouais c'est plus lié à l'insécurité quoi. Enfin des derniers souvenirs que j'en ai moi, on y allait assez souvent, au cinéma et les dernières fois où on y est allés, plus on y allait plus c'était tristounet quoi. Tout était de plus en plus calme, y'avait de moins en moins de monde, les gens qu'on croisait c'était pas forcément des gens qu'on aurait aimé croiser. Donc non aujourd'hui je dirais aux gens de pas aller en centre-ville. Le soir, c'est pas le plus beau, le meilleur des endroits... ça bouge pas vraiment donc... »

La désertion du centre-ville est accompagnée par de l'insécurité, du moins par un sentiment d'insécurité pour C. Constatant la perte d'attractivité du centre, il aurait plus tendance à ne plus le fréquenter, contrairement à K. et F. ou même, contrairement à H., un autre « parti », qui continue de fréquenter le centre quand il revient, même si ce sentiment d'insécurité, il le perçoit aussi :

« H. : [...] Je pense pas qu'il y ait beaucoup d'atouts économiques. Voilà dans les désavantages, les poids, c'est que y'a pas d'atouts économiques, y'a rien à faire, du coup c'est pauvre. Et ça s'est trop étalé, y'a trop d'offre de logements à l'extérieur, les gens habitent pas en centre-ville puisque c'est dégradé, mais ils préfèrent des beaux logements en périphérie. Du coup ça craint dans le centre, en fait c'est désert, surtout l'hiver, c'est que c'est désert. Mais c'est très beau ! (rires) ça a un beau potentiel ! »

Même l'attachement à la ville est toujours perceptible, un certain sentiment d'insécurité dû à la désertion du centre-ville est décelable. R., quant à elle, met en avant l'aspect « repoussant » du centre :

« R. : Je suis allée en ville hier après-midi, pour le médecin, avenue Saint-Saëns, mais c'est sale. Les murs sont délabrés, y'a des inscriptions, des crottes de chien partout. On dirait que c'est à l'abandon. Avec le Kursaal, le cinéma qui est fermé, ça fait abandon cette rue. »

Dans tous les entretiens, la désertion du centre, sa perte d'attractivité a été mise en avant. Les réactions sont cependant diverses à la suite de ce constat, les pratiques divergeant entre des enquêtés essayant d'enrayer ce processus de perte d'attractivité en continuant de fréquenter le centre-ville et des enquêtés fuyant le centre ou du moins ne s'y rendant uniquement lorsque cela leur ai nécessaire, mettant très souvent en avant leur sentiment d'insécurité ou l'aspect délabré de cette partie de la ville.

c. Une insertion facilitée par les associations et la scolarisation

Dans les analyses verticales la difficulté que les nouveaux arrivants peuvent rencontrer pour s'intégrer à Béziers a été évoquée. Les lieux de rencontres n'étant plus « évidents » à trouver, à cause notamment de la désertion du centre. Dans plusieurs entretiens cependant, le rôle du tissu associatif et de l'école a été évoqué comme moyen d'insertion. C'est un aspect « familial » de la ville qui a alors été souligné :

« M. : Alors je connais des gens qui sont arrivés à Béziers à qui on avait fait un tableau très noir de Béziers, « y'a rien », « c'est pauvre »... moi je pense que c'est pas si pauvre que ça. Y'a beaucoup de familles qui s'installent parce qu'ils croient qu'ils vont être bien et ils ont l'air bien. [...] Voilà, une jolie ville du sud, assez vieillissante quand même. Y'a beaucoup de personnes âgées. Ça manque de jeunesse et de pôle attractif pour les jeunes. Mais je leur dirai, je leur dirai... Vous passerez de bons moments à Béziers au moment de la férié. Même si j'aime pas, je trouve que c'est un beau moment. Au moment des matchs de rugby, des matchs de volley... au point de vue sportif, on essaie de faire des efforts. Après, vous risquez de vous ennuyer le dimanche ou le soir. Parce que les restaurants ferment en même temps que le cinéma. Y'a des initiatives comme le 20 c'est le vin... Peut-être que pour la famille c'est bien parce que y'a quand même pas mal d'associations pour les enfants, au niveau sportif, c'est assez riche. Maintenant pour un jeune... un jeune couple sans enfants, je sais pas s'il s'embêtera pas un peu. »

Dans l'analyse verticale de l'entretien de K. et F. le rôle de l'école comme moyen d'insertion a été développé. Béziers présente donc pour eux des atouts pour l'insertion de nouvelles familles, mais ils ont convenu dans leur entretien que la ville n'était pas forcément une ville « pour les jeunes », sans grande attractivité pour les jeunes :

« F. : On recherchait pas forcément les boîtes de nuit, les trucs comme ça, on les avait à Londres et puis on avait passé un peu l'âge entre guillemets. Alors évidemment, si t'as vingt ans, peut-être que Béziers, c'est pas terrible, j'en conviens. D'ailleurs A. ira probablement faire ces études ailleurs. Mais après nous, ayant déjà vécu toutes ces choses-là, dans un autre contexte, c'est vraiment ce qu'on recherchait, une belle ville du sud.

K. : Et puis c'est aussi une ville d'une certaine taille, y'a quand même des activités, des cinémas, les clubs de sport, de musique. C'est pas un petit village un peu coincé. »

Béziers serait donc une ville plus propice aux familles, qui pourraient plus facilement s'intégrer par le biais de l'école ou des associations pour les enfants. Elle serait en revanche moins accueillante pour les jeunes, les lieux de rencontres se faisant rares. C'est pour ces jeunes arrivants que le tissu associatif constitue un vecteur d'insertion, du moins pour B. qui considère le sport et les activités sportives comme un moyen facilitant les contacts avec la population biterroise :

- « Y'a beaucoup d'associations à Béziers ?
Y'a un bon club de basket, y'a un très bon club de volley, y'a pas mal de foot, y'a un peu de tout, de hand. C'est un moyen d'insertion, mais si t'es pas sportif ben faut te débrouiller autrement et c'est pas sortant dans les PMU vides que tu vas rencontrer du monde mais bon. »

Les associations constituerait un moyen de se familiariser avec la population locale, pour les arrivants n'ayant pas d'enfants et n'ayant pas de connaissances à Béziers. La ville serait donc plus adaptée aux familles avec enfants ou même aux personnes âgées qu'aux jeunes gens. Ainsi, c'est lorsqu'il sera retraité que H. envisage un éventuel retour à Béziers pour y vivre :

« [...] Tous mes amis voudront jamais y aller. Je préfère être avec eux à Montpellier ou à Toulouse que à Béziers tout seul... La vie est quand même plus sympa dans les grandes villes animées... A

Béziers le soir c'est mort. Alors quand on est vieux c'est cool, mais quand on est jeune... Je suis pas sûr que... Mais à la retraite ça peut être cool hein ! On joue à la pétanque et on attend que ça passe. »

L'aspect « familial » de Béziers, et surtout son manque d'attractivité mais aussi de moyen d'insertion pour des jeunes arrivants est donc un trait constaté dans la très grande majorité de nos entretiens. Ce trait de la ville est résumé par cette citation de M. :

« Je pense que pour être heureux à Béziers, il faut avoir des enfants, parce que y'a quand même pas mal d'écoles et pas mal d'activités pour les enfants. Au niveau culturel, bon y'a le théâtre, mais... Ils ont fait d'autres salles, mais on n'est pas non plus envahis de spectacles intéressants, intéressants. Donc faut avoir une vie familiale assez tranquille. »

La lecture horizontale des entretiens a permis de déceler des traits communs, que toutes les catégories d'enquêtés partagent. Les atouts « évidents » de la ville, le climat, la situation géographique sont unanimement partagés, même par les enquêtés ne montrant pas d'attachement particulier à la ville. Les défauts eux aussi ont été constatés par tous, le déclin du centre-ville, sa désertion ainsi que son manque de mise en valeur. Ce constat de perte de centralité entraîne des réactions différentes, de « soutien » à l'activité en centre-ville ou au contraire de « fuite » de ce centre, mettant en cause un sentiment d'insécurité. Tous les enquêtés ont aussi constaté le vieillissement de la population et une ville pas adaptée aux jeunes, du moins à l'insertion de jeunes nouvellement arrivés, alors que les familles elles, pourraient s'intégrer plus facilement, notamment par le biais de la scolarisation des enfants.

III. Lecture transversale : confrontation des différents discours

Les différentes lectures des entretiens étaient nécessaires pour comparer, différencier et trouver des similitudes entre les diverses catégories d'enquêtés. Cependant il convient maintenant de comparer ces paroles habitantes avec les discours sur les villes moyennes développés, en première partie ou encore sur Béziers et son histoire en deuxième partie. C'est en comparant, confrontant les différents discours que nous serons à même de tisser cette toile discursive évoquée au début de la réflexion.

a. Ville moyenne, toujours synonyme d'ascension sociale ?

Les travaux de Nicole Commerçon évoqués en première partie faisaient état de l'ascension sociale que pouvait représenter la venue de populations rurales dans les villes moyennes pendant les Trente Glorieuses. En est-il de même aujourd'hui pour Béziers ? Ce n'est pas vraiment ce que l'on ressent à la lecture des entretiens menés. En effet nous percevons, surtout de la part des « partis » et des « nouveaux arrivants », un tableau social peu flatteur de la population biterroise. Il n'est pas nécessaire de revenir sur ce qui a été évoqué dans

l'analyse verticale, à savoir le décalage entre « partis » et « restés » au travers duquel nous percevions non seulement un décalage culturel mais aussi social. Les « restés » sont souvent condamnés à de « petits boulot », des emplois peu qualifiés, comme C. l'évoque :

« Après le désavantage en terme d'emploi c'est catastrophique, y'a pas de boulot ici, pour des gens qui font des études c'est très compliqué de trouver du travail à Béziers. On cherche même pas parce qu'on sait qu'y en a pas donc... Cet aspect c'est compliqué et puis en terme culturel pour les jeunes y'a pas vraiment grand-chose à faire. Donc une fois qu'on a fait un bowling et... et voilà (rires) ! Et si les 2-3 boites de nuit, c'est fini quoi. On fait plus grand-chose de plus. Y'a pas grand-chose à faire. »

Béziers comme ville moyenne n'est pas attractive pour les « gens qui font des études », donc pour une potentielle classe moyenne ou classe supérieure. Le manque d'attractivité s'est aussi ressenti au cours d'autres entretiens évoqués dans l'analyse verticale, notamment quand la question du vieillissement de la population a été traitée. B. fait la distinction entre deux catégories de « restés », certains ayant choisi de rester à Béziers et d'autres y ayant été plus contraints, faute de moyen ou de perspectives professionnelles :

« J'en connais qui partiront jamais. J'en connais pas mal qui partiront jamais qui resteront à Béziers toute leur vie. Parce qu'ils ont leur vie là-bas. Pas forcément une femme et des enfants ou un mari, mais parce qu'ils ont leur boulot là-bas et pour eux c'est inenvisageable d'habiter autre part que dans l'Hérault. Mais c'est plutôt une génération au-dessus je trouve. Plus les 30-40 ans. Les jeunes ben... ceux qui restent à Béziers, c'est ceux qui ont pas de thunes quoi. De tous mes potes que j'avais au lycée, ceux qui restent à Béziers, c'est vraiment ceux qui ont... bon je vais pas parler de capital culturel, parce qu'on va se perdre (rires) ! Mais en fait c'est plus ça. Parce que y'a des gens qui ont un budget égal, mais bon culturellement... y'en a qui sont en-dessous et qui vont rester à Béziers. Je sais pas comment dire. Mais en tout cas, ceux qui ont un peu de thunes, ils partent, c'est sûr. »

C'est un décalage social qui apparaît dans cette citation. Les « partis » étant assimilés à une certaine aisance financière et à des « ambitions » plus importantes que les « restés ». Pour quitter Béziers il a fallu en avoir les moyens, financiers d'une part, et « culturels » d'autre part. Au-delà du sentiment de supériorité des « partis » sur les « restés », perceptible au travers de cette citation, c'est la « fuite des élites » évoquée par Nicole Commerçon qui est perceptible. Le manque d'opportunités d'emploi mais aussi de structures d'enseignement supérieur, contraignent les personnes les plus qualifiées ou voulant poursuivre leurs études à fuir Béziers pour se former et être employées dans les métropoles.

Par ailleurs K. revient sur le « choc social » qu'elle a subit lors de ses premières années à Béziers :

« K. : Aussi, c'était un peu choc socialement pour moi. Parce que nous on a habité à Londres, c'était plutôt classe moyenne avec les autres mamans qui étaient autour du même âge que moi et

quand A. a commencé à la maternelle, j'ai commencé à parler avec quelqu'un j'ai dit « Tu es la maman de qui ? », elle me dit « Non, je suis pas la maman, je suis la grand-mère » !

F. : Oui ça c'est vrai qu'on est des parents beaucoup plus vieux que ce qu'on était à Londres. On est arrivés, on s'est retrouvés vieux parents entre guillemets. A la maternelle, les parents, dans la classe d'A. avaient tous dix, quinze ans de moins que nous quoi. Alors je sais pas si c'est pareil ici, mais en Angleterre, c'était un signe de classe sociale plus défavorisée, quand on a des enfants très jeune en tout cas en Angleterre c'était comme ça.

K. : Oui ça veut dire qu'on a pas fait d'études, qu'on a pas un bon travail qu'on a pas... et c'est vrai que ça éloigne un peu, parce que y'a pas le lien, tu as fait ta fac où, tu as étudié où... tu travailles où... »

Ce décalage saute aux yeux de nouveaux arrivants auparavant habitués aux métropoles et à côtoyer un autre « milieu social ».

Les travaux de Commerçon mettaient également en avant une grande mobilité au sein des villes moyennes, les assimilant à des « passoires », avec un nombre importants de mouvements d'entrées et de sorties. C'est un aspect qui est ressorti lors de l'entretien de M., qui en tant qu'enseignante a observé de nombreux changements dans la population :

- « *Y'a beaucoup de gens qui viennent s'installer à Béziers ?*

Ça oui. Je le vois avec l'école, y'a beaucoup de gens qui arrivent qui restent quelques temps et qui s'en vont. Y'a des familles qui restent deux ans, trois ans et qui s'en vont. De plus en plus, les gens ils naviguent. Ils viennent à Béziers « pour le soleil », ils te disent « pour le soleil », mais ils ont pas de travail, c'est ça qui... et ils en trouvent pas et donc ils s'en vont. Y'en a qui vont en région parisienne, dans l'arrière-pays, sur Marseille, dans les grandes villes, en général, ils s'en vont sur les grandes villes. Mais y'en a de plus en plus qui viennent à Béziers. Alors à Béziers y'a aussi beaucoup de turcs et de marocains, d'algériens, c'est toujours pareil, à l'école, on en voit de plus en plus qui s'installent. Les turcs c'est un peu nouveau. En général ils arrivent de Turquie. Y'a des familles qui viennent du Maroc et qui parlent pas français...y'a quand même beaucoup de primo arrivants à Béziers. Et y'a des roms aussi. Qui viennent s'installer à Béziers, y'en a pas mal.

- « *Vous savez pourquoi, ils viennent à Béziers ?*

C'est toujours pour le travail. Les français qui viennent s'installer, c'est parce qu'ils croient qu'ils auront du travail, il va faire beau, ils sont contents. Y'a aussi beaucoup de fonctionnaires qui se font muter, ça on en a. Des inspecteurs du travail, des impôts tout ça et qui viennent s'installer à Béziers, des gendarmes, tout ce qui est fonctionnaire. Y'a ceux qui viennent et qui ont pas de boulot et après, les étrangers. [...]

- « *Il y a quand même beaucoup de mouvements de population apparemment*

Je pense que ça bouge pas mal, parce que nous on est un quartier où ça bouge pas trop et où ça bouge maintenant donc je pense que ça bouge beaucoup à Béziers. Mais c'est général, c'est pas qu'à Béziers, les gens sont de plus en plus mobiles. C'est dû au travail, les gens cherchent du travail...Et dans ce sens-là, Béziers, c'est quand même pas facile d'y rester sans travail parce que c'est...y'en a pas beaucoup quoi. »

Selon M., les populations arrivant à Béziers seraient issues des classes peu favorisées, puisqu'elles s'installent à Béziers en espérant y trouver un travail, ce sont donc des personnes sans emploi. L'arrivée de primo-arrivants est aussi évoquée, ils occuperaient la plupart du temps un travail peu qualifié comme maçon, plombier ou ouvrier agricole. Par ailleurs, l'arrivée de fonctionnaires est aussi soulignée. Ville moyenne ne rimerait donc plus avec

classe moyenne, les emplois se faisant rares, les classes moyennes et supérieures seraient constituées principalement de fonctionnaires et de professions libérales, surtout dans le domaine de la santé. La description faite par M. si elle ne correspond plus aux constats effectués par N. Commerçon, rejoint les hauts chiffres du chômage dans la ville relatés par les différents articles évoqués dans la deuxième partie. Le « tableau social » de la ville donné par les habitants se rapproche des discours décrivant la paupérisation du centre-ville, le manque d'attractivité et d'opportunités d'emploi pour des jeunes ou encore des personnes diplômées.

b. Les représentations attachées aux villes moyennes perceptibles

Dans les entretiens des « partis » et des « nouveaux arrivants », la référence à une « ambiance », une « atmosphère » particulières, non seulement du sud, mais aussi spécifiques à la ville moyenne sont décelables.

« H. : Enfin, c'est pas vraiment une ambiance, mais quand tu manges ou que tu bois un verre au bar du palais c'est... t'as le coucher de soleil, c'est les vieilles pierres, c'est les arbres, c'est le ciel bleu, tu vois, c'est la fontaine, c'est piéton c'est... t'as un beau décor. »

Nous retrouvons les clichés de ville du sud, avec l'entretien de K. et F. lorsqu'ils évoquent les « balcons en fer forgé », « le linge qui pend aux fenêtres », « les ruelles étroites »... C'est par ailleurs lors de leur entretien que l'expression « ville où il fait bon vivre » est apparue. F., a beaucoup insisté sur l'ambiance dans Béziers qu'il appréciait particulièrement : « *C'est surtout cette ambiance. Oui, cette ambiance générale de douceur de vivre.* ». Béziers renoue avec une vision collant sur certains aspects à l'image de « ville balzacienne ». Elle ne correspond pas complètement à l'image stéréotypée esquissée lors de la première partie, mais elle correspond cependant à l'image provinciale sous-entendue dans l'expression « ville balzacienne ». Les attraits de Béziers comme « ville de province » sont surtout soulignés par les enquêtés ayant vécu à Paris, par exemple, dans l'entretien de H. :

« Après ce qui me manque, c'est ce qui me manque de la province aussi quoi. Tu vois aller à la piscine, sans qu'il y ait 30 000 personnes, quitter Béziers et en deux minutes t'es à la campagne, t'es à la mer en dix minutes, tu vas à la montagne en une heure et demi. [...] Après c'est boire un verre sur une placette au soleil, un vrai soleil chaud, avec les vieilles pierres autour, la cathédrale... y'a pas ça à Paris. Et puis un verre à deux euros, pas six euros la pinte ! »

Par ailleurs, M., dans son entretien évoque la proximité de la ville de province, le fait que les distances ne soient pas un « problème » que les trajets ne soient pas une corvée comme cela peut être le cas dans les grandes métropoles :

« C'est vrai qu'on a du temps. Parce que c'est une ville assez petite donc on passe pas son temps toujours dans les trajets. On a vite fait d'amener quelqu'un à un sport... On a du temps à Béziers,

après je sais pas si on peut réussir une grosse grosse activité sur Béziers, donc il faut se contenter d'un travail avec un salaire moyen, si c'est pas une profession libérale. »

Les caractéristiques de la « ville moyenne typique » évoquées en première partie, c'est à dire une ville « où les relations sociales sont autres », plaisante à vivre, au centre-ville « charmant », ne sont pas toutes mises en avant dans le discours habitant, mais nous en retrouvons quelques-unes, comme l'ambiance « tranquille », mais aussi le charme particulier des villes du sud et surtout les avantages d'une « ville balzacienne », c'est-à-dire une ville de province où les habitants ont beaucoup plus de temps qu'en métropole.

c. Des emblèmes et une histoire partagés

Les lieux emblématiques de la ville ont été identiques pour toutes les catégories d'enquêtés. Nous avons retrouvés invariablement, les allées Paul Riquet, la cathédrale, les arènes et parfois le Plateau des poètes et le stade de la Méditerranée. Les raisons évoquées pour le choix de ces lieux ont été là aussi invariablement les mêmes : des raisons historiques, du moins évoquant le passé de la ville. Lorsque H. a été questionné sur les lieux emblématiques de la ville, sa réponse a été :

« Hmm, facile ! La cathédrale, les allées, les arènes, le plateau. Et je pense que ça peut être les 9 écluses et le bord de l'Orb, c'est pas le cas, mais ça pourrait l'être. Quand même t'as une belle vue... »

- *Pourquoi ce seraient des lieux emblématiques ?*

Ben la cathédrale déjà t'as l'histoire, tu sens l'histoire de Béziers, les allées parce que c'est censé être l'endroit où tu sors, où tu te balades. Et les arènes ben c'est la férie, c'est là que c'est vivant... c'est là qu'il y a le côté un peu Espagne de Béziers... »

En évoquant ces emblèmes, la cathédrale notamment, il met en avant l'histoire que l'on « ressent » à travers ce lieu. Le rattachement au passé de la ville a aussi été souligné par M. et L. lorsqu'ils ont évoqué les arènes :

« M. : Et les arènes, parce que ça fait partie de...c'est mon quartier aussi, là où j'habite. Et ça fait partie de l'histoire de Béziers... Camille Saint-Saëns...une certaine époque du Béziers riche et un peu culturellement riche. Même si j'aime pas les corridas, si j'aime pas tout ce qui est autour de la corrida, j'aime bien les arènes. C'est aussi là où y'avait des spectacles avant dans les anciennes férias. Y'a des vedettes qui venaient donc on allait aux arènes, c'était toujours la fête d'aller aux arènes. »

« L. : Moi je me souviens en 1981 aux arènes y'a Julio Iglesias qui est venu. Je fais mon vieux, mais c'est important de la dire. C'est l'équivalent, c'est comme si aujourd'hui, enfin, c'est comme si y'a dix ans il était venu Céline Dion. On en aurait fait tout un pataquès ! Il avait l'aura d'une Céline Dion d'y a dix ans. »

Pour les « ancrés » et les « revenus », l'histoire de la ville se mêle aux souvenirs – puisqu'en un sens leurs souvenirs font aussi partie de l'histoire - qu'ils ont des lieux et cet aspect de matérialisation des souvenirs précédemment développé est de nouveau perceptible. Si elle,

L'histoire de la ville n'est pas connue par tous les enquêtés, mais c'est un élément important pour la constitution d'emblèmes, de symboles, d'une sorte d'« identité » rattachée aux lieux et à l'espace.

Par ailleurs les symboles de la ville, plus uniquement matériels, mais symboliques, liés aux anciennes renommées de la ville, ont pu se construire en fonction des regards extérieurs sur la ville. Les discours des personnes extérieures, mais aussi les discours médiatiques, parce qu'ils mettent en avant un certain visage de la ville, participe à la constitution d'emblèmes et de symboles. M. évoque les réactions de personnes non biterroises qui connaissaient Béziers sous certains aspects :

« Ça nous est arrivé il y a très longtemps quand on avait fait le stage à Cahors, un stage national, en 1998. Bon c'est un exemple hein. Les gens connaissaient la féria. Et quand on parle à un étranger, par exemple quand je suis allée en Angleterre récemment, j'ai dit que je venais de Béziers, il m'a répondu « Ah oui, Béziers, le rugby ». Le rugby et la féria en gros c'est ce qu'on connaît de Béziers. Si on dit qu'on est près de Montpellier ou près de la mer ça leur dit pas grand-chose, mais féria et rugby, en gros ils connaissent. Et un peu le vin, un peu le vin quand même. Mais ça se perd ça aussi. Au final qu'est-ce qu'il reste, il reste que la féria. Parce que le vin ça se perd et le rugby aussi. C'étaient les valeurs de Béziers, on disait, « Béziers, capitale mondiale du vin ». »

- *Pour vous c'étaient des symboles de la ville, le vin, la féria...*
Ah oui, parce que mon père il a fait la première féria, il était employé municipal. Il s'occupait de toute la signalisation, il travaillait la nuit, quand il y avait la féria, il travaillait la nuit. Et il me parlait de la féria comme de la fontaine de vin, capitale mondiale du vin. Ouais pour moi, la féria c'était important quand ça a commencé. Et le vin aussi. Mon père qui travaillait à la mairie et qu'il rencontrait des étrangers, il disait « le vin, le vin, la capitale du vin », et c'était vrai à l'époque. »

Certes, ces symboles ne sont plus d'actualité, mais ils perdurent dans les discours comme les traces du passé de Béziers. L'équipe de rugby n'évolue plus en Top 14, le vin n'a plus ce rôle de moteur... mais les symboles, eux, restent, car ils continuent d'être mis en avant par les discours de personnes extérieures. Les emblèmes de la ville restent vivants par les paroles et les discours, conférant à Béziers un petit reste de renommée liée à son histoire.

A travers la lecture transversale des différents discours, les discours évoqués dans les parties précédentes et les paroles des habitants ont pu être confrontés permettant ainsi de mettre en avant des similitudes ou des différences, du moins une nouvelle image de la ville. Ce sont plutôt les classes défavorisées que Béziers attireraient et non plus les classes moyennes. Par ailleurs, si, selon certain enquêtés, la ville confère toujours une atmosphère tranquille, une atmosphère « typique » d'une ville du sud de la France, ce tableau est très vite nuancé par une description d'un centre-ville beaucoup moins paisible et poétique. Les symboles qu'ils soient

matérialisés par des lieux ou qu'ils s'agissent de souvenirs du passé fédèrent aussi tous les enquêtés.

Par les analyses successives des entretiens, les différentes pratiques et leurs variations selon les enquêtés lorsqu'elles sont liées au centre-ville notamment, ou encore les valeurs attachées lieux qui varient selon les catégories d'enquêtés ont pu être étudiées. Toutes les distinctions entre les groupes d'enquêtés, participent à la construction d'un rapport aux lieux, à l'espace, spécifique. Une géographicité particulière s'instaure en fonction du statut des habitants. Les « partis » n'ont pas la même vision de leur ville que les « ancrés », ces derniers n'ayant pas le même rapport aux lieux que les « nouveaux arrivants »... Tous les points développés dans cette partie d'analyse ont mis en avant ces spécificités et ce rapport aux lieux différents, cette géographicité spécifique en fonction de la catégorie d'enquêtés.

CONCLUSION

L'étude des villes moyennes à la lumière des discours qu'ils soient politiques, scientifiques ou institutionnels ne permet pas réellement un éclaircissement de la notion. Chaque discours pris séparément permet la mise en valeur d'un aspect spécifique de la ville moyenne, qu'on ne retrouve pas nécessairement dans les autres discours, menant à une sorte d'impasse sémantique. L'analyse de discours généraux sur les villes moyennes ne permet pas de dégager l'« essence » des villes moyennes, du moins de distinguer des caractéristiques inhérentes à la notion et les villes moyennes se retrouvent dissoutes dans la pluralité des discours. C'est pour cette raison qu'aller au-delà des discours, par l'étude de la parole habitante est apparu comme une démarche intéressante. La prise en compte d'une ville moyenne particulière pour analyser la parole de ses habitants a permis la mise en exergue de différents sentiments, différentes géographicités.

Béziers, par sa situation singulière de déclin avancé ne laisse pas indifférente ses habitants, qu'ils soient « partis », « revenus », « ancrés » ou nouvellement arrivés dans la ville. Chaque catégorie d'enquêtés a des pratiques, des représentations, des sentiments spécifiques, mais des traits communs à l'ensemble de la population enquêtée ont aussi été décelés. Certains paradoxes sont ainsi apparus : les « ancrés », par exemple, parlent de leur ville comme s'ils y habitaient toujours, brandissant leur fierté d'être biterrois, alors qu'ils ne voudraient en aucun cas y vivre à nouveau, ou encore les « nouveaux arrivants » plus enclins à valoriser leur ville d'adoption que les « ancrés », souvent blasés.

La prise en considération de la parole des habitants a enrichi - par la diversité des vécus, des histoires, des ressentis - l'image de la ville moyenne tout juste esquissée par des discours « extérieurs », pour en faire un véritable tableau riche en nuances. L'étude de cette subjectivité habitante a permis d'avoir une vision « de l'intérieur », un discours ne portant plus un regard extérieur sur la ville et a permis la mise en valeur de voix trop peu écoutées. En mettant en lumière la diversité des discours sur les villes moyennes, cette analyse a contribué à tisser une toile discursive autour d'une ville particulière.

Effectuer un travail de terrain sur ma ville natale a été une expérience enrichissante, puisque j'ai ainsi pu partir à la redécouverte d'un espace qui ne m'était plus totalement familier. A chaque excursion en ville, à chaque rencontre avec les biterrois, une réflexion plus personnelle, sur mon vécu, mes ressentis face à Béziers aujourd'hui, s'est imposée ajoutant à

l'exploration spatiale, un voyage intérieur. Les souvenirs que j'avais de la ville se confrontaient à mes ressentis lors des entretiens, puisque j'ai successivement été une « ancrée », puis une « partie » pour finalement revenir à Béziers, mes sentiments se mêlaient souvent à ceux des enquêtés. Il a donc fallu trouver une juste mesure, entre une mise à distance totale impossible à mettre en œuvre et mon appartenance au terrain. Cette recherche d'une proche distance ou d'une lointaine proximité a été une des principales difficultés rencontrées lors de ce mémoire.

Cependant, peut-on dire que cette étude a mis le doigt sur une vérité de la ville moyenne ? Sur une réalité de Béziers ? Il serait bien présomptueux de l'affirmer. La réflexion menée dans les pages précédentes n'est pas elle-même qu'un autre discours sur les villes moyennes ?

L'aspect limité de cette étude notamment dans le choix des enquêtés est évident. Les points développés dans ce mémoire ne sont pas généralisables à l'ensemble de la population biterroise, les enquêtés n'ayant pas été choisi pour constituer un « panel représentatif », mais pour mettre en avant la diversité des paroles, des ressentis, entre les différentes catégories. C'est moins la représentativité de l'échantillon que la multiplicité des discours qui a été recherchée. En agrandissant encore le terrain d'étude à d'autres enquêtés, aux profils encore différenciés, il est évident que nos résultats gagneraient en pertinence.

De plus, l'étude ne concernant qu'une seule ville, elle n'est en aucun cas généralisable à l'ensemble des villes moyennes qui connaissent toutes des situations distinctes et spécifiques. L'analyse comparative entre différentes villes pourrait ainsi venir enrichir notre vision des problématiques discursives autour des villes moyennes et contribuer à l'enrichissement des connaissances d'un terrain peu étudié et pourtant très riche.

RESSOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages généraux :

- BACHELARD G., 2013, *Poétique de l'espace*, Paris, Puf, p214.
- BARTHES R., 1991, *L'aventure sémiologique*, Paris, Editions du Seuil, p359.
- BERQUE A., 2010, *Milieu et identité humaine. Notes pour un dépassement de la modernité*, Paris, Donner lieu, p147.
- CALVINO I., 1974, *Les villes invisibles*, Paris, Seuil, p189.
- CLAVAL P., 2012, Géographie culturelle, Paris, Armand Colin, p352.
- DARDEL E., 1990, *L'Homme et la Terre*, Paris, Fayard, Coll. Corpus des œuvres de philosophie, p360.
- DI MEO G., P. BULEON (dir.), 2007, *L'espace social*, Paris, Armand Colin, p303.
- ELIADE M., 1959, « Structure et fonction du mythe cosmogonique » p.471-495, in Sources orientales, *La naissance du monde*, Paris, Seuil.
- FOUCAULT M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, p294.
- GHASARIAN C. (dir.), 2002, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*, Paris, Armand Colin, 248p.
- GRAVIER J-F., 1958, *Paris et le désert français*, Paris, Flammarion, p317.
- HEIDEGGER M., 1958, « Bâtir Habiter Penser », in *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard.
- HEIDEGGER M., 1958, « L'homme habite en poète », in *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard.
- LUBIN A. Père, 1678, *Le Mercure géographique ou le guide des curieux des cartes géographiques*, Paris, C. Rémy.
- MERLEAU-PONTY, 1960, *Signes*, Paris, Folio, p576.
- MONGIN O., 2005, *La condition urbaine*, Paris, Seuil, p325.
- MALINOWSKI B., 1980, *Trois essais sur la vie sociale des primitifs*, Paris, Payot, p.184.
- MARTIN D-C., 1994, « Identités et politiques. Récit, mythe et idéologie », in Martin D-C (ed.), *Cartes d'identités, comment dit-on « nous » en politique ?*, Paris, Presses de la FNSP.

- PARK R., BURGESS E., MCKENZIE R., 1967, *The City*, Chicago, The University of Chicago Press, p.239.
- SAID E., 1980, *L'Orientalisme. L'Orient crée par l'Occident*, Paris, Editions du Seuil, p.392.
- SIMMEL G., 2013, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, Petite bibliothèque Payot, p107.

Articles généraux :

- CRENSHAW K., 1989, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, p.139-167.
- GERVAIS-LAMBONY P., 2004, « De l'usage de la notion d'identité en géographie. Réflexions à partir d'exemples sud-africains », *Annales de Géographie*, t.113, n°638-639, p.469-488.
- PERIGOIS S., 2006, « Signes et artefacts », *EspacesTemsp.net*, Travaux.

Ouvrages sur les villes moyennes :

- BRUNET R., 1997, « Villes moyennes : point de vue de géographe », p.13-25, in Commerçon N. et Goujon P. (dir.), *Villes moyennes, Espace, société, patrimoine*, Presses universitaires de Lyon.
- COMMERÇON N., 1988, *La dynamique du changement en ville moyenne*, Mâcon, Presses universitaires de Lyon, p578.
- GARDEN M., 1997, « Hiérarchie urbaines au dernier siècle de l'Ancien régime », p.29-33, in Commerçon N. et Goujon P. (dir.), *Villes moyennes, Espace, société, patrimoine*, Presses universitaires de Lyon.
- LAJUGIE J., 1974, *Les villes moyennes*, Paris, Editions Cujas, p215.
- LAMARRE C., 1997, « La ville moyenne : naissance d'un concept », p.35-43, in Commerçon N. et Goujon P. (dir.), *Villes moyennes, Espace, société, patrimoine*, Presses universitaires de Lyon.
- LUSSAULT M., 1993, *Tours : images de la ville et politique urbaine*, Tours, Maison des sciences de la Ville, Université François Rabelais.
- MONOD J., 1974, *Transformation d'un pays. Pour une géographie de la liberté*, Paris, Fayard, p186.

Articles sur les villes moyennes :

- COMMERÇON N., 1990, « Villes moyennes et classes moyennes ou les limites de la mobilité sociale », *Revue de géographie de Lyon*, Vol 65, n° 3, p.213-220.
- HAUTREUX J. ROCHEFORT M., 1965, « Physionomie générale de l'armature urbaine française », *Annales de Géographie*, t.74, n°406, p.660-677.
- MICHEL M., 1977, « Ville moyenne, ville moyen », *Annales de Géographie*, t.86, n°478, p.641-685.
- VEYRET VERNER G., 1969, « Plaidoyer pour les moyennes et petites villes », *Revue de géographie alpine*, t.57, n°1, p.5-24.
- *Urbanisme*, numéro spécial, « Les villes moyennes contre-attaquent », Mai/Juin 2011.
 - BOUG-BROC B., « Défendre le maillage historique du territoire français », p.3-4.
 - DE ROO P., « Des charnières territoriales à conforter », p.5-9
 - SAINT-JULIEN T., « La fin d'un modèle hiérarchique », p.10-12

Ouvrages sur Béziers :

- ARDOUIN-DUMAZET, 1904, *Voyage en France, Midi-Golfe du Lion*, Paris, Berger-Levrault, p351.
- BERGASSE J-D., MARASSE P., 2012, *De la place de la victoire à la gare par les allées Paul Riquet et la place de la citadelle*, Béziers, Ateliers Graphiques de la société I.S.O.C., p163.
- FOURNIER M., 2008, « Béziers, Bayreuth français», p.293-312, in Sagnes J. (dir.), *La révolte du Midi viticole cent ans après 1907-2007*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan.
- FOURNIER M., SAGNES J., 1986, « La capitale du vin : une ville et son vignoble (1815-1939) » in Sagnes J. (dir.), *Histoire de Béziers*, Toulouse, Privat.
- LAPEYRE C., ROQUE A., 1984, *Béziers pas à pas*, Paris, Horvath, p255
- SAGNES J., 1986, « Progrès de l'instruction et élargissement de la vie culturelle (XIXème et XXème siècles) », p.199-321, in Sagnes J. (dir.), *Histoire de Béziers*, Toulouse, Privat.
- Société languedocienne de géographie, 1891, *Géographie générale du département de l'Hérault*, Tome I, Montpellier, p356.

- VOLLE J-P. BARTEMENT D., 1997, « Béziers et Narbonne, le patrimoine comme fondement inachevé des politiques urbaines», p.449-460, in Commerçon N. et Goujon P. (dir.), *Villes moyennes, Espace, société, patrimoine*, Presses universitaires de Lyon

Articles sur Béziers :

- ADERER A., 1898, « Déjanire aux arènes de Béziers », *Le Théâtre*, n°9, pp.2-6.
- Correspondant particulier, 1907, « Manifestation monstre à Béziers », *La Petite République*, n°11351, 32^{ème} année, p.1.
- JAURES J., 1907, « Où va le midi », *La Dépêche*, n°14230, 38^{ème} année, p.1.
- Journal *L'illustration*, Une du numéro du 29 Juin 1907.
- LARROUMET G., 1899, « Chronique Théâtrale », *Le Temps*, numéro du Lundi 4 Septembre 1899.
- LORRAIN J., 1990, « Ciels de Béziers », *Album officiel de la représentation Prométhée*.

Rapports, documents officiels :

- D.A.T.A.R, 1972, *Les villes moyennes. Dossier d'étude*, Paris, La documentation française, p90.
- Fédération des villes moyennes, 2012, *Bilan d'activité*, p36.
- Ville de Béziers, 1978, *Contrat de ville moyenne*, p87.
- Ville de Rodez, 1973, *Une ville moyenne : propositions pour un contrat d'aménagement*.

Thèse, mémoire :

- COUMELONGUE M., 2013, *Villes moyennes et politiques : entre engouement et indifférence, quelles perspectives possibles ?*, mémoire sous la direction M-C. Jaillet, Université Toulouse II, Toulouse.
- PERIGOIS S., 2006, *Patrimoine et construction d'urbanité dans les petites villes : les stratégies identitaires de la requalification des centres villes en Isère*, Thèse pour l'obtention du doctorat en Géographie, Université Grenoble I, Grenoble.

Ressources numériques :

- Site du journal Le Devoir, (www.ledevoir.com)
Article de Christian Rioux, « Béziers, laboratoire du « nouveau » Front national », (<http://www.ledevoir.com/international/europe/403135/municipalesfran>), 12 Avril 2014
- Site du journal Le Monde, (www.lemonde.fr)
Article de Jean-Baptiste Chastand, « Béziers, l'hémorragie de l'emploi fait bondir le chômage à 15.5% » (<http://crise.blog.lemonde.fr/2013/04/25/a-beziers-lhemorragie-de-lemploi-fait-bondir-le-chomage-a-155/>), 20 mai 2014.
Article de Abel Mestre, « Les zones de force du FN se trouvent dans les villes moyennes »(http://www.lemonde.fr/municipales/article/2014/03/26/les-zones-de-force-du-fn-se-trouvent-dans-les-villes-moyennes_4389919_1828682.html), 10 Aout 2014.
- Site de The bygone bureau, (www.bygonebureau.com),
Article de John Daniel Davidson, « The Rust Belt of France : Béziers », (<http://bygonebureau.com/2012/06/25/the-rust-belt-of-france-beziers/>), 30 mai 2014.
- Site de France culture, (www.franceculture.fr),
Entretien de Dominique Crozat par Frédéric Says, « On est toujours l'assisté ed quelqu'un », (<http://www.franceculture.fr/emission-pixel-%C2%AB-on-est-toujours-l-assiste-de-quelqu-un-%C2%BB-2014-02-28>), 9 Aout 2014.
- Site du journal Midi Libre, (www.midilibre.fr),
Article de Laurent François, « Béziers/Rugby : à la gloire des héros de l'ASB », (<http://www.midilibre.fr/2013/12/16/en-l-honneur-des-brennus,797700.php>), 15 Juillet 2014.
- Site du journal Le Nouvel Observateur, (www.leplus.nouvelobs.com)
Article de Michel Crozat, « Robert Ménard arrive en tête à Béziers : il prospère sur la misère sociale de la ville » (<http://leplus.nouvelobs.com/contribution/1163353-robert-menard-en-tete-a-beziers-il-prospere-sur-la-misere-sociale-de-la-ville.html>), 9 Juillet 2014.

Sitographie :

- Site de l'insee, www.insee.fr
- Site de la ville de Béziers, www.ville-beziers.fr
- Site de l'Observatoire des inégalités, www.inegalites.fr

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	3
PREMIERE PARTIE Villes moyennes et discours	6
I. Le concept de discours	6
a. Discours et norme	7
b. Discours et rapports de pouvoir	8
c. Les villes moyennes appréhendées par les discours	9
II. Un discours institutionnel : des villes moyennes « bornées »	10
a. Une définition institutionnelle	10
b. Des politiques dédiées aux villes moyennes	11
III. Un discours scientifique affinant l'objet	13
a. Les villes moyennes, une « illusion statistique » ?	14
b. Les villes moyennes, témoins des Trente Glorieuses ?.....	15
IV. Des discours véhiculant un imaginaire des villes moyennes.....	18
a. Des attributs vantés par les discours politiques et institutionnels	18
b. Des attributs plus rêvés que réels.....	20
DEUXIEME PARTIE Un cas d'étude Béziers : ville moyenne paradigmique	23
I. Béziers, ville moyenne capitale	24
a. Une capitale viticole	24
b. Béziers, capitale culturelle et festive.....	28
c. Béziers, capitale du rugby	32
II. Des lendemains difficiles.....	34
TROISIEME PARTIE Notes méthodologiques.....	39
I. Espace, identité, géographicité	39
a. La relation particulière de l'individu à l'espace	39
b. Espace et identité	40
II. La préparation du terrain	44

a. Le choix des enquêtés	44
b. Présentation de la grille d'entretien	47
III. Un terrain appelant à la réflexivité	48
a. Le départ de Béziers, un premier « déracinement »... ..	49
b. ... offrant un nouveau regard sur la ville	50
c. L'appartenance au terrain, entre difficulté et atout.....	51
QUATRIEME PARTIE Analyses des entretiens	53
I. Première analyse verticale des entretiens	53
a. Les « partis ».....	53
b. Les « ancrés ».....	62
c. Les « revenus »	68
d. Les « nouveaux arrivants »	70
II. Lecture horizontale des entretiens	75
a. Le climat et la situation géographique comme principaux atouts	75
b. Une pratique des lieux partagée, une désertion du centre-ville	76
c. Une insertion facilitée par les associations et la scolarisation.....	78
III. Lecture transversale : confrontation des différents discours	80
a. Ville moyenne, toujours synonyme d'ascension sociale ?	80
b. Les représentations attachées aux villes moyennes perceptibles	83
c. Des emblèmes et une histoire partagés.....	84
CONCLUSION	87
RESSOURCES BIBLIOGRAPHIQUES	89
TABLE DES MATIERES	95
TABLE DES ILLUSTRATIONS	97
ANNEXES	98

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Photographies :

Photographie 1 : Rassemblement de l'APV à Béziers.....	27
Photographie 2 : Carte postale du grand café glacier.....	28
Photographie 3 : Carte postale de la terrasse du grand café glacier.....	31
Photographie 4 : Statue à la gloire d'Armand Vaquerin.....	33

Planches :

Planche 1 : Exemples de la couverture médiatique des révoltes viticoles de 1907.....	26
Planche 2 : Affiches actuelles illustrant la volonté d'un retour vers un « âge d'or ».....	37

Figure :

Figure 1 : Extrait de la chronique théâtrale sur le théâtre de plein air aux arènes.....	30
--	----

ANNEXES

Annexe 1 : Vivre à Carcassonne.....	100
Annexe 2 : Campagne de communication, « Demain je quitte la capitale ! ».....	102
Annexe 3 : Extraits de l'article d'A. Aderer.....	103
Annexe 4 : Article de J. Lorrain.....	105
Annexes 5 : Grilles d'entretiens.....	106
Annexe 6 : Carte du centre-ville de Béziers.....	110
Annexe 7 : Quelques données sur la situation biterroise.....	111
Annexe 8 : Entretien de H.....	113

Annexe 1 : *Vivre à Carcassonne*, Source : Archives départementales de l'Aude

Annexe 2 : Campagne de communication, « Demain je quitte la capitale ! », Source : FMVM

Annexe 3 : Extraits de l'article d'A. Aderer paru dans la revue *Le Théâtre* (1898)



B

ÉZIERS, disent les cours de géographie, est une ville pittoresque, située à 70 mètres d'altitude, sur une colline formée d'alluvions modernes, au nord du point de rencontre du canal du Midi avec le fleuve côtier de l'Orb. Ce n'est pas tout. Béziers est aussi une ville riche, remuante et passionnée, qui, depuis quelques années, a pris une extension considérable. Elle a, dans son passé, des pages glorieuses et aussi des pages sanglantes. Sous les Romains, elle s'appelait Biterra [Biterre], nom qui donna lieu à un dicton ironique :

Si Deus in terris yellet habitare, Biterris.

La traduction ne peut pas bien rendre la plaisanterie : « Si Dieu voulait habiter sur la terre, ce serait à Biterre ». — Les malicieux ajoutèrent : « ut iterum crucificaretur » — « pour y être de nouveau crucifié ». Pendant la guerre des Albigeois, Béziers fut saccagée de fond en comble. L'un des vainqueurs dit : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens. » Tous les hommes furent massacrés. Pour repeupler la ville, où il ne

restait que des femmes, on s'en rapporta aux Aragonais qui avaient égorgé les hommes. Depuis lors, une ère tranquille s'est ouverte pour la ville, devenue « la ville du vin ». Les marchés se règlent le vendredi, au milieu du bruit : on fait toujours beaucoup de bruit dans le Midi. Les bourgeois Biterrois ont de l'argent et il leur plaît de le dépenser à Béziers. Ils ont le sang chaud et vif et ils se passionnent rapidement. Ils se sont construit, il y a un certain nombre d'années, de belles arènes où les plus belles « spadas » de l'Espagne ont immolé de superbestaureaux, en dépit des protestations des âmes timorées. Les Biterrois sont-ils donc si féroces ? Non. Ils sont épris de mouvement et d'agitation. Ils ont un violent amour de la vie et de ses plaisirs. Leur promenade favorite s'appelle « le Plateau des poètes ». Le « Plateau des poètes » n'est pas très éloigné des « Arènes ». Et c'est ainsi que, dans ces arènes si souvent ensanglantées, a pu se produire la magnifique manifestation de poésie lyrique dont nous avons à parler aujourd'hui.

Un jour que M. Camille Saint-Saëns, dans l'une de ses pérégrinations méridionales, visitait avec plusieurs amis les arènes de Béziers, quelqu'un se mit à chanter. Le chant se répandit dans l'immense cirque, avec une sonorité si belle qu'elle émer-



LE CORINTHE M. V. DUC (de l'Opéra)

ACTE I.

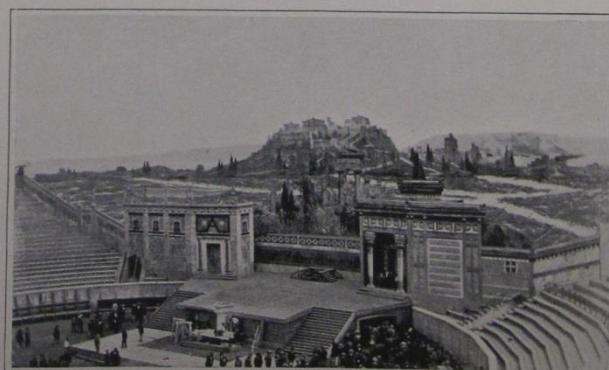
veilla le compositeur. Quelqu'un dit : « Quel bel opéra on pourrait représenter ici ! » Et M. Saint-Saëns d'ajouter : « En effet. » Il n'en fut pas dit davantage, mais, lorsque M. Saint-Saëns se rencontra avec son collaborateur et ami, M. Louis Gallet, l'auteur de tant de livrets appréciés, il lui raconta son voyage et il lui fit part du projet rêvé. Mais était-ce bien un opéra qui convenait aux arènes de Béziers ? M. Saint-Saëns estima qu'il serait plus conforme à la vérité artistique de tenter une nouvelle reconstitution des représentations grecques, analogue à celles, d'inoubliable mémoire, qui avaient été données à Orange. Quelques jours après, M. Gallet apportait le plan de *Déjanire*.

L'œuvre terminée, il fallait la produire. A ce moment, entre en scène celui qu'on appelle maintenant, non sans raison, le Mécène de Béziers, M. Castelbon de Beauhostes. Enthousiasmé par l'idée conçue, il mit à son service immédiatement « la forte somme », ajoutant que, s'il le fallait, elle serait encore grossie. On s'aboucha avec le directeur de l'Opéra, qui confia à ses meilleurs artistes le poème de M. Gallet; on a commandé la décoration à M. Jambon; on a groupé des chœurs et réuni des orchestres, renforcés par des artistes venus de Paris et même de Barcelone; on a engagé un corps de ballet, venu en grande partie de Covent Garden; on s'est adjoint des régisseurs, et puis on a travaillé. Les études n'ont pas cessé tout le mois d'août; et tous ceux qui, venus du dehors, y prenaient part, étaient logés et défrayés de tout : Mécène était toujours là. (Que ne

sommes nous à Béziers ! nous aurions un théâtre lyrique.) Rien ne fut oublié : le matin de la représentation, donnée le dimanche 28 août, la fontaine de la Citadelle, dont nous publions la silhouette, versait à flots le vin du crû.

... La légende d'Hercule, légende solaire, se dénoue par l'histoire de Déjanire. Nul n'ignore cette histoire. Fille d'un roi, vaillante et guerrière, maniant les armes, conduisant un char de guerre, Déjanire épouse Hercule ou Héraclès. Les deux époux se rendaient à Trachine, lorsqu'ils furent arrêtés par le fleuve Evenus. Le centaure Nessus porta Déjanire sur l'autre rive. Mais, séduit par sa beauté, il voulut lui faire violence. Hercule le blessa mortellement. Frappé à mort, et ne voulant pas mourir sans vengeance, le centaure ôta sa tunique pleine de sang et la donna à Déjanire, comme un charme qui lui rendrait son époux s'il trahissait la foi promise. Hercule ne se piquait pas, en effet, d'une grande fidélité. La fille d'Euryte, Iole, le retint bientôt. Déjanire envoya alors la tunique à son mari. Le héros la revêtit, et il se sentit aussitôt dévoré par des douleurs tellement insupportables que, pour s'y soustraire, il alluma un bûcher sur le mont d'Œta et monta. Déjanire se tua.

Ce mythe bizarre a inspiré à Sophocle une tragédie, qui n'est pas la meilleure du grand tragique, et qui est connue sous le nom de *Les Trachiniennes*. Sophocle suit la légende : le spectateur assiste à la « passion » du demi-dieu, fils de Zeus et d'Alcmène. Chez les Romains, Sénèque, qui écrivait des tragédies destinées, comme on sait, à être lues, des tragédies de salon, et qui em-



LA SCÈNE

Annexe 4 : Article de J. Lorrain, *Ciels de Béziers*, paru dans l'album officiel de la représentation de Prométhée (1990).



DÉCOR DE *Prométhée*

CIELS DE BÉZIERS

BÉZIERS et sa population allante, affairée, rieuse et bruyante, bien méridionale, presque marseillaise d'allure et de gaieté, Béziers et la quadruple rangée de séculaires platanes de ses allées Paul Riquet, le grouillement de ses cafés élégants et bondés de consommateurs à toute heure de jour et de nuit ; les allées Paul Riquet, qui rappellent à la fois le cours Belsunce de Marseille et la Rambla de Barcelone, avec, à leur extrémité, le jardin des poètes et l'immense panorama de la vallée de l'Orb, et parfois, à l'horizon, par les temps clairs, le bleu de la Méditerranée : Béziers et le dédale de ses petites rues montantes et descendantes, balcons de fer forgé, fenêtres grillagées aux maisons, la partie de la ville demeurée espagnole, le quartier des massacres, des fameux massacres de 1209. Ce sont des voûtes jetées d'un logis à l'autre, des rampes de granit et des cours intérieures, la rue de la Juiverie et la rue Trincavel, et la rue des Albigeois, les rues même qui virent la rive, la hache au poing et la *montera* de fer aux tempes, des partisans de Simon de Montfort. Tous ces coins et recoins sentent encore l'embuscade, l'attaque et l'effroi. Et sur ce terre-plein, dominant à la fois et la plaine et les Cévennes au Nord et les Corbières à l'Ouest, voici la cathédrale des évêques guerriers : Saint-Nazaire et sa grosse tour carree, fortifiée et flanquée d'échauguettes de citadelle arabe. Saint-Nazaire, l'église féodale que nous retrouvons dans toute la contrée, à Narbonne comme à Agde, véritable acropole et gardienne de la ville, attestant encore et par son architecture et le point stratégique de son emplacement l'horreur des sièges et des guerres de religion.

Saint-Nazaire et son cloître ! Son cloître et la mélancolie ensoleillée de tant de tombes et d'autels sous les arceaux romans de ses piliers ! Au loin c'est, à perte de vue, le velours vert des vignes, et des vignes, et des vignes montant jusqu'aux lignes grisâtres évaporées et lumineuses des chaînes courant à l'horizon, le serpentéole moiré de l'Orb au milieu des vignobles, l'Orb et les neuf arches de son pont !

Une rumeur de joie monte de la vallée : les vendanges ont commencé la veille, et les « gavaches » (les Genevois engagés pour les travaux), les gavaches descendus de la montagne occupent en ce moment les faubourgs... Oh ! leurs belles statues et leurs groupements à la fois insouciant et affairés d'artisans heureux, sur la route qui conduit aux écluses, les « écluses de Fonserannes » là-bas, dans la plaine, les écluses de Fonserannes qui font communiquer l'Orb avec le canal du Midi !

Et le long du canal, l'ombreuse et belle promenade des Platanes, la voûte de fraîcheur et d'obscurité verte de leurs grosses branches retombantes, le petit bois d'yeuses de l'autre rive, yeuses et saules planches on dirait pour une ronde de Napoléon et, entre les lourds chalands chargés de foudres, le reflet enflammé d'un ciel unique, un ciel tout de vermeil et de turquoise pâle, dédoublé ce soir-là dans l'eau !

Oh ! la magie fulgurante et pourtant atténuée et si douce de ce ciel de Béziers ! Ses floconnements roses, ses traînées d'ambre, et les cendres d'or blème sur la soie changeante d'un horizon d'apothéose, un ciel de gloire, allumé, on eût dit, sur un paysage du temps de Louis XIV,

un ciel de couronnement et de victoire dont les transparences et la chaleur me rappellent encore le ciel de Velasquez dans la *Rédemption des lances à Bréda*, un ciel de plaines et de lointaines montagnes, d'un coloris si violent et pourtant si fondu que le fait de le regarder devient une joie : crépuscule inouï qui demeurerait toujours dans mon esprit, associé à l'idée de Béziers comme un parfum demeure associé à la chair au souvenir de telle heure d'amour.

Agde, *Agda, uros nigra, splenca latronum*, Agde, ville noire, cavale de voleurs... On m'a vanté le type des Agathois, rivales en beauté des filles d'Arles, le caractère de leur costume et la pureté en valeur par une curieuse coiffure, une coiffure légendaire dans tout le Midi : nulle part, en France, le sang grec n'a laissé de traces plus profondes que dans cette Agde vingt fois pourtant assiégée, prise et saccagée par les Vandales, les Visigoths, les Sarrazins et les Francs, et forcément les Albigeois. Nous voici donc errants par les petites rues caillouteuses et sordides d'Agde la Noire, et puis rôdant sur les bords canalisés de l'Hérault ; mais il aurait fallu venir ici un dimanche, assister à la sortie de la messe et regarder défiler les Agathois en costume de fête, sur l'esplanade où se voient encore les restes des remparts et la statue de sainte Agathe dominant une fontaine de son buste de marbre.

Les Agathois rencontrées ont l'affreux chapeau rond des grisettes de partout ; à peine si quelques-unes ont les tempes festonnées des fameuses ondulations de leurs fameux bandeaux... Et nous nous serions dérangés pour rien, sans les grandes arcades romanes et les petites fenêtres en meurtrières de l'ancienne cathédrale, cathédrale fortifiée comme Saint-Nazaire à Béziers et Saint-Just à Narbonne, mais l'air encore plus citadelle que toutes les églises déjà vues dans la région, avec sa grosse tour sans flèche et son toit disparu derrière un écran de créneaux.

L'Hérault la reflète dans ses eaux calmes ; des bateaux de pêche dorment dans son ombre, et c'est jusqu'à la mer voisine la grande allée d'eau mélancolique et navigable d'une rivière, pareille à un canal. Elle s'étend jusqu'au bleu méditerranéen entre des berges plates et vertes, un paysage presque hollandais sans les vignobles dans la plaine et les Cévennes apparues à l'horizon à la chute du soleil.

Mais les zébrures de braise et de flamme, les dorures de ce ciel de plaines et de montagnes à la tombée du jour, les vols de flamants roses tout à coup répandus dans la soie lumineuse et moirée de ces ciels, l'incendie sur le fleuve, l'incendie sur la mer et les Pyrénées et le Canigou surgis, soudain, en arabesques mauves au-delà des vagues, dans la courbe du golfe, sur ce brasier ardent, telles les rives magiques de quelque île bienheureuse comme on en rêve en mer.

Oh ! les ciels d'apothéose et de gloire irradiée de ces pays du vin, les ciels de Béziers et d'Agde.

JEAN LORRAIN.

Annexes 5 : Grilles d'entretiens

Partis

Pratiques de l'espace	Fréquentation	Quels étaient les lieux que vous fréquentiez quand vous habitez Béziers ? Lorsque vous revenez à Béziers, quels lieux fréquentez-vous ?
	Lieux	Quels sont les lieux que vous appréciez, dans lesquels vous aimez aller lorsque vous revenez à Béziers ? Pourquoi ? Y a-t-il des lieux dans lesquels vous ne vous rendez jamais ? Lesquels ? Pourquoi ?
	Marqueurs	Quels seraient pour vous les lieux emblématiques de la ville ? Pourquoi ? Quels sont selon vous les lieux « populaires » de la ville ? (populaire au sens d'attractifs, qui sont connus pour être des lieux de rencontre) Ces lieux sont-ils les mêmes que lorsque vous habitez à Béziers auparavant ?
Récit de la ville	Mise en scène	Que conseilleriez-vous de faire, ou de ne pas faire, à des gens étant de passage à Béziers pour quelques jours ? Selon vous quels sont les atouts, les faiblesses de la ville ?
	Image	Parlez-vous de Béziers aux personnes que vous côtoyez dans votre ville actuelle ? Connaissent-elles la ville ? Quelle image en ont-elles ? Que pensez-vous de l'image de la ville véhiculée par les médias (principalement nationaux) ?
	Rapport à la ville	Pourquoi êtes-vous parti de Béziers ? Est-ce que vous vous tenez au courant de ce qui se passe à Béziers ? (actualité, résultats sportifs...) Est-ce que vous vous verriez vivre à Béziers ? (sur du court terme, du long terme ?) Que diriez-vous à une personne voulant venir s'installer à Béziers ? Et voulant quitter Béziers ?
Soi et les autres	Identité/identification	Lorsque des gens vous demandent d'où vous venez, que répondez-vous ? Revenez-vous souvent à Béziers ? Pourquoi ? Y a-t-il des choses qui vous manquent quand vous n'êtes pas à Béziers (lieux, personnes, ambiances...) ?
	Interactions	Avez-vous conservé des rapports avec des biterrois qui habitent toujours Béziers ? Qui en sont parti ? Quelle est la nature de ces rapports ? Comment s'est passé le premier contact avec votre nouvelle ville ? Le premier contact avec ses habitants ?

Nouveaux arrivants

Pratiques de l'espace	Fréquentation	Quels sont les endroits que vous fréquentez (jour/semaine/mois) ? Quels lieux fréquentez-vous le weekend end, lors de vos sorties, de vos loisirs ?
	Lieux	Quels sont les lieux que vous appréciez, dans lesquels vous aimez aller ? Pourquoi ? Y a-t-il des lieux dans lesquels vous ne vous rendez jamais ? Lesquels ? Pourquoi ?
	Marqueurs	Quels seraient pour vous les lieux emblématiques de la ville ? Pourquoi ? Quels sont selon vous les lieux « populaires » de la ville ? (populaire au sens d'attractifs, qui sont connus pour être des lieux de rencontre)
Récit de la ville	Mise en scène	Que conseilleriez-vous de faire, ou de ne pas faire, à des gens étant de passage à Béziers pour quelques jours ? Selon vous quels sont les atouts, les faiblesses de la ville ?
	Image	Connaissiez-vous Béziers avant de vous y installer ? Quelle image en aviez-vous ? Pourquoi ? Est-elle différente maintenant ? Que pensez-vous de l'image de la ville véhiculée par les médias (principalement nationaux) ?
	Rapport à la ville	Pourquoi êtes-vous venu habiter à Béziers ? Comptez-vous y rester, en partir, pourquoi ? Que diriez-vous à une personne voulant venir s'installer à Béziers ? Et voulant quitter Béziers ? Si vous deviez partir, qu'est-ce qui vous manquerez ? (des lieux, des ambiances, des gens...)
Soi et les autres	Identité/identification	Lorsque des gens extérieurs à la ville vous demandent d'où vous venez, que répondez-vous ? Retournez-vous souvent dans votre ancienne ville ? Qu'y a-t-il à Béziers qu'il n'y avait pas dans votre ancienne ville ? Qu'est-ce qui vous manque de votre ancienne ville ?
	Interactions	Quels a été votre rapport avec les biterrois à votre arrivée ? Comment sont ces rapports aujourd'hui ? Avez-vous gardé des contacts avec des personnes habitant votre ancienne ville ? Comment ont-ils perçu votre venue à Béziers ?

Ancrés

Pratiques de l'espace	Fréquentation	Quels sont les endroits que vous fréquentez (jour/semaine/mois) ? Quels lieux fréquentez-vous le weekend end, lors de vos sorties, de vos loisirs ? Quels lieux fréquentiez-vous il y a 10 ans pour vos loisirs ?
	Lieux	Quels sont les lieux que vous appréciez, dans lesquels vous aimez aller ? Pourquoi ? Y a-t-il des lieux dans lesquels vous ne vous rendez jamais ? Lesquels ? Pourquoi ?
	Marqueurs	Quels seraient pour vous les lieux emblématiques de la ville ? Pourquoi ? Quels sont selon vous les lieux « populaires » de la ville ? (populaire au sens d'attractifs, qui sont connus pour être des lieux de rencontre). Ces lieux sont-ils les mêmes qu'il y a 10 ans ?
Récit de la ville	Mise en scène	Que conseilleriez-vous de faire, ou de ne pas faire, à des gens étant de passage à Béziers pour quelques jours ? (activités, visites, loisirs...) Selon vous quels sont les atouts, les faiblesses de la ville ?
	Image	Que pensez-vous de l'image de la ville véhiculée par les médias (principalement nationaux) ? Vous arrive-t-il de parler de Béziers à des gens qui ne sont pas biterrois/qui ne connaissent pas Béziers ? De quoi parlez-vous ? Comment décririez-vous la ville à des gens qui ne la connaissent pas ?
	Rapport à la ville	Envisagez-vous de vivre ailleurs, dans une autre ville ? Pourquoi, laquelle ? Que diriez-vous à une personne voulant venir s'installer à Béziers ? Et voulant quitter Béziers ? Si vous deviez partir, qu'est-ce qui vous manquerez ? (des lieux, des ambiances, des gens...)
Soi et les autres	Identité/identification	Lorsque des gens extérieurs à la ville vous demandent d'où vous venez, que répondez-vous ? Est-il déjà arrivé que la personne qui vous posait cette question ne connaisse pas Béziers ?
	Interactions	Y a-t-il beaucoup de personnes qui viennent s'installer à Béziers ? Est-ce une bonne chose selon vous ? Connaissez-vous des gens qui sont partis de Béziers ? Avez-vous gardé le contact avec eux ?

Pratiques de l'espace	Fréquentation	Quels sont les endroits que vous fréquentez (jour/semaine/mois) ? Quels lieux fréquentez-vous le weekend end, lors de vos sorties, de vos loisirs ? Ces lieux sont-ils les mêmes que lorsque vous habitez à Béziers auparavant ?
	Lieux	Quels sont les lieux que vous appréciez, dans lesquels vous aimez aller ? Pourquoi ? Y a-t-il des lieux dans lesquels vous ne vous rendez jamais ? Lesquels ? Pourquoi ?
	Marqueurs	Quels seraient pour vous les lieux emblématiques de la ville ? Pourquoi ? Quels sont selon vous les lieux « populaires » de la ville ? (populaire au sens d'attractifs, qui sont connus pour être des lieux de rencontre) Ces lieux sont-ils les mêmes que lorsque vous habitez à Béziers auparavant ?
Récit de la ville	Mise en scène	Que conseilleriez-vous de faire, ou de ne pas faire, à des gens étant de passage à Béziers pour quelques jours ? Selon vous quels sont les atouts, les faiblesses de la ville ?
	Image	Parlez-vous de Béziers dans les villes que vous avez habitées ? Les personnes connaissaient-elles la ville ? Quelle image en avaient-elles ? Que pensez-vous de l'image de la ville véhiculée par les médias (principalement nationaux) ?
	Rapport à la ville	Pourquoi êtes-vous revenu habiter à Béziers ? Comptez-vous y rester, en partir, pourquoi ? Que diriez-vous à une personne voulant venir s'installer à Béziers ? Et voulant quitter Béziers ? Si vous deviez partir, qu'est-ce qui vous manquerez ? (des lieux, des ambiances, des gens...)
Soi et les autres	Identité/identification	Lorsque des gens extérieurs à la ville vous demandent d'où vous venez, que répondez-vous ? Lorsque vous habitez dans des villes différentes et que l'on vous demandait d'où vous veniez, que répondiez-vous ? Qu'y a-t-il à Béziers qu'il n'y avait pas dans les villes où vous avez habité ? Qu'est-ce qui vous manque de ces anciennes villes ?
	Interactions	Quel a été votre rapport avec les biterrois à votre arrivée ? Comment sont ces rapports aujourd'hui ? Aviez-vous gardé le contact avec des biterrois lorsque vous n'habitiez pas Béziers ?

Annexe 6 : Carte du centre-ville de Béziers, Source : openstreetmap



Annexe 7 : Quelques données sur la situation biterroise

Béziers est une ville du Languedoc-Roussillon, située à 75 km de Montpellier, la préfecture du département de l'Hérault. Elle est desservie par deux autoroutes, l'A9 et l'A75, bénéficie d'un aéroport (l'aéroport de Béziers-Vias) de taille modeste et d'une gare assez bien desservie, puisqu'elle permet de relier Paris en quatre heures.

Le Languedoc-Roussillon est une région qui connaît un taux de pauvreté élevé, puisque la région était en 2012 la troisième région la plus pauvre de France métropolitaine avec un taux de pauvreté de 19,4 %, derrière la Corse (19,7 %) et le Nord Pas de Calais (19,5 %).²² En 2013, l'Aude, les Pyrénées-Orientales, le Gard et l'Hérault (tous ces départements faisant partie du Languedoc-Roussillon), se classaient parmi les dix départements où le taux de pauvreté était le plus élevé en France métropolitaine avec des taux respectifs de 12,3 %, 12,0 %, 11,7 % et 11,1 %.

Tableau 1 : Evolution de la population entre 1968 et 2009

	1968	1975	1982	1990	1999	2009
Population	80 481	84 029	76 647	70 996	69 359	70 957

Réalisation : Marine COUMELONGUE, Source : INSEE

La population biterroise décroît entre 1968 et 1999 pour connaître un léger regain en 2009. Cette décroissance démographique est due au solde migratoire négatif, les taux de natalité et de mortalité se compensant pour ces périodes. La légère croissance démographique de la dernière décennie est due autant à un solde migratoire positif qu'à un solde naturel positif lui aussi.

Entre 1999 et 2009 il n'y a pas d'évolution majeure ou révolutionnaire dans les parts de chaque catégorie socioprofessionnelle. La forte proportion de retraités, de personnes sans activités professionnelles, d'employés et d'ouvriers est à noter tout comme la faible part des cadres, professions intellectuelles supérieures ou encore des artisans et des chefs d'entreprise. Par ailleurs, la très faible proportion des agriculteurs témoigne une fois de plus de la fin de l'âge d'or du vin.

Le taux de chômage des 15-64 ans à Béziers était en 2011 de 22 %, contre 16,2 % pour la région Languedoc-Roussillon et 12,3 % pour la France métropolitaine.

²² Source : Observatoire des inégalités

Tableau 2 : Population de 15 ans ou plus selon la catégorie socioprofessionnelle

	2009	%	1999	%
Ensemble	58 770	100,0	57 869	100,0
Agriculteurs exploitants	193	0,3	208	0,4
Artisans, commerçants, chefs d'entreprise	2 087	3,6	2 098	3,6
Cadres et professions intellectuelles supérieures	2 367	4,0	2 445	4,2
Professions intermédiaires	5 345	9,1	5 146	8,9
Employés	9 552	16,3	9 569	16,5
Ouvriers	7 146	12,2	6 583	11,4
Retraités	19 025	32,4	16 355	28,3
Autres personnes sans activités professionnelle	13 055	22,2	15 465	26,7

Réalisation : Marine COUMELONGUE, Source : INSEE

Cette situation économique est d'autant plus difficile au regard des foyers fiscaux imposables et non imposables avec plus de la moitié des foyers fiscaux biterrois qui ne sont pas imposables, c'est-à-dire avec des revenus inférieurs au seuil d'imposition. Il y a donc une large part de ménages modestes à Béziers.

Tableau 3 : Foyers fiscaux imposables et non imposables

	2009	2008	2007	2006
Ensemble des foyers fiscaux	45 119	45 546	45 235	44 520
Foyers fiscaux imposables	17 346	17 549	18 256	17 666
Foyers fiscaux non imposables	27 773	27 997	26 979	26 854

Réalisation : marine COUMELONGUE, Source : INSEE

Par ailleurs, il est à noter que la part des logements vacants dans la ville est de 16,7 %, contre 7,8 % pour la région Languedoc-Roussillon et 7,3 % pour la France métropolitaine.

Annexe 8 : Entretien de H.

Depuis combien de temps tu es parti de Béziers ?

8 ans.

Pourquoi tu es parti ?

Pour mes études et pour mon travail. Après le Bac, 6 ans d'études et deux ans de travail. J'ai d'abord fait deux ans à Toulouse puis 3 en banlieue parisienne, 4 ans plutôt, et 2 ans de travail à Paris. Mais je suis revenu un petit peu pendant des stages que j'ai fait dans le sud.

Et jusqu'à tes 18 ans tu as toujours habité Béziers ?

Non stop !

Est-ce quand tu y habitais il y avait des lieux tu aimais bien, où tu aimais bien aller ?

Bonne question ! Ben.... Heu, le quartier du collège, du lycée, de mon école primaire et voilà. Il y avait des terrains de boules, des espaces verts... Et puis je bougeais pas beaucoup de là du coup. Sinon dans Béziers même... Heu... Le stade. Il est cool le stade de la Méditerranée. Heu... La plage, Valras. Le reste j'ai appris à l'aimer plus tard !

Tu rentres souvent à Béziers ?

Tous les deux mois, au moins.

Et quand tu reviens, il y a des lieux où tu aimes aller ?

Où est-ce que je vais quand je reviens ? Je vais tout le temps à la Cathédrale, quasiment tout le temps.

Pourquoi ?

Ah je sais pas pourquoi, bonne question. Je vais voir la vue, je rentre dans la cathédrale, je sais pas j'aime bien, je trouve ça beau, j'aime bien l'ambiance, je trouve ça apaisant, ressourçant. Je me gare toujours à la madeleine – c'est pas trop cher franchement !. Je vais rue du 4 Septembre, ça me rappelle Plus Belle La Vie. Puis je vais où y'a des travaux, quand y avait les travaux place de la mairie j'y allais, en ce moment je vais aux chalonniers, il y a des fouilles qui vont commencer. Des fois je vais à St-jacques et tout, je l'ai même fait découvrir à un ami qui habitait Béziers une fois. Je vais me balader à St-Jacques, par là quoi, les arènes romaines. Ça j'y allais pas quand j'étais au lycée. Ouais quand j'étais au lycée j'allais juste sur les allées.

Et tous ces lieux où tu vas maintenant, tu les as découverts après que tu sois parti ?

Non ben avant... Ben déjà j'ai une voiture je suis plus indépendant, je peux y aller. Avant ouais, on allait se balader sur les allées. Les allées c'était vraiment le truc... ou au plateau, on se baladait au plateau.

Et quand tu reviens à Béziers, tu vas sur les allées ou au plateau ?

Le plateau j'y vais heu... si des fois j'y vais, quand j'arrive de la gare l'été que je suis tout seul je passe par le plateau. L'été je vais au plateau, l'hiver non. Et heu, attend... Ouais y'a le polygone, mais je vais pas mal au polygone. Quand j'étais au lycée c'était Auchan, maintenant c'est le polygone.

Y'a des lieux dans lesquels tu vas jamais ?

Le Faubourg, je vais jamais au Faubourg.

Pourquoi ?

J'ai rien à y faire. Je vais jamais aux neuf écluses non plus. Je trouve pas ça beau. Mais là ils vont le refaire peut-être que ça va être sympa hein, ils vont faire une balade le long de l'Orb, ça peut être sympa, peut-être que j'irai. Et je sais pas le Faubourg, pour y aller faut prendre la rue Canterelle, qui est pas non plus heu... bien mise en valeur... peut-être que s'ils la remettent en valeur j'irais. Après je vais jamais.... A la Font-Neuve, j'ai rien à y faire aussi. A la Devèze à part le stade, j'ai rien à y faire. Je vais jamais à Géant Casino, Kiabi, la zone là-bas, j'y vais jamais...

C'est quoi pour toi les lieux emblématiques, qui représentent la ville ?

Hmm, facile ! La cathédrale, les allées, les arènes, le plateau. Et je pense que ça peut être les 9 écluses et le bord de l'Orb, c'est pas le cas, mais ça pourrait l'être. Quand même t'as une belle vue...

Pourquoi ce seraient des lieux emblématiques ?

Ben la cathédrale déjà t'as l'histoire, tu sens l'histoire de Béziers, les allées parce que c'est censé être l'endroit où tu sors, où tu te balades. Et les arènes ben c'est la féria, c'est là que c'est vivant... c'est là qu'il y a le côté un peu Espagne de Béziers...

C'est aux arènes que c'est vivant ?

Y'a que là que c'est vivant en hiver. Même au nouveau champ de Mars, j'y vais de temps en temps, mais voilà... Les arènes quand t'y vas tu sens quand même... c'est un peu plus... c'est le nouveau cœur quoi.

Si on t'avait posé la question quand t'habitais Béziers, tu penses que tu aurais dit les mêmes lieux ?

Je pense. Peut-être que maintenant un jeune te dirait qu'il y a le polygone et le Champ de Mars, mais pour moi c'est pas... non ça a pas changé.

C'est pas quoi ?

Ben le polygone c'est un centre commercial, c'est pratique pour faire ses courses.

C'est pas un endroit où tu vas te balader ?

Ah non, ben déjà t'as vue sur les rails, c'est pas non plus... Franchement je suis passé y'a trois semaines place de la mairie, il faisait beau, c'est plus sympa comme terrasse.

Tu préfères aller dans le centre-ville

Ouais. Ben c'est plus sympa. Y'a un peu de monde au final, pas beaucoup, mais bon... Parce que ouais, même on parlait des allées, mais les allées quand j'étais au lycée c'était plus vivant puisque y'avait le cinéma, le mc do tout ça, c'était beaucoup plus le cœur. Maintenant.... Maintenant j'y passe ouais.

Tu fais que passer sur les allées ?

Je vais de moins en moins aux bars qu'il y a sur les allées. Les bars le soir sur les allées j'y vais plus, quand je suis à Béziers je vais pas là quoi. Avant y'avait le Buddha, le Grillon tout ça... Le bar de la comédie en journée peut être un verre mais bon... ouais prendre un verre quoi. Je pense que maintenant j'irai plus à la mairie, y'a plus de soleil à la mairie. Tu vois y'a l'ombre sur les allées, le soleil à la mairie, ça change.

Qu'est-ce que tu conseillerais de faire à des gens de passage pour deux ou trois jours à Béziers ?

Si c'est l'hiver... Je serai bien embêté ! Si c'est l'été, boire un verre ou manger un bout à la cathédrale au bar à côté du palais de justice, parce que c'est super sympa l'été. Se balader au plateau des poètes, manger en face des arènes au Lou Manol ou sur les allées, boire un verre sur les allées. Et venir aux festivals, il paraît qu'il y a des concerts de swing les pieds dans l'Orb, des concerts au bord de l'Orb... Je leur dirai de faire ça. Et les restaus étoilés, Petit Pierre, Parfum des Garrigues, l'Ambassade... Par contre l'hiver je sais pas quoi leur dire.... Carcassonne (rires), Sigean, Sète ! Ah ouais non l'hiver... On irait à la cathédrale, mais l'été c'est plus vivant y'a quand même plus de monde. L'hiver je suis pas sûr que ça les charmerait beaucoup. Si les allées, les arènes... je leur dirai la cathédrale, les arènes, les allées le vendredi pour le marché.

Tu conseillerais plus des lieux, des choses à voir, où des endroits avec une ambiance spéciale, où c'est agréable... ?

Enfin, c'est pas vraiment une ambiance, mais quand tu manges ou que tu bois un verre au bar du palais c'est... t'as le coucher de soleil, c'est les vieilles pierres, c'est les arbres, c'est le ciel bleu, tu vois, c'est la fontaine, c'est piéton c'est... t'as un beau décor. Je pense que c'est ce que rechercherait un touriste dans le sud niveau ambiance quoi. Moi je me sens bien là-bas, je me sens en vacance quand je fais ça l'été. Faire ça au polygone... y'a pas d'intérêt quoi. Je trouverai ça nul.

Ce serait quoi pour toi les atouts, les faiblesses de Béziers ?

Pour moi les atouts heu... Déjà l'emplacement, t'as le climat, t'as la mer... t'es quand même à deux pas du Haut-Languedoc, t'es à deux pas d'endroits super cools genre Carcassonne, Nîmes, Montpellier, t'as la nature pas loin, t'as les gorges, t'as l'Orb... Bref, t'as l'emplacement. Puis t'as l'Histoire. C'est quand même autre chose qu'une ville qui a été fondée en 1100 et quelques, celle-là elle est grecque tu vois.

Tu connais bien l'Histoire de Béziers ?

Ouais, mais c'est parce que ça m'intéresse. Y'a plein d'époques, quand tu te balades dans la ville tu vois plein de choses. Du coup c'est une ville qui est belle. Enfin, même si elle tombe en ruines, potentiellement, elle est vachement belle. Ça plairait à tout le monde, tout le monde dirait qu'elle a un potentiel génial. C'est quand même une grosse ville, la zone du biterrois c'est tout l'ouest de l'Hérault mais au sens large, par rapport... ça va jusqu'à la Salvetat, jusqu'à Agde, jusqu'à Pézenas, même jusqu'à Lodève si ça se trouve, c'est assez gros comme zone. Après comme atout... je pense pas qu'il y ait beaucoup d'atouts économiques. Voilà dans les désavantages, les poids, c'est que y'a pas d'atouts économiques, y'a rien à faire, du coup c'est pauvre. Et ça s'est trop étalé, y'a trop d'offre de logements à l'extérieur, les gens habitent pas en centre-ville puisque c'est dégradé, mais ils préfèrent des beaux logements en périphérie. Du coup ça craint dans le centre, en fait c'est désert, surtout l'hiver, c'est que c'est désert. Mais c'est très beau ! (rires) ça a un beau potentiel !

Tu parles du centre qui est désert, c'est une situation que tu avais déjà remarqué quand tu habitais à Béziers ? Ou c'est quelque chose que t'as réalisé après en étant parti ?

Quand j'étais à Béziers, c'est vrai que quand je suis allé à Toulouse ou à Montpellier pour la première fois j'ai vu du monde ça m'a fait drôle. Mais quand j'étais à Béziers, j'ai quand même vu le cinéma fermer, le Mc do partir... Sur le coup ça fait un petit choc, mais quand on revient deux ans après, ça fait encore plus un choc. Quand j'étais au lycée je suis déjà rentré du cinéma à chez moi à pied, on était trois au milieu de la route et y'avait pas de voiture. Je pense avoir vu en direct le déclin...

Tu as réalisé à l'époque que Béziers changeait ?

Oui j'ai réalisé quand même. Enfin j'ai réalisé, je pense que le cinéma a fermé quand j'étais en terminale donc j'étais déjà là quand ça a ... Mais je revenais quand même tous les week-ends et on prenait la voiture pour aller à un autre cinéma, on allait plus en ville. Pendant un an ou deux on est plus allés en ville. Il s'est passé un truc. Puis mon dentiste s'est retrouvé du centre-ville à la périphérie, mon opticien pareil, du coup j'avais plus de raison d'aller en ville, j'avais plus de raison.

Tu vas dans le centre-ville juste pour te balader maintenant ou même quand t'as besoin d'acheter des choses t'y vas ?

Si, mais c'est par conviction. Je vais chez Eram rue de la République parce que c'est jamais très cher, c'est toujours en liquidation j'ai l'impression, mais c'est vrai que je vais au polygone sinon. Quand j'ai besoin d'aller à la mairie je vais dans le centre aussi. Et encore y'a du monde donc je vais à celle de la Devèze, y'a moins de monde à la Devèze. Mais c'est vrai que y'a pas de raisons d'aller en ville maintenant. Les musées j'y vais pas...

Est-ce que tu parles de Béziers aux personnes que tu connais à Paris ?

Je pense que de moi-même j'en parle beaucoup (rires), on me le fait remarquer. Mais en plus on m'en parle, heu... Ben les gens si je leur dis que je viens de Béziers, parce qu'on me demande, à cause de l'accent, voilà. Mais après eux ils en parlent.

Quand on te demande d'où tu viens, tu dis...

Je dis Béziers moi. Maintenant je dis souvent Montpellier ou Narbonne pour que les gens sachent vers où c'est, mais bon je dis quand même Béziers. Mais j'ai tendance à en parler ouais. Mais c'est vrai des fois bon j'en parle, mais quand j'en parle pas et les gens m'en parle.

Vous parlez de quoi quand vous parlez de Béziers ?

Ben en ce moment avec Ménard, ils en parlent tout le temps les gens. Mais comme ils savent que je vais en parler, ils abordent le sujet et après on en parle. Mais bon je fais pas exprès après. On parle politique, climat, économie, pauvreté, misère... on parle langue aussi, langage, les mots qui disent pas ici tout ça, ça les fait marrer. Et la vie de là-bas, la vie de province, les gens ils connaissent pas trop à Paris.

Les gens connaissent parce que tu leur en parles, ou ils connaissaient la ville avant ?

Ceux qui pensent connaître, ils pensent au Pays Basque, donc ceux qui pensent connaître, ils connaissent pas. Sauf des fois des gens qui y sont allés en vacance. Après les gens connaissent le Cap d'Agde aussi. Quand je dis que Béziers c'est à côté du Cap d'Agde ils connaissent. Sinon après ils connaissent pas... Si ils connaissent avec Ménard maintenant mais... Ceux qui aiment le rugby ils connaissent, mais à Paris y'en a pas. Enfin ils ont découvert ça y'a cinq ans quoi.

Quelle image ils ont de la ville ?

Ah ben c'est l'image du Sud qu'ils ont... C'est t'as l'accent, la vie est belle là-bas, on fait pas grand-chose, voilà t'es... C'est une grosse ville de beaufs pour eux. Ils ont l'image de Paris, la culture parisienne, la culture populaire ils connaissent pas trop quoi. J'essaye de défendre un peu le truc, c'est pour ça que je parle de Béziers aussi. Je dis que c'est vachement bien la culture populaire, c'est pas non plus... y'a un rejet de Paris je leur explique comme ça (rires) ! Après ils ont l'image d'un désert culturel et économique. Mais où il fait beau, pour eux c'est pas la vraie mer, parce que la vraie mer c'est l'océan. C'est des parisiens quoi.

C'est quoi ta réaction quand on te parle de la ville comme ça, un peu négativement ?

Souvent je défends Béziers. Et des fois c'est moi qui attaque Béziers. Eux ils peuvent pas attaquer Béziers, moi j'ai le droit. Je défends Béziers quand on l'attaque, j'essaie d'expliquer les choses aux gens. J'explique la misère culturelle et économique qu'il y a là-bas, j'explique aussi le passé riche qu'on avait et la richesse différente chez les gens qu'il y a là-bas, qu'il y a pas à Paris. Mais bon après je leur explique aussi pourquoi... je suis aussi assez critique envers le niveau intellectuel des gens qui restent parfois. Mais bon, ils sont quand même très sympathiques. C'est le paradoxe des biterrois.

T'as gardé le contact avec des biterrois qui vivent encore là-bas ?

Y'a toute ma famille qui est là-bas. Les amis heu... ils ont tous quittés Béziers mais on se retrouve des fois à Béziers. Après les gens qui sont restés à Béziers mais qui sont pas vraiment mes amis, genre les gens qui étaient dans ma classe tout ça, des fois on se parle sur Facebook... on se croise par hasard, à la férié. J'apprécie de les recroiser hein, on se voit on prend un verre, on rigole et puis voilà. C'est pas un gros contact.

Pour en revenir à l'image de la ville, qu'est-ce que tu penses de l'image que les médias, nationaux et autres ont véhiculé de Béziers récemment ?

Je pense que depuis qu'il y a Ménard, on n'a pas une bonne image, mais je pense aussi que c'est exagéré. En ce moment ils tapent sur Béziers à la moindre occasion. Le Petit Journal ils ont fait un truc « Béziers city » là. Ben honnêtement, je suis sûr que dans l'immeuble de Yann Barthès, le règlement interdit le linge aux fenêtres, c'est souvent le cas à Paris en fait. Moi je trouve l'arrêté ridicule, mais je pense que Barthès il le fait pas ça et ça le ferait chier qu'on le fasse. Je trouve qu'on tape sur des trucs maintenant, c'est un peu trop facile. Mais après ouais, on a pas une bonne image en ce moment. A part à Top chef, le rugby va mal, le vin va mal, la politique va mal... ouais on n'a pas une bonne image. Mais je m'efforce de vendre ma ville partout où je vais !

Comment est-ce tu vends la ville ?

Ben déjà je remets en perspective le linge aux fenêtres. Je leur dis que chez eux aussi c'est interdit à Paris et ils en font pas un flan. J'explique les bons côtés qu'il y a là-bas, j'explique pourquoi c'est comme ça et j'explique qu'en fait y'a quand même du bon au fond. Si on va vers les gens, ils sont bien plus sympas qu'à Paris. Y'a autant de racistes à Paris, sauf qu'à Paris... je sais pas. En gros à Béziers ils ont une raison. A Paris c'est la facilité, dans les beaux quartiers boulevard saint germain, ils disent qu'il faut tolérer tout le monde, mais dès qu'il y a un noir à côté d'eux ils ont peur. Au moins à Béziers, ils savent ce qu'ils vivent. Ils sont cons mais ils ont une bonne raison. J'essaie de nuancer les choses.

Tu tiens toujours au courant de ce qui se passe à Béziers, l'actualité, le sport... ?

Ah mais je lis Midi Libre.fr ! Je supporte toujours l'ASBH, je suis pas passé à autre chose, je lis Midi Libre. Et puis je vote là-bas en plus.

Tu te vois un jour voter à Paris ?

A Paris jamais. A Paris jamais parce que je compte pas rester à Paris, comme c'est transitoire, ça sert à rien de voter ici, et comme j'habite en banlieue, voter pour la banlieue en vivant surtout à Paris, ça n'a aucun sens Paris. Si je quitte Paris pour une capitale de province sur laquelle je m'installe pour de bon, si j'achète... on verra. Après je me dis à Béziers... je veux pas paraître présomptueux, mais y'a besoin de voies de gens intelligents aussi quoi, faut pas qu'il y ait que les cons qui restent là-bas qui votent. Faut que nous aussi on les aide, nous aussi on est biterrois. On est plus biterrois que l'adjoint au maire qui vient d'Orange. Lui il est juste facho, nous on est biterrois. Je pense qu'on a plus à dire sur la ville que lui et je vois pas pourquoi on voterait pas là-bas.

Est-ce que tu vois retourner à Béziers pour y vivre ?

A la retraite ouais. Mais pas avant. Tant que je bosserai, je pense pas. A la retraite je m'y verrai bien...

Tu te vois pas y revenir dans 6, 7 ans...

D'une y'aurait pas de job pour moi je pense. Et si y'en avait un... je suis pas sûr... Tous mes amis voudront jamais y aller. Je préfère être avec eux à Montpellier ou à Toulouse que à Béziers tout seul... La vie est quand même plus sympa dans les grandes villes animées... A Béziers le soir c'est c'est mort. Alors quand on est vieux c'est cool, mais quand on est jeune... Je suis pas sûr que... Mais à la retraite ça peut être cool hein ! On joue à la pétanque et on attend que ça passe.

Qu'est-ce que tu dirais à une personne qui voudrait habiter à Béziers ?

Ben déjà je lui demanderai si elle connaît la ville. Ça m'étonnerait ! (rires) Je lui dirais bon courage ! J'ai rencontré y'a deux jour un mec qui bosse à Béziers, ben il habite à Montpellier. Bon il a beaucoup critiqué la ville, je pense que je me suis un peu énervé... Ben je dirai que c'est une ville qui a plein d'atouts, faut pas avoir de préjugés...faut être prêt à en baver au début, faut pas avoir peur quoi, mais c'est pas facile je pense. Je lui dirai courage.

Et à quelqu'un qui voudrait quitter Béziers ?

Je lui dirai qu'il a bien raison hein ! Je lui demanderai pourquoi, parce que s'il a son boulot là-bas et sa famille là-bas, il aura pas de raison. Ce sera par racisme qu'il fera ça. Mais un mec qui a pas de boulot là-bas, si tous ces amis sont partis tout ça... Je l'ai fait donc je vais pas critiquer un mec qui le ferait.

Est-ce qu'il y a des choses de Béziers qui te manquent quand tu es à Paris ?

Au-delà du climat et de la famille ?

Je sais pas, des personnes, des lieux, des ambiances...

Après ce qui me manque, c'est ce qui me manque de la province aussi quoi. Tu vois aller à la piscine, sans qu'il y ait 30 000 personnes, quitter Béziers et en deux minutes t'es à la campagne, t'es à la mer en dix minutes, tu vas à la montagne en une heure et demi. Après c'est plus des choses... c'est parce que j'y ai vécu longtemps aussi. On était allés boire un coup aux arènes et là on voit débarquer l'équipe du rugby 15 qui se met à danser sur le rond-point sur Céline Dion, et ben y'aurait pas ça à Paris, et quand je les ai vus, ça m'a ému ! Ou quand tu vas à l'usine que tu danses sous la

cathédrale...ça manque ça... mais c'est affectif, c'est pas... Après c'est boire un verre sur une placette au soleil, un vrai soleil chaud, avec les vieilles pierres autour, la cathédrale... y'a pas ça à Paris. Et puis un verre à deux euros, pas six euros la pinte !

Tu n'as pas vraiment de rapport avec les biterrois restés à Béziers, mais t'en as avec les biterrois qui sont partis ?

La diaspora ! Ben ceux qui sont restés à part la famille, je les vois à la féria.

A la féria, c'est-à-dire tous les ans ?

Ben ouais je la fais tous les ans, les quatre soirs, les cinq soirs et chaque fois je les revois tous. Mais c'est cool de les revoir, ça me ferait chier de pas les revoir, tu vois les mecs du lycée ou les autres, si je les voyais pas ça me ferait chier, il manquerait quelque chose à la féria.

C'est aussi pour ça que tu la fais la féria ? T'aimes bien revenir, revoir les gens ?

Ouais. Je la fait parce que j'aime bien la féria, j'aime bien être saoul (rires). J'aime bien ramener mes potes de toute la France à Béziers. J'aime bien revoir tout le monde parce que tout le monde s'aime bien, tout le monde devient copain à la féria. C'est un tout quoi. Et puis tu vois Béziers vivant. Tu vois les gens qui aiment Béziers, même les gens de Montpellier ils viennent, ils aiment Béziers, les Narbonnais ils viennent ils aiment Béziers, les parisiens ils viennent, ils aiment Béziers, c'est un truc... Et s'ils aiment pas, ben ils ont rien à dire parce qu'ils sont chez nous donc... Mais c'est cool, c'est une sorte de petite... ça fait du bien à l'orgueil, c'est une fois par an, ça remonte le moral. Si y'avait pas ça y'aurait plus Béziers, je pense.

Comment ça s'est passé, la première fois que tu as quitté Béziers ? La première ville dans laquelle t'as habité c'était Toulouse, ça s'est passé comment ?

Ça a fait un petit choc. Moi j'avais jamais quitté Béziers, à part j'étais allé peut-être une fois à Toulouse et deux ou trois fois à Montpellier quand j'étais gamin, mais j'avais jamais vraiment quitté Béziers. Du coup t'as ton référentiel, tu te rends pas compte comment tu parles, comment tu vis c'est typiquement biterrois quoi, tu t'en rends pas compte du tout. Puis t'arrives à Toulouse c'est une grande ville, y'a du monde dans les rues et tout, y'a des gens qui ont peur des autres et tout... Tu rencontres des gens de tout le sud-ouest et tu rends compte que... ben qu'ils se foutent de ta gueule quoi ! (rires) Ben y'avait les montpelliérains, les aveyronnais, les perpignanais, on était ensemble contre le reste du monde. En gros y'avait les languedociens et... ouais ça fait un choc. Ben tu te découvres, tu te vois... Ouais t'es un étranger. Et les autres eux-aussi ils sortent de leur sud-ouest natal, de leur Nord Pas de Calais et ils te découvrent toi, ils ont jamais vu ça de leur vie non plus, un gars du sud, ils connaissent pas quoi. Ça fait un peu un choc des cultures, mais c'est rigolo. J'ai découvert que je parlais pas comme à la télévision, que j'étais un provincial.

C'est la première fois que tu t'es senti...

Différent. Ouais différent. Tu prends conscience de ta différence, t'en deviens fier. Tu te forges un amour de la ville, tu te dis « ah ben c'était mieux chez moi quand même ». C'est là que tu te rends compte que t'aimes ou pas ta ville. Moi je me suis dit que c'était mieux chez moi. Pourtant, c'est plus sympa Toulouse hein, mais le soleil je le préférais chez moi.

C'était parce que c'était chez toi que tu pensais ça ?

Je pense, y'avait le climat, la famille, y'avait l'ambiance, des gens pareil que moi en fait. Même si au fond ils sont plus pareil que moi les amis que je me suis fait à Toulouse que les gens que j'ai quitté à Béziers. Ceux qui sont restés à Béziers ils sont très différents de moi au fond. A part qu'on parle pareil, qu'on rit aux même blagues... on est quand même proches au fond. On est biterrois quoi.

Et quand t'es arrivé à Paris, après Toulouse, ça t'as fait le même effet ?

Alors Paris je suis arrivé en banlieue d'abord et en école d'ingénieur y'avait des gens de toute la France qui étaient là pour... y'avait moins de préjugés, ça faisait deux ans qu'on avait tous quitté notre famille... Après l'arrivée à Paris même, j'étais déjà habitué aux grandes villes, j'avais déjà quitté Béziers c'était plus facile. J'ai vu aussi les bons côté. Bon le climat était pourri, mais comme à Toulouse, mais Paris c'était plus facile. J'ai pas eu de choc à Paris. A Toulouse la réaction des gens m'a surprise, déjà qu'on me dise que j'ai un accent à Toulouse ça m'a surpris, mais à Paris ça m'a pas surpris, je m'y attendais, ça m'a fait marrer quoi.

Est-ce quand tu vois les biterrois qui habitent à Paris vous parlez de Béziers, de ce qui s'y passe...

Ah bien sûr ! Mais ils sont pas tous fans de Béziers hein, y'en a qui renient allègrement ! Mais ouais on en parle, on dit « tiens t'es rentré y'a pas longtemps, t'as vu, ils ont fait ça », on parle de ce qui s'est passé dans la ville, on parle des élections, du rugby... on parle aussi de Montpellier, on parle de la région en général... « Tiens t'es allé Place de la mairie, ouais c'est sympa » « Au polygone, ouais t'as vu y'a un Zara qui va ouvrir »... On en parle, on lit Midi Libre, enfin pas tous.

Est-ce qu'ils ressentent pareil que toi, est-ce qu'ils se voient vivre à Béziers ?

Ben la plupart d'entre eux sont passés par Montpellier, donc ça fait un moins gros choc. Ils étaient très nombreux les biterrois à aller sur Montpellier. Eux le Sud leur manque en général, mais plus Montpellier que Béziers, mais ça dépend desquels.

Et toi, c'est Toulouse ou Béziers qui te manque le plus ?

Béziers. Ben je préfère habiter à Toulouse qu'à Béziers, mais à Toulouse j'irai souvent à Béziers du coup, je serai à côté. Et je peux vivre sans Toulouse, je peux pas vivre sans Béziers. La preuve, je rentre souvent à Béziers et pas souvent à Toulouse.

C'est parce que tu y a grandi que t'y es si attaché tu penses ?

Ben j'y ai grandi, y'a la famille, y'a notre histoire.

Est-ce que tes parents ont grandi à Béziers ?

Qu'à moitié, mais ouais ils ont plutôt grandi à Béziers. Ma mère y est née, elle y a vécu toute sa vie, mon père il y est arrivé à 12 ans.

Vous parlez de Béziers entre vous ?

Oui, du coup comme je rentre, on parle de la politique locale. J'ai fait des procurations pour eux aux élections, on en parle. Je donne mon avis d'extérieur aussi.

Ils ont ressenti un changement dans la ville depuis qu'ils y habitent ?

Ah oui, ma mère elle fait souvent du shopping et moi j'allais avec elle rue de la citadelle chez mon opticien, on allait souvent là-bas. Et quand elle y passe maintenant elle me dit que c'est désert, y'a

plus aucune boutique, donc on en parle. En plus mes parents étaient impliqués dans la vie associative, dans une association de basket donc ils voyaient comment la vie se faisait. Du coup on en parle.

Ils te parlent de la ville quand ils étaient jeunes ?

Ben déjà quand ils étaient jeunes on était champion de rugby chaque année donc c'était autre chose. Eux ils ont connu la décroissance économique qu'il y a eu, décroissance démographique... moi je l'ai connue à partir de la fin du Mc do mais en gros c'était déjà mort avant pour eux. Ils ont connu la fin de l'âge d'or. Nous on a connu la fin de l'âge foireux mais au début c'était déjà très foireux quoi.

Quels seraient les lieux populaires, où il y a le plus de monde pour toi ?

Les arènes, le polygone, l'été y'a les guinguettes, le stade de la Méditerranée, mine de rien y'a au moins 6000 personnes qui y vont... Heu... peut-être la place du champ de mars maintenant, au moins le jour du marché je dirai qu'il y a du monde. Mais j'y vais pas trop là donc...

Et le centre-ville ?

Dans les lieux attractifs ? Je pense pas... Les touristes ils vont en centre-ville, les jeunes biterrois je sais pas, peut-être, ceux du lycée Henri IV sûrement, de la Trinité aussi. Il paraît que les Halles redémarrent le Dimanche, mais bon moi j'y suis jamais allé. Je vois souvent sur Facebook des photos d'amis qui sont aux halles. Mais sinon les lieux attractifs... je sais pas, la piscine, y'a du monde qui va à la piscine ou le canal du Midi pour faire son footing. Puis Valras-Plage, Valras c'est attractif. Valras un dimanche c'est blindé par rapport à Béziers.

Pour toi qu'est ce que c'est le centre-ville ? c'est juste un lieu où tu passes sans t'arrêter ? Y'a eu des aménagements de fait...

Ouais, mais si t'aménages une place et que y'a rien à y faire... faut qu'elle ait un rôle la place. Pour moi c'est un lieu pour se balader, parce que c'est beau, pour boire un verre quand il fait beau, c'est vachement sympa pour ça, parce que y'a un beau décor. Après potentiellement le shopping, mais faut le vouloir, c'est pas des marques, c'est pas... y'a rien de foufou quoi. Y'a les Galeries Lafayette, mais bon après ça... Ouais c'est plus un endroit pour se balader. Ils ont fait la place de la mairie pour relier à la cathédrale, donc quand je vais à la cathédrale, je passe par la place mais les restaurants qu'il y a là-bas ils sont déserts... Si la place devenait un endroit très commerçant avec plein de bars, y'aurait une raison d'y être mais là... si les bars dessus peuvent être sympas. Faut que ça se fasse connaître quoi.

Finalement quand tu penses à Béziers, c'est quoi la première image qui te viens en tête ?

Moi je pense à la maison et du coup je me sens bien. Mais sinon je pense gros gâchis. Je me dis ça peut pas aller plus mal... mais bon quoique, quoique ! On a bien un adjoint au maire plus fachos que le FN alors on sait jamais. Mais quand je pense à Béziers, je pense vraiment à la maison, au repos, à la chaleur et à boire un verre en terrasse en centre-ville. Je le fais quasiment jamais, mais je pense à ça. D'ailleurs quand j'irai cet été je ferai ça je crois.

C'est l'atmosphère qui te manque ?

Ouais c'est ça, une atmosphère. Je me sens chez moi.

Tu te sens chez toi, mais tu te verrais pas habiter à Béziers

Ouais mais j'habiterai jamais chez moi, je m'y suis fait. Je me vois plus habiter à St-Denis qu'à Béziers, mais je me sentirai jamais chez moi à St-Denis ou même à Paris, chez moi c'est pas ici.

Et si Béziers d'un coup devenait attractive, attrayante, tu pourrais y habiter ?

Je sais pas, si la famille, mais si y'a pas les amis... Remarque s'ils sont à Montpellier je pourrai habiter à Béziers, ça me dérangerai pas. Si ma boîte me dis, y'a une mission demain à Béziers, je pense que j'irai, mais après j'irai souvent à Montpellier voir des amis. Mais quand même à Paris ça m'arrive de faire tous les soirs de la semaine un truc, à Béziers jamais ça m'arrivera, à part aller au cinéma tous les soirs... un soir cinéma, un autre boire un verre... Mais acheter un appart là-bas, j'ai regardé, c'est 1000 euros le m², ça vaut le coup. Un immeuble à 100 000 euros à Paris pour ce prix-là y'a rien, donc ça peut être intéressant. Voilà, je pense que si je sens que Béziers redeviens dynamique, peut-être que j'investirai dans l'immobilier, ça je peux le faire.

T'achèterai pour toi ?

Non pour louer, ça vaut le coup, en 10 ans c'est remboursé, j'y penserai.

Pour finir, si tu devais choisir trois mots pour qualifier Béziers, tu choisirais quoi ?

Ahhh... D'abord les trois faux, après les trois vrais ? Cathare, conquête et bouclier ! (rires) Non sérieusement heu... ouais cathare quand même. Genre les mecs ils sont biens cons quand même. On est fiers de chez nous, ça pourrait être la plus grosse bouse du monde on y serait attachés je pense. Tu vois quand on voit quelqu'un qui critique la ville on dit « ben il a qu'à se casser ». Boudjellal il veut pas venir jouer et ben qu'il vienne pas, on est bien entre nous. On aura beau être pauvres, miséreux, tout ce que tu veux, on sera heureux d'être chez nous. Ceci peut expliquer cela d'ailleurs ! On est quand même cathares. Après c'est je sais pas, soleil et... Attend je recommence. C'est chez moi, c'est reposant et c'est cathare.

Tu dis cathare, mais tu crois que ce sentiment de fierté, c'est quelque chose que tous les biterrois partagent ?

Ceux qui sont là-bas clairement, ceux qui l'ont quitté je sais pas mais je pense quand même. Même ceux qui critiquent Béziers, au fond d'eux... si on attaque trop la ville tu vois ils vont... Ils vont dire quelque chose quand même.

Pourquoi tu réagis sur la défensive quand on critique Béziers ? Tu le vis comme si on t'attaquait toi, ou ton « chez toi », les gens... ?

Moi quand on critique trop la ville... Ben je comprends la critique, moi je la critique beaucoup, y'a des raisons de la critiquer. Mais j'aime pas qu'on juge, on peut la critiquer, mais j'aime pas quand on la juge, parce que les gens savent pas comment est la vie là-bas, les gens ils ont un regard parisien de la chose qui est déconnecté du réel en fait. Ils connaissent pas la vraie vie à Paris. Et s'ils jugent la ville, ça m'énerve. Je pense qu'il y a plus de cons à Paris, qu'à Béziers. A Béziers, y'a tout ce qu'il faut pour que la connerie des mecs ressorte, à Paris y'a pas ça. A Béziers on voit des vrais cons, parce qu'ils peuvent pas se cacher. Et puis ils s'assument très bien. A Paris ils le dissimulent bien voilà. Dans le café là, je suis sûr qu'il y a au moins vingt fachos cachés. Moi au moins je sais que je suis pas facho, j'ai été mis à l'épreuve.